

L'Exécuteur [273]

– Assaut sur la Cartel

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



ASSAUT SUR LE CARTEL

par Don Pendleton

VALVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**ASSAUT
SUR LE CARTEL**

Adapté de l'américain par
Urban Aeck



CHAPITRE PREMIER

— À ce prix-là, pas question.

Joaquin Terruel leva les yeux sur le gros homme en costume gris rayé qui lui faisait face. Avant son départ pour Montréal, José « Roca » Roque-Chanas l'avait prévenu, ce gros con de Bob Mirail était dur en affaires. Il fallait tenir bon. Esquissant un sourire faussement surpris, il argumenta :

— C'est le tarif de la dernière livraison.

— Justement, contra le gros Québécois. La dernière fois, elle était juste bonne pour exciter les caribous, ta poudre.

S'adressant à ses deux voisins, il apostropha :

— Pas vrai, vous autres ?

Il avait beau s'exprimer en anglais, son accent régional avait toujours fait rigoler le *consejero* du *jefe* du cartel du Golfe. Sauf ce soir. La négociation s'annonçait difficile, et la fumée de cigare stagnant dans cette chambre de l'Imperator lui collait mal au crâne.

— *Really*, opinèrent les intéressés d'un air pénétré.

Un costaud en costume brun, le conseiller de Mirail, et un grand maigre au crâne déplumé, le chimiste du clan. Assis à l'écart près de la baie vitrée donnant sur le parc de l'hôtel, leurs deux baby-sitters, aux épaules de débardeurs et aux faciès prognathes avaient l'air de s'emmerder terme. Des jumeaux, originaires des Laurentides. De son côté, Orlo, le *custodio* de Terruel, un géant taciturne, observait tout le monde mine de rien.

Satisfait de l'assentiment « spontané » de ses copains, l'acheteur Montréalais téta son cigare un moment, avant de décréter :

— J'en donne 10 000 le kilo. Pas un cent de plus.

Terruel sentit la moutarde lui monter au nez. Avec l'augmentation des stocks, les cours de la colombienne avaient beau avoir baissé depuis quelque temps, 10 000, c'était quand même 2 000 de moins que le tarif actuel des intermédiaires mexicains. À la revente à Montréal, ça pouvait atteindre les 30 000. Mais le gros Québécois semblait inébranlable, et il fallait temporiser.

— *Just a moment*, déclara-t-il en quittant son canapé. Faut que

j'appelle Ciudad.

Ciudad Victoria, le fief du cartel.

Péchant un portable dans sa poche, il quitta la chambre en faisant mine de composer un numéro, alla s'enfermer dans la salle de bains. Besoin de réfléchir, mais pas question d'appeler le Mexique. Roca détestait ce genre d'emmerdement. Il devait négocier seul. Fermant la porte derrière lui, il ouvrit la petite fenêtre, histoire de prendre l'air, et il n'entendit pas Bob Mirail souffler à son conseiller :

— Tu parles, qu'il appelle le Mexi...

Des coups discrets frappés à l'entrée de la chambre l'interrompirent. Comme un seul homme, les jumeaux se dressèrent, tandis qu'Orlo regardait vers la porte derrière laquelle son boss avait disparu. En l'absence de consignes, il laissa les deux autres gagner le corridor, palpant machinalement les crosses de leurs flingues sous leurs vestes. Le premier s'approcha de la porte, lança un regard dans le mouchard. De l'autre côté, un garçon d'étage en veste blanche, portant un plateau. Dessus, un seau à champagne avec le col doré de la bouteille qui dépassait. Le baby-sitter fit signe à l'autre que tout était O.K. Décidément, le bouffeur de tortillas tenait à soigner ses clients. Il ouvrit, interrogea l'employé par acquit de conscience en désignant le plateau :

— Qui a commandé ça ?

Le garçon d'étage fit un pas, referma la porte d'un coup de talon et répondit :

— Le Grand Fumier.

Puis, laissant tomber le plateau et le seau, il brandit un long objet sombre, qui se mit à tousser. En rafale quasi silencieuse. Bousculant les deux gardes du corps avant qu'ils n'achèvent de s'effondrer, l'Exécuteur bondit dans la chambre, braqua son arme vers les canapés, lâcha une deuxième rafale, plus longue, plus nourrie, qui fit tressauter le trio de Québécois, les renvoyant contre les coussins pleins de sang, qui crachèrent leur rembourrage tous azimuts. Simultanément, avant que le *custodio* mexicain ait eu le temps d'extraire entièrement son arme de sous sa veste, le gros tube réducteur de son du P.-M. s'était redressé, le clouant contre le mur d'une ultime rafale. Au même instant, un bruit de verre brisé résonna derrière la porte au fond de la chambre. La salle de bains. Sautant par-dessus le corps du *custodio*, Mack Bolan fonça, ouvrit la porte à la volée, se recula de côté, entendit un choc, bondit dans la pièce d'eau, son arme prête à cracher de nouveau.

En vain.

Par terre, un verre à dents brisé, au fond, une fenêtre à mi-corps

battant dans le courant d'air glacé.

Terruel... échappé !

Refoulant un juron, l'Exécuteur bondit, se pencha dans l'ouverture. Un étage plus bas, il crut voir disparaître une vague silhouette dans la nuit noire du parc, perçut le bruit d'une lointaine galopade, puis plus rien.

— *Shit !*

C'était cuit. Joaquín Terruel ne réapparaîtrait pas de sitôt, ni à la TamExport, ni dans le secteur. Sûr et certain, dès demain, il serait rentré à Ciudad Victoria. Rapatrié d'urgence. Les *jefes* mexicains détestaient les embrouilles hors de leur pays.

Dans les prunelles à l'éclat minéral du Guerrier, un éclair de colère fulgura : c'était un fiasco.

Le temps était à l'orage, l'averse menaçait, et une chaleur d'étuve enveloppait la zone frontalière des *Puentes* 1 et 2 de Nuevo Laredo. Sous le pont 2, le Rio Bravo étirait son serpent sombre, et là-haut sur son tablier en direction des States, une foule de véhicules aux plaques mexicaines avançait pare-chocs contre pare-chocs en direction des portiques de contrôles. Allure de limace. Les postes frontières de Nuevo Laredo n'étaient pas aussi fréquentés que ceux de Ciudad Juárez ou Tijuana, mais on était vendredi, et comme toutes les fins de semaines, les candidats au passage vers les U.S.A. étaient légions. En sens inverse, beaucoup moins. Quelques voitures U.S., de rares utilitaires, et quelques véhicules mexicains. Travailleurs frontaliers allant se frotter au rêve américain.

Assis au volant de sa vieille Seat Malaga 1500, le lieutenant de la *Judicial* Luis Alfero observait le trafic de loin, en mâchonnant son cigarillo éteint. Il était nerveux. Pourtant, il ne venait jamais personne par ici. La partie la plus sombre et la plus reculée d'anciens entrepôts de tabac. Véritables ruines plus ou moins squattées, situées derrière les parkings de la zone frontalière, où les mauvaises herbes poussaient dans les crevasses du béton. Mais le policier détestait les contretemps et, ce soir, Max était en retard.

Déjà dix minutes.

Si ça continuait, le *teniente* Alfero serait lui aussi en retard à son poste. Depuis le remplacement de la plupart des agents des douanes par l'armée aux frontières sensibles décrété par le président Calderon, c'était le bordel. Au point que même lui, flic de la *Judicial* et dépendant d'une autre autorité, devait justifier tout retard auprès des contrôleurs du poste frontière. Heureusement, les militaires qu'on y avait affectés s'emmerdaient ferme, et ils voyaient plutôt d'un bon œil

les fonctionnaires qui, comme lui, se chargeaient de la routine. Le job du lieutenant Alfero, circuler entre les files de voitures, observer, renifler, vérifier les identités, les visas de façon aléatoire. Tantôt côté des entrants au Mexique, tantôt, comme ce soir, du côté sortant. D'où ces rendez-vous avec Max. Aléatoires également. Au gré de ses affectations, qui changeaient, elles aussi, plusieurs fois par semaine. Le stress. Avec au-dessus de la tête, l'épée de Damoclès. S'il était pris, c'était des années de pénitencier.

Or les prisons mexicaines, il les connaissait. Surpopulation, vacarme jour et nuit, crasse, drogue, vices en tous genres, et meurtres. Avec bien sûr, de la part des condamnés, des traitements spéciaux réservés aux flics incarcérés. Souvent jusqu'à la mort. Quand Luis Alfero pensait à ça, il en avait des sueurs froides. Alors, pour se donner du courage, il fantasmait. Il rêvait au jour où il aurait amassé suffisamment de dollars pour quitter enfin le Mexique. Passer la frontière. Pour lui, c'était facile. Ensuite, la belle vie. À Miami, voire aux Bahamas. D'ailleurs, des dollars, il en avait déjà...

Des lumières.

Là-bas, une voiture venait de tourner à l'angle des grillages longeant la zone parking. Lanternes allumées, roulant au pas.

Max.

Même à cette distance et y compris de nuit, il aurait reconnu sa Pontiac Bonneville entre toutes. Gris métal, rutilante et tout. Le genre de caisse qu'il achèterait sitôt émigré aux States. Et avec ça, à lui les super tops côté *chicas* bien bandantes.

En attendant, le business s'imposait. Là-bas, la Bonneville venait de stopper le long du grillage, et avait éteint ses lanternes. Le signal. Ouvrant alors sa veste sur la grosse enveloppe en kraft coincée sous sa ceinture de pantalon, Alfero relança le moteur de la Malaga, scruta le secteur une dernière fois, et tous feux éteints également, il roula dans la faible clarté ambiante jusqu'à la Bonneville, s'arrêta le long de ses portières de gauche. Aussitôt, la vitre du conducteur s'abaissa, une silhouette apparut dans l'ombre de l'habitacle. Luis Alfero baissa sa vitre côté passager, un avant-bras émergea de la Bonneville, une main se tendit vers l'ouverture de sa portière, paume ouverte vers le haut. Sans attendre, le lieutenant libéra l'enveloppe de sa ceinture, la posa dans la paume offerte qui se referma aussitôt. L'enveloppe disparut dans l'habitacle, un instant s'écoula, tandis que la silhouette semblait s'affairer à l'intérieur. Normal. Contrôle qualité. Une aiguille creuse à travers la pochette en plastique, un mini prélèvement, un léger sniff, un frottis sur les dents.

Puis l'avant-bras reparut, la main tenant un sac d'emballage de supermarché. Luis Alfero s'en empara, l'ouvrit, trouva une épaisseur

de papier. Une liasse, qu'il fit crisser entre ses doigts. Dollars. Au toucher, même dans le noir, il avait l'habitude. Ce soir, *on* ne lui avait livré que 100 grammes pour son propre commerce. Ils le tenaient bien, ces salauds ! Tarif à la vente locale, 800 dollars. Prix d'ami. Pas la peine de compter. De toute façon, Max était réglo.

Pas fou.

Le genre de business qui devait sacrément améliorer son traitement d'employé au consulat. Entre 100 et 300 grammes à chaque passage. À 1 200 dollars les 100 grammes à la revente sitôt franchi la frontière, et à 3 500 minimum à Los Angeles ou à New York, ça valait le déplacement. Alors, pas question de saboter. Consultant le cadran lumineux de sa montre, le policier lança à l'adresse du conducteur de la Bonneville :

— *Puerta trece. Quince minutos.*

Le temps nécessaire pour prendre son service. Puis il démarra, laissant la Pontiac derrière lui.

Dans la chambre, les odeurs combinées du tabac, de la poudre et du sang devenaient écœurantes. Mais après toutes ces années de guerre impitoyable contre le Crime Organisé, le cœur de l'Exécuteur était bien accroché. Les cadavres et le sang, il connaissait. C'était sa vie. Son destin. Penché sur le corps du colosse et le réducteur de son du MAC 10 enfoncé dans son abdomen déjà perforé par la rafale, il répéta pour l'énième fois, implacable :

— C'est quoi, *Gran Salto* ?

Grand Saut. Le nom d'un plan mystérieux, qu'il avait entendu prononcer entre Jo Terruel et son boss du cartel du Golfe, grâce à la bretelle téléphonique qu'il avait placée sur la ligne de la TamExport. Un simple bureau du centre de Montréal, servant de couverture au *cokeros* mexicains. Par Terruel, il avait espéré non seulement savoir ce que signifiait ce nom de code, mais aussi apprendre où se planquait José « Roca » Roque-Chanas. Car selon le dossier D.E.A. le concernant, le puissant chef du cartel du Golfe était à la fois hypocondriaque, et complètement parano. Résultat, tout puissant *jefe* qu'il était, il avait disparu de son fief de Ciudad Juarez, depuis le début de la pandémie de grippe A, pour se réfugier quelque part au vert. Or, à Montréal, une seule personne pouvait savoir le lieu de la planque en question, et ce que signifiait *Gran Salto*. Joaquin Terruel. Une affaire qui selon les écoutes, avait eu l'air d'être très importante pour le cartel. Restait Orlo, le *custodio* de Terruel. Mourant, et pas loquace. Il jurait n'être qu'un garde du corps local du cartel, qu'il n'y connaissait personne, et qu'il n'était au courant de rien.

Vrai ? Faux ? Bolan insista néanmoins :

— *Gran Salto ! C'est quoi, Gran Salto !*

Il suffisait que le *custodio* en ait entendu parler, mais...

— *¡Yo... yo no sé !... je jure sur la... santa Virgen !*

Sur la sainte Vierge !

Même les mains pleines de sang, les latinos restaient de fervents croyants. D'ailleurs, celui-là y avait intérêt. Il pissait le sang de partout et, déjà, ses yeux se révulsaient. Rien à faire. Résigné, le Guerrier se redressa, pointa le MAC 10 vers le poitrail ensanglanté, lâcha une mini rafale, qui abrégua les souffrances du Mexicain. Puis il quitta la chambre.

Il ne lui restait plus qu'une toute petite lueur d'espoir. Réécouter la bande enregistrée des coups de fil de Terruel. Notamment ce passage qui lui trottait dans la tête. Un nom, prononcé par le *consejero* à propos de vagues pots-de-vin. Alfero. Un type de Nuevo Laredo. Ça pouvait être n'importe qui. Car, au Mexique, des Alfero...

Sacré jeu de piste en perspective.

Enfoncée tous feux éteints dans l'ombre des ruines des anciens dépôts, la vieille Dodge Omni était parfaitement invisible. À l'intérieur, silencieux et immobiles, les deux occupants observaient le manège de loin. La Pontiac, et la Seat. Un gros appareil photos à téléobjectif en main, le passager, un costaud chauve et moustachu à la face grêlée, n'arrêtait pas de « shooter » la scène. Déclics ouatés, aucun éclair de flash. Cellule de vision nocturne, discrétion absolue. Derrière son volant et jumelles I.L. aux yeux, le conducteur n'en perdait pas une miette non plus. En assistant aux manœuvres d'échange l'instant d'avant, le photographe n'avait pu contenir son enthousiasme.

— *¡ Muy bien !* avait-il soufflé dans ses énormes moustaches noires. *¡ Muy bien, querido bonito !*

Depuis, la situation restait figée. Sans doute pour vérifications réciproques. Enfin, la Seat Malaga 1500 redémarrera et se fondit dans la nuit, bientôt suivie par la Pontiac.

Pour la première fois ce soir, la chance était avec eux. Il posa son appareil sur la banquette arrière, sortit un téléphone portable de sa poche de veste, composa un numéro, patienta un instant, avant qu'une voix masculine ne réponde :

— *¿ Si ?*

— C'est parti pour toi, annonça le moustachu. Ils vont arriver.

Il raccrocha, lança au chauffeur :

— *j Vamos !*

CHAPITRE II

À peine dix minutes s'étaient écoulées, quand le lieutenant Alfero pointa au desk d'enregistrement des files sortantes. Il mit sa plaque professionnelle de ceinture en place, tapota le dos des trois jeunes soldats en armes affectés à la surveillance du secteur, commença ses contrôles aléatoires en surveillant le guichet numéro trois du coin de l'œil. Avec son physique imposant, son faciès anguleux, son nez bosselé de boxeur et son regard noir et dur, il en imposait, et il aimait voir les mines coincées des automobilistes quand il exigeait leurs passeports. Ou mieux encore, quand il faisait signe aux militaires pour effectuer une fouille.

Un sentiment de puissance. De supériorité.

Sept minutes plus tard, la Pontiac métallisée apparut enfin. Se faufilant entre les voitures en ayant l'air de scruter les plaques d'immatriculation, le *teniente* de la *Judicial* se porta à sa rencontre, l'intercepta à l'instant où elle s'arrêtait sous les portiques. Il fit signe au conducteur d'abaisser sa vitre, salua en portant l'index à sa tempe, lança d'un ton autoritaire :

— *Pasaporte, por favor.*

La main aperçue plus tôt dans le noir reparut pour tendre le document. Passeport diplomatique. Là, il savait qu'il n'impressionnait pas et bien sûr, il s'en fichait. Jouant néanmoins son rôle de flic scrupuleux pour la galerie, le lieutenant ouvrit le document, l'examina soigneusement, finit par le rendre à son détenteur en saluant de nouveau.

— *Gracias, Sr. ¡ Y buen viaje !*

Puis attirant l'attention des militaires en faction, il leur fit signe de laisser passer. Sitôt la Pontiac redémarrée, il se retira à l'écart, activa son téléphone portable, composa un numéro. Indicatif américain. Celui du fonctionnaire U.S. qui, côté américain, veillerait également à ce que la Bonneville passe sans problème... bakchich inclus dans le passeport.

Beau petit business, belle coopération, parfaitement huilée.

Ça y était ! Après son service, Luis Alfero allait pouvoir rentrer

chez lui, ranger ses dollars, avant de s'endormir. Tranquille. Pour bien rêver de l'Amérique.

Jusqu'à la prochaine fois.

— *Bueno. Muy bueno.*

Par quatre fois déjà, le costaud à grosses moustaches assis près du chauffeur avait passé tous les clichés en revue sur l'écran de l'appareil. Ceux que le troisième homme assis à l'arrière de la vieille Dodge Omni avait pris à proximité des postes de contrôle du pont N° 2. Des photos numériques, prises sans téléobjectif, mais largement parlantes. Même Pontiac Bonneville, même numéro minéralogique, même interlocuteur du conducteur.

Le lieutenant Luis Alfero.

— *Muy bueno*, répéta le costaud à moustaches, sans émotion apparente. Bon boulot.

Il éteignit l'appareil, en retira la mémoire qu'il empocha, rendit le numérique au petit homme presque chétif assis sur la banquette arrière, qu'il interrogea :

— Personne n'a fait gaffe à toi ?

— Personne, répondit le petit homme en secouant sa tête déplumée.

En fait, la question était stupide. Personne ne faisait jamais attention à lui. Insignifiant, passe-partout, mais vif et agile comme un singe. D'ailleurs, au boulot, on l'appelait Cheetah. En référence au célèbre chimpanzé de Tarzan. Relevant les yeux vers le pare-brise, le moustachu reporta son attention sur les feux arrière de la Seat Malaga. Pour cause de circulation plutôt fluide à cette heure, le chauffeur de la Dodge avait laissé plusieurs véhicules s'intercaler entre les deux voitures. Pour le moment, la discrétion s'imposait. Cela faisait un bon quart d'heure qu'ils roulaient ainsi vers le sud de la ville, et en abordant la voie express de l'aéroport, nettement plus dégagée, la Seat accéléra brusquement devant eux, les distançant nettement. Une accélération suspecte, qui inquiéta le costaud.

— Merde, jura-t-il dans ses moustaches. Si ce con nous a repérés...

Il ravala la suite. Si c'était le cas, ça ne serait finalement pas si grave. À condition que les photos prises plus tôt derrière le parking soient réussies. Mais ça, il ne le saurait qu'après développement. Avec la pellicule argentique et les systèmes de vision nocturne, on n'était sûr de rien. Hélas, pas moyen d'obtenir mieux question matériel. Au Mexique, l'administration ne croulait pas sous le fric. Alors que le chauffeur accélérât à son tour, le costaud moustachu le calma :

— ¡ *Tranquilo* !

Inutile de se précipiter. Sur cette route, le *teniente* de la *Judicial* ne pouvait que rentrer chez lui. À Concordia, à cinq minutes d'ici.

— Tourne là, dit-il encore au chauffeur. La première à gauche.

— Quoi ? On le filoché plus ?

— Non. Tourne, je te dis.

Finalement, ce doute concernant les photos sur pellicule argentique le travaillait. Il connaissait le secteur comme sa poche, mieux valait en fait ne pas se faire repérer.

Pour la troisième fois, Luis Alfero leva les yeux vers son rétro. Il était flic, connaissait toutes les ficelles de la filature, il savait les déjouer et aussi les dépister. L'instant d'avant, il avait nettement vu la scène. Cette voiture qui avait doublé deux véhicules d'un coup situés derrière sa Seat. Une voiture bleue, qu'il avait déjà aperçue en abordant les faubourgs Sud. Subitement, un signal d'alarme s'était allumé dans sa tête. Il n'aimait pas ça. L'instinct, l'expérience. Mais il savait aussi qu'en situation illégale, le moindre détail semblait suspect. Alors, en flic expérimenté, son esprit cherchait la faille. Cherchait qui aurait pu soupçonner quoi que ce soit dans sa sphère professionnelle. Il ne voyait pas. Ses contacts avec Max ne se faisaient jamais par téléphone fixe. Toujours par portable. Et jamais le moindre mot qui puisse prêter à soupçon. Rien que l'annonce du prochain lieu de rendez-vous, et en langage codé. Max bossait au consulat, connaissait les méthodes utilisées par les agents secrets. Il lui avait appris le système des grilles. Un peu long et fastidieux, mais très efficace. Quant aux rendez-vous, jamais au même endroit. Dans son boulot, les ruptures de filoches, on connaissait.

D'abord, tourner à la première occasion et...

Mais alors qu'il cherchait déjà l'intersection idoine, un nouveau coup d'œil au rétro lui fit hausser les sourcils. De nouveau loin derrière, le clignotant gauche de la Dodge bleue venait de s'allumer. Du coin de l'œil, il vit au même instant l'intersection. Droit devant lui. Il la passa, vérifia dans son rétro, sentit son estomac se décrisper d'un coup. La Dodge tourna effectivement, disparut aussitôt. Alfero ricana, secoua la tête d'un air affligé, grogna pour lui-même :

— ¡ *Pobre imbécil* !

Paranoïa totale. À croire qu'il vieillissait.

Pour oublier son émotion, il passa une main sous sa veste, tâta machinalement le sac en plastique renfermant la grosse liasse de dollars.

Le meilleur des calmants.

— Le voilà !

Stationnée comme elle l'était à l'angle de la ruelle et tous feux éteints, la Dodge Omni était parfaitement invisible.

— *j Bien !* souffla encore le costaud moustachu près du chauffeur.
j Muy bien, mi querido !

Pas trois minutes qu'ils étaient arrivés sur place. À cause du détour, le chauffeur avait dû caresser l'accélérateur un peu fort, mais, à cette heure, hormis un trio de jeunes traîne lattes qui déambulaient en tirant sur leurs joints, le *barrio* Concordia était quasi désert. Surtout dans ce secteur retiré, où ces bandes de *canallas* grouillaient, et où les habitations ne reflétaient pas le luxe. Celle d'Alfero était sans doute une des moins délabrées, et d'après ce qu'ils avaient pu en apercevoir au-dessus du muret à demi écroulé qui les clôturait sur l'arrière, sa courette et son minuscule terrain étaient plutôt entretenus... Déjà, la Seat Malaga passait devant eux. Sans ralentir. Un peu plus loin, ils virent ses feux tourner à droite, disparaître dans la voie au sol défoncé où se trouvait l'accès à la *casa* du *teniente*. Il rentrait bien chez lui, et, a priori, il n'aurait pas d'autre contact cette nuit. Ne restait plus qu'à espérer que les photos prises en vision nocturne soient bonnes. Et suffisamment parlantes. Car des occasions comme celle de ce soir, ils n'en auraient pas souvent. Quelque peu dépité, le costaud moustachu lança au chauffeur :

— *Vamos.*

Tandis que le véhicule démarrait, il ajouta :

— Par derrière. Sans les feux.

Envie de renifler. L'instinct du professionnel.

L'instant d'après, le véhicule passait au ralenti le long du muret, où un épais grillage remplaçait les parties écroulées. À l'arrière de la construction et au rez-de-jardin, une lumière sourdait entre des persiennes.

— Il est rentré, commenta le chauffeur de la Dodge.

— Humm ! renvoya le moustachu.

Mais alors que la voiture arrivait à l'angle de la voie, il se ravisa en intimant soudain :

— Stop !

Surpris, le chauffeur pila. Se tournant à demi vers l'arrière et s'adressant au nommé Cheetah, le moustachu ordonna :

— Toi, va essayer de reluquer un peu.

Il allait ajouter de faire attention, mais c'était inutile. Cheetah passait toujours inaperçu. Une poignée de secondes plus tard, la silhouette chétive sautait souplement le muret, se diluait dans l'ombre.

CHAPITRE III

Le stress enfin évacué, Luis Alfero sentait la fatigue lui tomber dessus. Les yeux rouges et les paupières lourdes, il fut un instant tenté d'avaler un verre de tequila, puis de monter à sa chambre, de s'écrouler sur son lit comme une souche. Mais le souvenir de la Dodge bleue était toujours là. Cette dernière avait eu beau changer de direction derrière lui et disparaître, un petit malaise persistait en lui. Paranoïa de flic, sans doute. N'empêche, si jamais ses soupçons se confirmaient et, si contre toute logique, sa vieille hantise de voir les collègues débarquer chez lui pour une perquise s'avérait...

Planquer le fric. Il le faisait toujours. Dans sa situation, une telle liasse de dollars constituait une belle pièce à conviction. Ne jamais céder à la facilité. Alors, différant le verre de tequila et le lit, il passa dans la cuisine, située une marche en contrebas du petit salon-salle à manger impersonnel, fit de la lumière, alla ouvrir un tiroir de meuble, y préleva une longue fourchette à fondue aux pointes légèrement incurvées, revint s'accroupir au bas de la marche, glissa la pointe en V de la fourchette entre le mur et la contremarche de bois et tira. La contremarche pivota sur elle-même, découvrant un espace. Au fond, une mallette en toile noire, qu'il tira vers lui pour l'ouvrir. À l'intérieur, trois sacs en plastique, identiques à celui remis plus tôt par Max. Dollars. Résultat de ses trois dernières livraisons. Résistant à l'envie de contempler son pactole comme il aimait à le faire parfois, il y ajouta la liasse, referma la mallette, la repoussa au fond de sa cache, referma le panneau de contremarche et se redressa. Ce fric-là, il n'y touchait jamais. Ou presque. Juste une télé pour le salon. Écran plat. Pour regarder le foot. Son seul luxe. Son pactole, il le gardait pour plus tard. Aux States. Alors, à la fin du mois, comme tous les mois précédents, il irait porter celui-là... à la banque.

Une filiale de la Banco de la Industria y Comercio, où les amis du *señor* Nadie blanchissaient certains fonds destinés à leurs sociétés écrans. Un argent que Luis Alfero savait bien protégé, et qu'il ferait virer sur un certain compte bancaire aux U.S.A. au moment opportun, quand il quitterait enfin ce *barrio* pourri de *canallas*, d'alcooliques et de drogués pour passer la frontière. Définitivement.

En attendant l'Amérique... tequila, et au lit !

— Téléphone de merde !

Encore maintenant, Joaquin Terruel se demandait comment il s'en était sorti. Dans le rétro, son reflet lui avait fait peur. Et Fermin qui ne répondait pas !

Pied au plancher, Terruel roulait dans les faubourgs de Montréal comme si toute l'armée canadienne l'avait pris en chasse. Les longues tresses brunes de ses cheveux dégouлинаient de transpiration, son œil gauche très enflé était presque fermé, et du sang coulait de son arcade sourcilière. Entaillée contre ce putain de montant de fenêtre quand il s'était éjecté de la salle de bains. Et avec ça, il boitait comme un infirme. Luxation de la cheville. Ou un truc de ce genre. Sa dextre crispée sur le volant tremblait convulsivement, et miraculeusement intact, son poing gauche menaçait d'écraser le portable collé à son oreille. Dans l'écouteur, toujours la messagerie. À croire que ce connard de Fermin roupillait !

Fermin Asario, le gardien de nuit du bureau local de la TamExport.

Si le Grand Fumier se pointait là-bas, si le contenu du coffre tombait entre ses pattes... Alerter Fermin. Vite !

— ¡ Puta de mierda de maricon !

Sûr qu'Orlo avait écopé. Comme ces *coños* de Québécois. Juste après avoir entendu la voix glacée prononcer le mot Fumier, les rafales avaient résonné. Très étouffées. Avec silencieux. Il connaissait ça. Ne pouvait se tromper.

Maintenant, la rage. La peur, Joaquin Terruel en repoussait l'idée. De tout temps, il avait refusé de croire qu'il pourrait l'éprouver un jour. Il était un *macho*, le copain d'enfance, autant dire l'alter ego de José « Roca » Roque-Chanas, l'actuel *dueño* du cartel du Golfe, une des plus puissantes organisations criminelles du Mexique.

Bolan ! Bolan le Fumier ! Bolan la Grande Salope ! Ici ! Au Québec ! À Montréal, dans son fief !

— ¡ Mierda de mierda de maricon !

Terruel aurait voulu écraser le volant. Et broyer cette saloperie de téléphone. « Roca » allait le... Mais *mierda* ! Il ne s'était pas enfui. Pas la moindre parcelle de panique. Rien que de l'analyse. Froide. Pragmatique. Sûr que dans la piaule, ils avaient tous morflé. Sans arme, il y serait passé sitôt après. Forcément. Parce qu'il aurait lutté. N'aurait rien dit des affaires du cartel. *Nada* !

Sa carrière criminelle, il l'avait débutée tout jeune dans les *barrios*

de Nuevo Laredo, à un jet de pierre de la frontière américaine. Avec une seule ambition, sortir très vite de la mouise, et devenir un *jefe*. Pas un de ces minables petits caïds qui faisaient régner la terreur dans les multiples clans des *callejuelas*, les ruelles de son quartier, mais un vrai patron. Un *dueno* de cartel. S'il n'y était pas encore parvenu aujourd'hui, c'était à cause de son dévouement à Roca. Il s'était effacé. Pour favoriser son pote de jeunesse. Un instinct de protection qui remontait à leurs exploits dans les *barrios*. À quinze ans, José Roque qui n'avait pas encore pris le deuxième nom de Chanas, son futur mentor dans le milieu du Crime Organisé, était déjà un vrai caïd. D'épais cheveux bruns savamment tressés, un regard noir et luisant de fauve à l'affût, beau à faire tomber les filles à genoux, mais vicieux, violent et cruel à l'extrême. Terruel faisait alors tout pour lui ressembler. Jusqu'aux tresses de sa tignasse. Mais il était moins beau, moins magnétique. Sans doute aussi beaucoup moins implacable. Et le sens de l'amitié chevillé au corps. Des années plus tôt, au cours d'un règlement de comptes sanglant, Roca avait froidement abattu le jeune *jefe* d'un petit réseau de racket local, pour mettre la main sur le business. Au cours de la bagarre, une balle lui avait traversé le thorax en biais, lésant au passage la partie inférieure du diaphragme, juste sous son poumon gauche, évitant de peu un déchirement de la plèvre. Sans attendre l'arrivée des secours... et de la police, Terruel avait alors transporté son copain chez un toubib marron de leur connaissance, qui l'avait fait admettre en secret dans un dispensaire cradingue de la périphérie Est, où moyennant quelques services à venir, on avait soigné le jeune caïd avec les moyens du bord. Genre ça passe, ou ça casse.

C'était passé.

Extraction du projectile, soins approximatifs, et, résultat, lésion de toute la zone musculaire locale, occasionnant un essoufflement permanent, surtout quand il s'énervait. Une blessure aux conséquences imprévisibles, plutôt invalidantes. Car, depuis, devenu plus fragile au niveau des poumons, le *jefe* implacable qui ne craignait personne n'avait qu'une hantise, la maladie. Une obsession qui confinait à l'hypocondrie, dont seul Terruel était au courant.

Un secret parfaitement gardé.

Heureusement, dans les *barrios*, les hauts faits guerriers du jeune caïd avaient grandi sa réputation. Personne ne l'avait dénoncé pour le meurtre de son rival, et fort de ce regain d'estime, Roque s'était alors rebaptisé « Roca », c'est-à-dire rocher, un nom de guerre qui lui allait à présent comme un gant. L'admiration de Joaquin Terruel pour son pote n'avait alors eu d'égal que ce sentiment de protection craintive, qui ne l'avait plus quitté depuis la blessure par balle. Conscient à la

suite de cela de n'avoir ni le charisme, ni l'effroyable cruauté, ni sans doute l'incontrôlable soif de puissance de Roca, il avait assisté, en même temps fasciné et secrètement jaloux malgré lui, à l'ascension de ce dernier dans la hiérarchie du Crime Organisé, sous la houlette de Duarte Chanas *Jefe* influent des secteurs dont son clan faisait partie. Appréciant son courage de *macho*, l'homme l'avait pris en sympathie, et lui avait balisé la route jusqu'au sommet, en le confiant à la protection de son cousin Hernando Caracol, *consejero* très influent du mythique Osiel Cárdenas Guillén, alors patron du cartel du Golfe.

La consécration à portée de main.

Des années plus tard, à l'arrestation de Cárdenas en mars 2003, alors qu'il n'était encore que le troisième *teniente*, c'est-à-dire quasiment l'homme à tout faire de la *familia* et sujet à des accès de paranoïa aiguë, José Roque, désormais « Roca » Roque-Chanas et aspirant au rôle suprême, n'avait pas hésité à nettoyer autour de lui. Assassinats des premier et deuxième *tenientes*, élimination systématique de la douzaine de *rebeldes* encore fidèles à l'ancienne direction. Tout ça, bien sûr, avec l'aval du vieux *consejero* Caracol, qui le traitait comme un fils, et son aide à lui, Joaquin, son ami de toujours, devenu son *primer custodio*.

Un garde du corps de belle allure.

Car sans dégager le charme envoûtant de son *patrón*, Joaquin Terruel était du genre beau mâle lui aussi. Stature d'athlète, regard noir et perçant, ton bref du verbe, et rictus de fauve. Une expression qu'il avait savamment mise au point dès l'adolescence, pour singer son copain Roca, et intimider leurs rivaux des *barrios*. Pourtant, ce grade de body-guard n'était qu'honorifique, car, en terme de bagarre, Terruel n'arrivait pas à la cheville de Chanas. Aussi, dès son installation au sommet de la pyramide et eu égard à sa fidélité, ce dernier l'avait-il élevé au titre très honorifique de *consejo*, à la place de Galeno Trévis son premier lieutenant, pourtant favori du vieux *sonsejero* Hernando Caracol aujourd'hui à la retraite. Depuis, frustré dans une ambition dévorante connue de tous, Galeno Trévis lui faisait la gueule, et Joaquin Terruel savait que Caracol n'avait pas apprécié non plus, mais il s'en foutait. Maintenant malade, débile et retiré sous la protection d'une brochette de *zetas* à Luz de Mar, sa résidence de Tampico, le vieux n'avait plus guère de pouvoir. D'ailleurs, bientôt, il n'en aurait plus du tout.

Très bientôt.

À présent, n'en déplaise à Galeno Trévis, c'était lui, Joaquin Terruel, le seul *vrai* proche de Roca, et ce dernier l'utilisait selon ses réelles compétences : *los negocios*. Car, à défaut d'être un foudre de guerre, Terruel était intelligent, et né avec le sens des affaires. Du

moins, dans le business du crime. Son apprentissage dans les *barrios* lui avait inculqué l'usage de toutes les ficelles du métier. Négociations retorses, prévarications diverses, chantages, menaces tous azimuts, et coercitions en tous genres le cas échéant. Décidées par lui, mais opérées par ses troupes, sous le contrôle d'Orlo. Orlo Santiago, son *custodio personal*, son commis des basses œuvres, son âme damnée, qu'il avait vu s'écrouler sous les terribles impacts de la dernière rafale avant sa propre fuite.

Orlo, tué par Bolan le Fumier !

Le méga bordel. Sans son *custodio*, le « terrain » posait problème à Terruel. Il se sentait vulnérable. En vrai danger. Depuis l'époque des *barrios*, la vie facile l'avait assagi. Il avait pris conscience des risques. Roca l'avait compris, et sans doute depuis bien plus longtemps que lui. D'où ce poste à Montréal, pour son fidèle ami. Gérant de TamExport, filiale québécoise de la MecaMex, société mexicaine regroupant la plupart des manufactures du Tamaulipas.

Joaquin Terruel n'était plus qu'un dur de façade.

Il en prenait parfois conscience, et c'était là son problème. Comme ce soir. Et comme chaque fois, l'admettre lui était impossible. Non ! Il n'avait pas eu la trouille. Il ne s'était pas enfui devant la Grande Salope. Il avait géré la situation. Pour sauver ce qui pouvait encore l'être. D'où cet appel de merde, qui n'aboutissait pas ! Encore un essai. L'énième. Ligne toujours occupée !

Coñio de Fermin !

Téléphone littéralement greffé à l'oreille, Joaquin Terruel sentait monter en lui une angoisse nouvelle, et une sueur glacée commençait à sinuer dans son dos. Si jamais le Grand Fumier tombait sur le contenu de son coffre, Roca piquerait une de ces rages glacées qui le rendaient livide sous son hâle permanent, qui l'essoufflaient à l'extrême, et déchaînaient en lui ces espèces de démons qui le hantaient depuis l'adolescence.

Dédoubllement de personnalité, disaient les psychia...

— Patron, vous m'avez appelé ?

Joaquin Terruel faillit sursauter. Le téléphone ! La voix de Fermin ! Il explosa :

— ¡ Puta de mierda ! Je t'appelle depuis...

— Désolé, patron... Ici, le portable passe très mal ! Et puis j'ai eu un coup de fil. La casa ! Ils n'arrivaient pas à vous trouver et...

La casa. C'est-à-dire Roca. José Roque-Chanas cherchait à le joindre ! Venait aux nouvelles. La transaction de ce soir. Les Canadiens de Vancouver. 100 kilos de dope !

Des nouvelles !

Dans la cervelle en fusion de Terruel, les scénarii les plus dingues se télescopaient. Il perdait pied. Au prix d'un effort surhumain et tandis que le 4x4 arrivait comme un boulet sur l'échangeur des autoroutes 138 et 20, il parvint à se reprendre pour lancer dans le combiné à l'adresse du gardien de son Q.G. :

— Écoute-moi.

Il résuma les faits, entendit dans le combiné :

— *¿ Que ?*

Nouveau blanc sur le réseau, puis de nouveau Fermin :

— Vous voulez dire, *el Ejecut...*

— Fais pas chier ! coupa Terruel.

Soudain galvanisé par l'urgence, il haleta dans le combiné :

— Six à gauche, deux à droite... non... trois à droite, quatre à gauche, et deux à droite.

— Quoi ?

— La combinaison du coffre, abruti ! Ramasse son contenu, décarre vite fait, et on se retrouve où tu sais !

La planque d'urgence prévue en cas de coup dur. Et c'en était un. Des gongs dans la tête, Terruel insista :

— Tu as compris ?

— *¡ Si ! ¡ Si, patron !* Tout de suite !

Terruel raccrocha, à peine rassuré, gorge nouée. Le coup de fil qu'il allait donner maintenant s'annonçait délicat. Il allait devoir la jouer fine. Expliquer, transformer sa panique en sang-froid, sa fuite en retraite stratégique, préciser que grâce à lui et à sa vitesse de réaction, le Grand Fumier avait finalement fait chou blanc. Qu'il n'avait rien trouvé qui puisse le mettre sur la piste de Roca. Car, José « Roca » Roque-Chanas avait trois défauts majeurs : Il était très susceptible, haïssait les cachotteries... et sa paranoïa aiguë le rendait extrêmement soupçonneux.

Imprévisible, et très dangereux.

CHAPITRE IV

— À quoi tu penses ?

José « Roca » Roque-Chanas ne pensait à rien de précis. Il respirait seulement. Encore un peu fort.

— ¡ *Querido* !

Agacé, José « Roca » renvoya, rogue :

— Lâche-moi un peu, tu veux !

Vexée, Aletia Barganza remonta le drap froissé sur son corps nu, se tourna de côté, fixant le mur de l'immense chambre d'un regard incendiaire. Elle détestait être ainsi rabrouée par son amant. Surtout quand il l'avait si mal baisée. D'ailleurs, depuis qu'ils avaient émigré dans ce trou perdu, Roque-Chanas n'était plus le même. Il était nerveux, semblait soucieux, malgré ses *kaibiles*, le groupe de choc d'anciens commandos de soldats d'élite issus de l'armée guatémaltèque, qui le suivaient comme son ombre. Une sécurité rapprochée particulièrement sauvage et très efficace, experte en art de la guerre, de la lutte contre-insurrectionnelle et de la torture, mais qui ne pouvait rien contre le virus de la grippe A. Un virus qu'on disait s'être éloigné, dont on disait également pouvoir s'en protéger par ce nouveau vaccin, mais « Roca » n'avait pas confiance. Parce que, sur internet, des messages très sérieux circulaient, selon lesquels le virus avait été fabriqué de toutes pièces par de grands labos pharmaceutiques, pour vendre précisément des centaines de millions de vaccins après coup. Des vaccins que les mêmes messages affirmaient... inoculer le virus de la grippe A ! Virus endormis, programmés pour se réactiver ultérieurement, favorisant ainsi la vente de centaines de millions de nouveaux vaccins ! Complètement dingue !

Mais, c'était connu, il n'y avait pas de fumée sans feu.

Alors, « Roca » Chanas ne quittait plus sa retraite montagnaise. Non sans inquiétude. Parce qu'outre sa phobie de la maladie, le *jefe* du cartel du Golfe connaissait la règle du jeu. Les candidats à sa succession étaient nombreux. Dont certains sans doute, dans sa propre sphère. Dans son univers, c'était comme ça depuis toujours, pourtant, il avait laissé la gestion des affaires courantes à Galeno Trévis, son très

ambitieux *primero teniente* demeuré à Ciudad Victoria, et protégé par une troupe de *zetas*, pour la plupart déserteurs de l'armée mexicaine... ou des GAFES.

Aletia Barganza savait tout cela, mais ça n'était pas son problème. Elle avait rencontré le *jefe* du Golfe en Espagne un an plus tôt, dans le casino d'un palace dont le directeur était son amant. Sans se soucier de ce dernier, « Roca » l'avait draguée, et aux paquets de dollars que son « secrétaire » et lui balançaient sur les tapis de jeu, elle avait aussitôt flairé le bon numéro, et partagé sa suite dès la troisième nuit, avant de le suivre au Mexique. Bien sûr, à voir la petite armée de *malos*, qui l'accompagnaient partout, elle avait compris n'avoir pas affaire à un enfant de chœur, mais elle aimait l'aventure... et encore plus l'argent. Depuis, elle n'était certes pas au courant de tout ce qui touchait au business et à la vie de son amant, mais elle connaissait l'essentiel. À savoir qu'il était le très puissant *jefe* du cartel du Golfe, qu'il avait encore plus de fric qu'elle ne l'avait imaginé, qu'il possédait plusieurs résidences de luxe au Mexique, un yacht et quelques cabin-cruisers au mouillage du côté de Tampico, et qu'il avait de nombreuses maîtresses. Pas très grave. Rien que des passades. Notamment lors des nombreuses fiestas organisées dans ses propriétés au gré de ses humeurs. Elle supportait tout ça avec l'indifférence hautaine et affichée de la favorite. La régulière, l'officielle. Un titre dont elle savait user avec brio, côté *dinero*. Depuis le début de leur relation, elle s'ingéniait à mettre régulièrement du fric de côté. Car elle le savait, la carrière d'un mafieux était rarement très longue, fût-il un *jefe*. Surtout au Mexique, où les rafales de plomb étaient infiniment plus fréquentes que celles du blizzard. Alors, en attendant, elle passait sur les conquêtes occasionnelles, et sur les coups de nerfs du maître du Golfe.

Aletia Barganza était une fille intelligente.

Et bonne comédienne. D'une voix mourante de femelle apparemment comblée par leur petit quart d'heure de sexe raisonnable, elle souffla, faussement épuisée :

— ¡ *Buenas noches, amor !*

— Hum ! renvoya « Roca » d'un ton distrait.

Puis, d'un coup de reins, il sauta hors du lit. Complètement nu, il rafla son portable posé sur le chevet près du combiné intercom, traversa la chambre d'une démarche souple et féline et ramassant au passage sa robe de chambre de soie rouge sang décorée d'un grand dragon noir dans le dos, il quitta la pièce, suivi par un regard oblique de la jeune Espagnole. Elle appréciait les beaux mâles, et « Roca » était beau. De gueule et de corps. De cette beauté sauvage, magnétique et redoutable, qui n'appartenait qu'aux grands fauves.

Un regard, que le *jefe* du Golfe avait parfaitement senti courir dans son dos. Il était habitué, c'était comme ça chez toutes les femelles qu'il côtoyait. De toute façon, il le savait, même moche comme un pou, il les aurait toutes culbutées.

La puissance et le fric. Elles ne marchaient qu'à ça.

Mais, pour ce soir, il en avait assez. Besoin de respirer. Le deal canadien mené par Jo Terruel tardait à se concrétiser. Et puis, il y avait ce coup de fil qu'il attendait, dont allait dépendre Gran Salto.

Et sa sécurité future.

Bien sûr, il appelait tous les jours à Tampico, la luxueuse résidence protégée de son ancien mentor, Hernando Caracol. À la retraite depuis près d'un an, à demi aveugle et lentement bouffé par son cancer, le vieux *consejero* commençait à débloquer du carafon. À plusieurs reprises, José Roque-Chanas avait pu s'en rendre compte au cours de leurs contacts téléphoniques. Au point de s'inquiéter sérieusement. Le vieux savait bien trop de choses. Sur lui, sur le cartel, et sur tout le business. Tampico était loin de Ciudad Victoria, et s'il se mettait à baver dans des oreilles mal intentionnées...

Des oreilles nommées *Gran Salto*.

Pour tenter d'y palier, le *jefe* du cartel du Golfe avait demandé plusieurs fois à Telma Branco-Portès, la petite-fille du *consejero*, d'accepter qu'il fasse admettre le vieillard à la *policlinico Bueno Socorro* de Ciudad Victoria. Un établissement qu'il contrôlait entièrement, où il aurait pu le « protéger » de toute incursion extérieure néfaste, jusqu'à sa mort. D'un claquement de doigts, il pouvait fréter un hélico, voire un avion sanitaire pour le rapatrier. Hélas, Telma refusait catégoriquement. Le vieux dinosaure tenait expressément à mourir chez lui, avec toute sa famille autour de lui.

Sa famille ! Des vautours, qui attendaient qu'il crève pour bouffer tout ce qu'ils pourraient ramasser.

Sauf sa *nieta*, la petite-fille dont il s'était occupé dès son plus jeune âge. La seule qui soit sincère, et qui comptait bien respecter sa volonté. Selon elle, son grand-père ne risquait rien. Sa sécurité rapprochée de *zetas* veillait, et les médecins qu'elle avait attachés aux soins du malade interdisaient tout transport dans son état actuel. De son côté, Galeno Trévis, *primero teniente* du cartel, resté à Ciudad Victoria et que le vieux semblait apprécier pour ses incessants cirages de pompes veillait au grain. Graco, le chef de ses *zetas* locaux, le renseignait en permanence sur tout ce qui se passait à Tampico. Néanmoins, une épée de Damoclès était désormais suspendue au-dessus de Roca.

Gran Salto de mierda !

D'où cette décision, en oubliant les états d'âme. D'où l'importance de ce putain d'appel !

Plongé dans ses pensées et drapé dans la soie rouge, le *jefe* du Golfe traversa le vaste et luxueux living décoré de tableaux modernes et d'objets d'art précolombien, et, foulant le marbre du sol de ses pieds nus, il passa l'immense baie ouverte sur la terrasse aux colonnades blanches entourant la piscine en forme de sombrero, se laissa tomber dans les coussins d'un grand lit de jardin. Brusquement surgie de la nuit claire, une ombre apparut à l'angle de la terrasse :

— Ah ! C'est vous, patron.

Cisco « *Rayo* ». « Foudre », le chef d'équipe des *kaibiles* qui avaient suivi Roca dans sa retraite provinciale. Lui et sa nombreuse garde de nuit pouvaient surveiller le parc comme en plein jour, grâce à leurs lunettes de vision nocturne. Tandis que Cisco se fondait de nouveau dans l'ombre, et sans un regard pour les silhouettes discrètes et surarmées qui patrouillaient sous les hauts palmiers du parc, Chanas inspira une large bouffée d'air.

Et puis encore une. Et encore une. Forte. Puissante, enivrante.

Comme rarement il avait pu le faire après cette nuit de fièvre intense, des décennies plus tôt, tout au fond du *barrio* San Isidro, quand il avait reçu cette balle, comme il ne pouvait le faire non plus dans le parc de son Q.G. de Ciudad Victoria. Trop de pollution. Ici, en revanche, l'air frais du soir était un vrai délice. C'était comme une ivresse. Comme une renaissance. Ce soir, Roca se demandait pourquoi il n'avait pas songé plus tôt à vivre ainsi en plein *campo de sierra*. Comme ici, à *Las Mutas*. Cette ancienne hacienda restaurée en immense villégiature de luxe par les anciens propriétaires, transformée en place forte par ses soins. Enceinte et accès renforcés, caméras à vision de nuit, nombreuses alarmes sophistiquées, armement lourd et léger en quantités, *kaibiles* dévoués surentraînés. Un vrai camp retranché, caché au milieu des collines couvertes de verdure et tempérées par l'air frais, où il accédait et dont il repartait à bord de son hélico. Un EC 130 U.S., qui lui avait coûté une petite fortune. Moyen de déplacement rapide, qui lui avait momentanément fait miroiter le projet de pouvoir tout commander d'ici, pour profiter du bon air.

Mais on ne gouvernait pas une organisation comme la sienne en restant loin de son fief trop longtemps. En fait, il avait fallu cette rumeur de nouvelle alerte au H1N1 et de victimes qu'on aurait cachées par souci d'ordre social, pour que sa hantise de la maladie le pousse à déplacer son Q.G. ici. À plus de 100 kilomètres à vol d'oiseau de Ciudad Victoria. Mais bien que sceptique sur la véracité des rumeurs en question, son toubib avait admis le risque potentiel. S'il

contractait le virus, ses poumons... Alors, sa vieille hantise de la maladie avait resurgi en force. Presque à l'étouffer. Pas vraiment la peur de mourir, seulement celle de la chute. La perte de son empire. Il y avait du monde à la porte. Les vautours l'attendaient au tournant, et au premier signe de faiblesse, ils lui tomberaient dessus. Rafleraient son cartel.

Il en était le maître absolu, et il comptait bien le rester. Pas comme cet imbécile de « Navaja » Pobles Argano, feu l'*ex-jefe* de Sinaloa, qui s'était récemment fait descendre par ce grand con de Mack Bolan. Ce gringo fou, qui se prenait pour le justicier universel, le sauveur de l'humanité. Roca, lui, ne craignait personne. Ni ce Yankee de *mierda*, ni les flics. Parce que de Ciudad Victoria à Nuevo Laredo en passant par Matamoros et Reynosa, la police, il la contrôlait complètement. Quasiment tous les policiers du Tamaulipas lui bouffaient dans la main. Soit par intérêt, soit par trouille. Car si aucune de ses villes à lui n'arrivait à la cheville de Ciudad Juárez en matière de violence, elles avaient quand même vu beaucoup de monde trépasser par les armes. Du moins, au début de son règne, et aussi à l'époque récente des guerres frontales entre cartels. Histoire d'affirmer son pouvoir. Depuis, des alliances et des associations s'étaient établies entre les principaux *jefes*, et, dans le Tamaulipas, le business avait adopté un rythme de croisière. Alors, tout aurait bien pu se passer dans le meilleur des mondes, sans ce nouveau souci. Une opération de police, qui n'avait rien à voir avec les simulacres de contrôles et de répression effectués par ses inféodés, les flics de la région. Un plan élaboré en grand secret au plus haut niveau politique du pays, conçu par un certain Maximiliano Carjal, relation personnelle du président, et *procurador général* du Tamaulipas. Un homme à poigne, catholique fervent, conservateur invétéré, parachuté dans le secteur pour lutter contre le Crime organisé. Heureusement, le magistrat avait un talon d'Achille : Carolina Mancuso.

Une jeune bombe de 32 ans, l'air sage et soi-disant de bonne famille, mais bandante à rendre dingue n'importe quel intégriste de la fidélité dans le mariage, ce qui était le cas du procureur. En réalité, la belle Carolina, esthéticienne de profession, n'était autre qu'une expetite amie de Gustavo Arienté, le directeur de banque et conseil financier du clan, et surtout... la demi-sœur de Roca. En fait, un des éléments comme lui, de la nombreuse progéniture essaimée par feu leur géniteur commun, alors obscur maquereau des *barrios* de Nuevo Laredo, et tué lors d'une rixe, quelques semaines après sa naissance. Carolina était la benjamine de tous les « héritiers » connus de José « Roca » Roque, et l'admiration ostentatoire qu'elle lui vouait depuis toujours avait fini par payer. Enrichi par le trafic de dope et les prévarications de toutes sortes, il lui avait offert la chaîne de salons de

beauté dont elle rêvait. Dix instituts, implantés dans tout le pays. Plus tard, alors maîtresse du *consejo financiero* installé à Monterrey, elle s'était vu ordonner par Roca de « percuter » l'homme de loi Carjal... et *plus*, si affinité.

Le vertueux *procurador* était tombé dans le panneau, et, après une longue résistance tout à son honneur, avait fini par céder aux charmes irrésistibles de la belle esthéticienne. Une passion devenue torride et savamment entretenue, évidemment cachée au reste du monde. Rendez-vous discrets, étreintes clandestines, attachement de plus en plus marqué de Maximiliano Carjal pour Carolina. Exactement ce qu'avait souhaité José Roque-Chanas. Dans le simple but à l'époque d'avoir une taupe infiltrée dans les hautes sphères du pouvoir local. Une source de renseignements qui, dans un premier temps, n'avait guère apporté plus que quelques bruits de couloirs administratifs, et deux certitudes : Carjal ne portait pas le cartel dans son cœur, et il avait de l'ambition. Notamment celle d'accéder aux dernières marches de sa hiérarchie à Mexico. Le pouvoir central, l'aboutissement d'une carrière de magistrat. Et puis, un soir, deux mois plus tôt, Ariele, le comptable, avait reçu un appel de Carolina. Par bribes, sur l'oreiller, elle venait de glaner l'improbable. L'info capitale. Sur ordre express provenant de *Los Pinos*, Maximiliano Carjal était en train d'organiser une opération très importante. Très grave pour le cartel.

Gran Salto.

Grand saut. Une opération dont la première phase semblait déjà bien avancée. Un caillou dans la chaussure de Roca. Un malaise dont il devait se débarrasser très vite. Tâche désagréable et très délicate, dont il manquait une pièce au montage. Un élément rebelle. La pièce maîtresse de *Gran Salto*, qu'il fallait à présent convaincre très vite. Car l'échéance approchait. Si jamais le transfert avait lieu avant... La sonnerie interrompit brusquement ses pensées.

Dans l'ombre, il activa son portable, lança :

— ¿ Diga ?

— Roc !

La voix de Jo Terruel. Le seul à l'appeler Roc. Normal. Ami d'enfance, complice de toutes les galères. Le seul également à pouvoir le joindre sans intermédiaire, mais sur ce portable uniquement. Une de ces lignes obtenues avec une fausse identité. Intraçable. Justement prévu pour ce type de circonstance, des nouvelles du deal mexicano-canadien. Impatient et rogue, le *jefe* du Golfe pressa :

— Alors ?

Un silence sur le réseau, puis :

— Roc... On a un problème !

Plus que le propos, ce fut la voix de son *consejo* qui alerta Roca. Un timbre étrange. Essoufflé. Contraint. Sur le qui-vive, le *jefe* interrogea :

— ¿ *Qué pasa* ?

La suite lui noua brutalement la gorge. Et la respiration.

Bolan ! Bolan la Salope ! À Montréal, en train de saboter son business ! Un marché de 100 kilos de blanche pure foutu en l'air, les flics québécois qui allaient s'énerver, la TamExport qu'il allait falloir dissoudre !

La mierda !

Tétanisé par la rage, il comprit que son ciel se chargeait de nuages. Dans le combiné, il entendit Terruel déclarer encore, très mal à l'aise :

— J'ai dit à Fermin de tout faire disparaître en vitesse, et de me retrouver à Saint-Léonard.

Joaquin Terruel vanta ensuite son sang-froid, ses bons réflexes, son sens de l'urgence etc, mais, déjà, Roca ne l'écoutait plus. Il ordonna d'une voix sombre :

— *De acuerdo*. Récupère nos affaires, mets Fermin en immersion provisoire où tu sais, saute dans le premier avion et rapplique, ¡ *Rápido* !

Il raccrocha, fourra le portable dans sa poche de robe de chambre, quitta le lit de repos, puis, mâchoires crispées et le regard hargneux, il cracha sur les dalles de la terrasse.

— ¡ *Hijo de puta* !

C'était certain, la Grande Salope revenait sur la piste mexicaine. Roca connaissait son copain de jeunesse. Joaquin Terruel était loin d'être un vrai dur. S'il tombait entre les pattes du Fumier, il ne tiendrait pas longtemps. Il parlerait, et ce putain de gringo débarquerait dans la foulée pour faire son cirque dans la région. Comme des mois plus tôt, du côté de Mazatlán. Mais lui, il n'était pas Pobles Argano, dit « Navaja », feu ce minable *ex-jefe* de Sinaloa. Il était Roca, le chef du cartel du Golfe, la plus puissante organisation du pays. Ici, il ne craignait personne. Même pas les redoutables commandos du GAFES. Il avait de quoi les accueillir et en cas extrême, de quoi envoyer tout le monde en enfer. D'un coup. Bras d'honneur au destin. Alors si le Grand Fumier se pointait dans le secteur, il allait l'accueillir lui aussi. Et même l'escorter.

Jusqu'au cimetière.

CHAPITRE V

— Alors, *capitán* ? Vous avez pris votre décision ?

Un timbre étrangement doux pour une voix d'homme. C'était la réflexion tenue par le capitaine Ernesto Morales en entendant pour la première fois celle du *señor* Nadie.

Señor Nadie ! Monsieur Personne !

C'était quelques semaines plus tôt. Quand rien n'était encore définitif. Quand l'espoir était toujours de mise. La réponse du capitaine Morales avait alors été nette. Et facile. Fin de non-recevoir. Hautaine, méprisante, soulignée d'une mise en garde de l'officier qu'il était de *la Unidad Especial* des GAFES de l'État de Tamaulipas. Il se souvenait exactement de la phrase qu'il avait alors prononcée :

« Un conseil, *señor*... Nadie. Vous et vos patrons, évitez de vous frotter à mon unité. »

Puis il avait raccroché. Sans illusions. Le *señor* Nadie rappellerait. Au Mexique et dans tous les fiefs des cartels, ça se passait toujours comme ça. La tentative de corruption faisait partie de l'arsenal des clans mafieux. Soit par persuasion, soit par la menace. À cette époque, on n'en était encore qu'au premier stade. Quelques jours plus tard, le *señor* Nadie avait effectivement rappelé. Pour préciser son offre. Un seul et unique contrat, requérant précisément les pouvoirs et qualités du commandant de groupe GAFES qu'il était. Les modalités n'étaient pas encore définitivement arrêtées, mais une chose était sûre, en acceptant, il gagnerait beaucoup d'argent. Et une fois le contrat rempli, on l'oublierait. Promis.

Bien sûr, le capitaine Morales n'en avait rien cru. D'expérience, il savait qu'une fois le doigt dans l'engrenage, impossible de reculer. Une fois en son sein, on ne quittait jamais le cartel. Sauf mort. Ils continueraient à l'exploiter. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, ils le tiendraient. Chantage, menace de dénonciation, voire de mort. À l'époque de ce deuxième appel, cette épée de Damoclès revêtait une importance considérable pour l'officier Ernesto Morales. Il ignorait encore la gravité exacte de son état. Or ce soir, il savait.

— ¿ *Capitán* Morales ?

Dans le combiné du portable, la voix était toujours aussi douce et calme. L'émissaire du cartel du Golfe ne s'énervait jamais. En situation normale, le capitaine de l'Unité Spéciale aurait fait la même réponse que quelques semaines plus tôt. Or, ce soir, la situation était différente. Mais pas encore très claire. Le capitaine questionna :

— C'est quoi, ce contrat ?

Ça y était ! Il avait fait le premier pas. Plus de refus catégorique. La porte ouverte au deal.

— Je vous l'ai dit l'autre jour, *capitán*, des détails restent à préciser, qui nécessitent votre accord préalable. Vous saurez tout en temps voulu. En tout cas, pas avant que vous n'ayez donné votre accord, bien sûr. Sachez toutefois que ce travail sera largement dans vos cordes. Très largement. Sans aucun risque pour vous.

Tu parles !

Mais, pour le capitaine du groupe aéromobile des GAFES, les risques étaient accessoires. L'habitude, l'expérience. Et puis, il n'était plus qu'un vivant en sursis, alors... Restait le cas de conscience. Et le délai. Pour lui, le temps courait plus vite que pour d'autres. Il demanda :

— J'ai quand même besoin de savoir quand ce serait. Besoin de m'organiser.

— *Si*. Ça, c'est possible. En principe, dans un délai de quatre à cinq jours.

Quatre à cinq jours ! Pas étonnant qu'ils aient l'air si pressés. Sur le plan de la tractation « commerciale », l'avantage était du côté de Morales et...

— ¿ *Capitán* ? Vous êtes toujours là ?

La gorge subitement nouée, le capitaine demeura un instant silencieux, finit par répondre :

— C'est d'accord.

— À la bonne heure ! Vous venez de prendre la bonne décision ! Vous n'aurez pas à la regretter. L'organisation sait être généreuse avec les gens de votre trempe et...

— ¡ *Basta* ! coupa Morales. Je n'ai pas encore dit mon prix.

— Je suis sûr qu'on va s'entendre, *capitán*. Nous avons les moyens de nos exigences.

À l'instar de ses concurrents mexicains, le cartel du Golfe brassait des milliards de dollars, rien qu'avec le commerce de la dope. Le capitaine Morales était parfaitement au courant des chiffres, et, en cet instant, il se dégoûtait. Mais le temps pressait. Bientôt, il ne serait même plus en état de négocier quoi que ce soit. Alors, comme on se

jette à l'eau et sur le ton de commandement qu'il destinait à ses hommes, il lâcha d'un coup :

— 100 000 dollars.

Le coup de poker. Ça passait, ou ça cassait.

Silence sur le réseau. Long. Méthode classique dans les affaires. Mais ce silence, ce manque de refus immédiat prouvait une chose. Le contrat en question ne pouvait être que très... très important. Voire capital pour le cartel. Poussant alors son effet, le capitaine enchaîna sur le même ton :

— Versés sur un compte numéroté.

Silence identique dans l'appareil.

— S'ils n'y sont pas demain matin à 10 heures, assena encore le capitaine, l'accord est annulé.

Grâce à l'informatique, dans le monde mafieux comme dans celui des affaires, des sommes considérables transitaient quotidiennement de banque à banque, de compte à compte, d'un endroit à l'autre de la planète. Y compris, bien sûr, entre comptes offshore. Au téléphone, le silence s'éternisait. Décidant de garder la main, Morales proposa d'une voix brève :

— Si c'est d'accord, rappelez-moi avant minuit. Sinon, vous m'oubliez. Définitivement.

Et il raccrocha.

Il reposa le combiné sur la chaise qui lui tenait lieu de chevet, hésita à éteindre la lampe sans abat-jour posée dessus, y renonça finalement. L'obscurité l'empêchait de réfléchir sainement. Trop focalisé sur le mal qui le rongait.

D'ailleurs, à partir de maintenant, il n'avait plus envie de penser. Enfin, plus trop. Alors, la tête sur le traversin, mains derrière la nuque et essayant de se vider l'esprit, il laissa son regard errer au hasard.

Sur ce décor sans âme qui était le sien.

Dans tous les pays du monde, les chambres des casernes militaires étaient du genre Spartiate, mais celle qu'il occupait au *Cuartel de la Unidad Especial* des GAFES de *Constitución del Diecisiete*, tenait plutôt de la cellule monastique. Murs vert pisseux à la peinture écaillée, lit à châssis métallique, armoire penderie et table-bureau de bois blanc, plus deux chaises en tôle peinte. Dans un angle et flanquant une haute fenêtre grillagée, un lavabo surmonté d'une glace au tain piqué, et d'un tube fluo fixé de guingois, qui distillait un éclairage de morgue. Au plafond cloqué par l'humidité, un ventilateur suspendu, poussié et grinçant brassait un air éternellement pisseux. Situé au nord-est de Ciudad Victoria, au centre du Tamaulipas, le casernement aurait

mérité un sérieux relooking. Hélas, le ministère de la Défense mexicain manquait singulièrement de crédits. En fait, compte tenu de son amitié avec le procureur Carjal, et de l'importance de son unité dans ce fief du cartel du Golfe, le *capitán* Morales aurait pu prétendre à un logement plus confortable, ce que le procureur lui avait d'ailleurs promis. Mais depuis quelque temps, son problème était d'une tout autre nature.

Gestion d'échéance, et conscience en berne.

Au cours des nuits blanches passées entre son lit grinçant et ses épuisantes stations aux latrines heureusement privées de son logement, il avait tourné et retourné le dilemme dans sa tête. Depuis les premiers examens effectués par son oncologue privé, le Dr Adrias de Monterrey, son état s'était aggravé très sérieusement. Le dernier compte rendu, reçu la veille, était on ne peut plus édifiant. Le capitaine avait fait l'école militaire jusqu'au stade supérieur, et il savait lire entre les lignes. Cancer du foie très avancé, nombreuses métastases au côlon. Sans espoir de rémission.

Quelques mois de sursis. Peut-être moins.

Pour le moment, pas question d'hôpital ou de ces traitements aussi épuisants qu'inutiles. Mais certains signes physiques apparaissaient déjà, et il ne pourrait plus cacher la vérité très longtemps, ni à ses hommes, ni à sa hiérarchie. Sa haute silhouette tout en muscles il y avait encore quelques semaines commençait à se dégrader, son teint devenait plus cireux de jour en jour, sa voix ferme se cassait parfois, et son regard jusqu'alors autoritaire et droit se ternissait. Or le temps passait. Inexorable.

Pour le *señor* Nadie, c'était maintenant, ou jamais. Décision dingue. La dernière chance.

Car il y avait Juan. Juan Morales, le beau-fils d'Ernesto Morales, seul enfant de cette femme déjà mère quand il l'avait connue à Monterrey. Et aimée. Qui l'avait quitté pour aller vivre aux U.S.A., et qui y était morte. Tuée par un amant jaloux. Militaire lui aussi. Depuis, le capitaine Morales n'avait presque plus de nouvelles de Juan, ce garçon qu'il considérait comme son fils, taciturne et pas de chance, qui ne l'avait jamais aimé, qui avait rayé le Mexique de sa mémoire, qui exérait l'armée et tout ce qui s'y rapportait depuis le meurtre de sa mère, et qui, aux dernières nouvelles, galérait à Cleveland. Agent de surface. Autant dire, esclave.

Insupportable.

La Grande Salope !

Depuis la veille, José « Roca » Roque-Chanas ne décollerait pas. Ce

Grand Fumier de Mack Bolan s'était attaqué à son business ! Il avait flingué ses *soldados* et ses clients canadiens ! Malgré les milliers de kilomètres qui séparaient Ciudad Victoria de Montréal, il venait de le défier. Le *máricón* !

José Roque-Chanas devait se calmer. Il se connaissait, et savait ce que ses accès de rage comme celui qui l'habitait à présent étaient nuisibles à sa santé, et à la réflexion.

Or, le plan *Gran Salto* requérait toute son énergie. Même si rien n'était encore déclenché à moins d'une semaine de l'heure H, il devait ne penser qu'à ça, sans laisser le passé oblitérer sa décision. *Gran Salto* devait avoir lieu. Et réussir. Coûte que coûte.

Une question de vie ou de...

— ¿ *Dueño* ?

Une voix étrangement douce.

Émergeant de son accès de rage glacée, Roca tourna la tête, vit la silhouette longiligne de Balso, immobile dans l'ombre de la terrasse, à quelques pas de lui. Balso « *Mágico* » Coria, son *segundo teniente*. Arrivé sans un bruit. Sans un souffle. Un fantôme. Capable de surgir ainsi, n'importe où, n'importe quand, et de tuer. Très vite. Dans un silence absolu.

Un formidable *sicario*, toujours extrêmement poli, toujours respectueux, presque effacé, avec cette apparence de majordome en costume d'alpaga noir, son regard aigu et ses cheveux lissés au gel vers l'arrière. Le seul à l'appeler *dueño* et qui, contrairement à la plupart de ses homologues, avait su grimper très rapidement l'échelle hiérarchique du clan Roca. Grâce à son cerveau, à son esprit d'analyse, plus rapide encore que ses bras dans le lancer des poignards. De vrais tours de magie, ses lancers. Personne ne voyait rien. Jamais. Ni ses victimes, ni les témoins de ses actions éclairs. Sûrement beaucoup plus rapide que ce *coño* de Miguel-Angel Pobles Argano et sa légendaire navaja, que la Grande Salope avait quand même réussi à buter, là-bas dans son fief de Sinaloa. Balso, lui, ne jouait pas de la navaja, mais du poignard de lancer. Ou plutôt *des* poignards. Roca n'avait jamais su combien il en dissimulait sur lui. Il n'en connaissait que les résultats. Stupéfiants. D'où son surnom de « *Mágico* ».

Balso, planté sur la terrasse, semblant attendre la permission de venir vers le *jefe*. Dans l'ombre, un objet au poing. Téléphone portable. Chanas sentit sa rage s'estomper légèrement. Pour que son *segundo teniente* vienne le trouver avec son téléphone... Impatient, il questionna :

— ¡ *Qué* !

— *Era* Morales, *dueño*.

C'était Morales ! L'intraitable capitaine de l'Unité Spéciale des GAFES du Tamaulipas. Son fief à lui !

Le capitaine dont dépendait *Gran Salto* ! Toute colère momentanément suspendue, le *jefe* du Cartel du Golfe pressa :

— Alors ?

Le second lieutenant répondit :

— Accord de principe, *dueño*.

Le rythme cardiaque de Roca s'accéléra subitement. Accord de principe ! Ce *cabron* de Morales cédait enfin ! Mais...

— Ça veut dire quoi, accord de principe ?

De son ton respectueux, Balso exposa les termes de la proposition du capitaine Morales, termina en précisant :

— Si vous êtes d'accord, je dois rappeler avant minuit.

Un ultimatum, avec ça !

Domptant ses nerfs, « Roca » dressa le nez vers le ciel étoilé, sembla humer l'air de la nuit. Ce salopard avait compris l'importance de ce qu'on allait exiger de lui. Il poussait le bouchon trop loin, mais c'était vrai, il avait vraiment besoin de sa collaboration. Alors qu'importe. Il rembourserait un jour. À la façon Roca. Avec les intérêts. En attendant, seul le résultat comptait.

Le *jefe* inspira une large goulée d'air frais, et décréta d'un ton sec :

— Rappelle ce *maricon*. Le virement sera opéré demain matin. Mais dicte-lui bien nos conditions. S'il lui prenait l'envie de me baiser... et attends minuit moins cinq. Qu'il marine un peu dans son jus, cet enclulé. Et prépare l'opération, ajouta-t-il.

— Maintenant ? demanda Balso.

— *Inmediatamente*, renvoya Roca sur le même ton.

Surtout, ne pas laisser les souvenirs...

— *Si, dueño. Muy bien.*

Le second lieutenant s'éloignait déjà, quand il se ravisa. S'arrêtant sur place, il ajouta :

— Ah ! J'oubliais, *dueño*...

— Quoi ?

— C'est ce *Judicial*, Luis Alfero. Il m'a appelé tout à l'heure. Il se plaint de n'avoir eu cette fois que 100 grammes. Il dit qu'avec ça, il...

— Qu'il aille se faire foutre, coupa Roca, brutal. Dis à ce connard qu'il aura ce que je veux bien lui donner.

Le lieutenant de la *Judicial* ne lui servait qu'à couvrir les agissements du cartel à Nuevo Laredo. À maquiller les indices et les

preuves sur le terrain, quand un de ses gros dealers ou un commando de ses *sicarios* risquait des emmerdes avec les flics. Or, ce mois-ci, le cartel ne l'avait chargé que d'un seul minable petit boulot. Faire disparaître un flingue d'un sac plastique contenant les pièces à conviction d'un récent contrat en ville.

100 grammes de pure pour ça !

Néanmoins, un officier de la *Judicial*, c'était quand même utile. Roca temporisa :

— Dis-lui qu'il aura bientôt un truc intéressant. Toujours tenir les ripoux en haleine. Ça les calmait.

— *Si, duefio*, acquiesça Balso. *Muy bien*.

Et son ombre se fondit dans la nuit.

CHAPITRE VI

On approchait de minuit, et, au poste frontière du *Puente* N° 1 de Nuevo Laredo, il n'y avait pas foule. Surtout dans le sens U.S.A. - Mexique. Seulement une vingtaine de véhicules devant le char de guerre. Pour la plupart, immatriculés au Mexique. Ça et là, à l'intérieur de certaines voitures, quelques visages masqués. Syndrome H1N1 persistant. Mais le Guerrier se moquait de la grippe comme de sa première carabine de foire. L'épidémie était finie depuis des mois, et la raison de cette nouvelle incursion au Mexique tenait en trois syllabes :

Al-fe-ro.

Le nom qu'il avait fini par retrouver dans les enregistrements des coups de fil de Joaquin Terruel, et qu'il avait soumis sans succès aux listings computer du char de guerre, puis à ceux du F.B.I. Sans plus de résultat. Malgré la coopération entre les administrations U.S. et mexicaine, l'accès à certains organigrammes demeurait restreint. Restait une solution pour le Guerrier, l'information sous le manteau.

À vérifier. D'où cette longue route jusqu'au Rio Bravo.

Les yeux rougis par la fatigue, Mack Bolan scrutait de loin la guérite du check point vers lequel il se dirigeait. La deuxième en partant de la gauche. Celle où opérait ce soir, un certain *customs officer*, un des agents des douanes U.S. instrumentés par la C.I.A. sur cette *border line*, et que le F.B.I., plus précisément le numéro Un du *Justice Department* Harold Brognola, « traitait » également pour son compte. Un fonctionnaire multicartes, qui certains soirs avait également un contact aux contrôles situés du côté mexicain. Manœuvres probablement valables des deux côtés de la frontière, mais là-dessus, Hal Brognola était resté discret. En tout cas, un binôme très utile pour faciliter à certaines heures le passage de véhicules, ou d'individus signalés, soit par une agence, soit par l'autre. Désormais, le nom du fonctionnaire était enregistré dans l'ordinateur de guerre de l'Exécuteur.

Sam Lewis.

L'homme grâce auquel le TACOM allait pouvoir franchir la frontière avec un minimum de contrôle. Car, bien sûr, la moindre

incursion à l'intérieur du van démentait radicalement son aspect « touristique » de l'extérieur. Rien que le contenu technique du module opérationnel... sans parler, bien sûr, de l'arsenal dissimulé un peu partout dans sa structure.

Le char de guerre n'en manquait certes pas.

Sous son maquillage « passe-partout », le TACOM offrait de considérables avantages sur ses prédécesseurs. Plus puissant, stock de munitions revu à la hausse, matériel et logiciels informatiques sans cesse remis à jour, et, à l'arrière, un compartiment blindé contenant l'arsenal de réserve, dont, depuis peu, un nouvel engin de destruction.

« *Bad Horse.* »

Cheval Mauvais. Un trail Yamaha XT660R, également réaménagé sous le contrôle de l'incontournable Herman « Gadgets » Schwarz, par les spécialistes de la très secrète base de Black Warriors Ranch. Un beau gadget là aussi, très efficace en combat mobile, déjà utilisé avec succès lors du précédent blitz de l'Exécuteur au Mexique, contre le cartel de Sinaloa.

Le tout approchait la force de frappe d'un petit croiseur, monté sur roues. Avec bien sûr, en supplément, un nécessaire de survie, et de soins d'urgence, comportant instruments de chirurgie basique et calmants de toutes sortes. Y compris des ampoules de morphine.

De quoi intéresser le plus blasé des gabelous.

Et des militaires. Car, de l'autre côté, la *linea frontera* était maintenant contrôlée par l'armée mexicaine. Des unités formées pour remplacer les fonctionnaires des douanes que le président Felipe Calderón avait désormais jugés « inadaptés » à l'état d'urgence requis pour tenter d'endiguer le trafic local de la drogue. Dans la région et depuis des années, la cocaïne, l'héroïne et la marijuana venues de Colombie et d'ailleurs passaient ce point de la frontière mexicano-américaine par dizaines de tonnes. Bien sûr, comme la C.I.A. et le F.B.I., la D.E.A. avait également ses antennes dans le secteur, mais les résultats de leur guerre contre le narcotrafic demeuraient bien modestes. Trop d'implications politiques, et de prévarication au niveau mexicain.

Et ça n'était pas près de changer.

Quand des milliards de dollars étaient en jeu, ni les menaces, ni même les assassinats n'empêchaient quoi que ce soit. Comme celui des armes, de la chair humaine, des contrefaçons et même des médicaments, celui des stupéfiants était aux mains des organisations mafieuses, et jamais rien ni personne n'en viendrait à bout. L'Exécuteur le savait, pas plus que celle des polices du monde entier, sa guerre n'éradiquerait ce raz de marée sans cesse grandissant.

Pourtant, il continuait. Une croisade implacable, qui ne prendrait fin qu'à sa propre mort. Peut-être demain, peut-être...

La silhouette apparut devant le van comme par enchantement. Corpulente, portant l'uniforme de rigueur. Plongé dans ses pensées, le Guerrier était arrivé au point de contrôle. Au fronton du large édifice incurvé et en lettres bleu sourd :

PUERTO FRONTERIZO NUEVO LAREDO

En dessous à gauche, un panneau de mise en garde :

¡¡ NO TE DEJES SORPRENDER !!

En clair, veiller à bien être en règle avec la loi. Plus bas, des écriteaux jaune et bleu indiquaient l'accès :

Nada que declarar. Nothing to Declare.

Tout semblait fait pour limiter toutes formes de trafics illicites. Y compris à présent, derrière la ligne mexicaine, une brochette de soldats mexicains, casqués et en armes, plus un véhicule militaire de type Halftrack, sur le plateau arrière duquel étaient postés une mitrailleuse et son servent.

Tout ça bien sûr n'empêchait rien...

— ... *passport, Sir.*

Passant de la lecture de la plaque du TACOM à sa vitre latérale ouverte, le costaud en uniforme tendait sa large paume ouverte vers Bolan. Espérant qu'il s'agisse bien du bon *customs officer*, Bolan lui tendit le document. L'autre l'ouvrit, le feuilleta rapidement, leva un long regard indéfinissable sur lui, qui rencontra les prunelles minérales. Sans s'attarder. Rendant le passeport, il souhaita :

— *O.K., Mr Beckett.*

Arnold Beckett, le nom inscrit sur le passeport. Celui d'un négociant en vins de la Napa Valley, célibataire et sans enfant, disparu dans le crash d'un long courrier en Colombie.

— Pour le contrôle suivant, indiqua le fonctionnaire à voix contenue, empruntez le même couloir. *And good trip.*

— *Thanks*, remercia Bolan.

Il redémarra, avança jusqu'au guichet indiqué, ne pouvant s'empêcher de glisser un œil sur le Halftrack et sa mitrailleuse. Calibre .50. Bien sûr, en cas de coup dur, le blindage du TACOM serait capable d'encaisser ce type de projectile, mais pour la suite du programme...

— *Pasaporte, porfavor !*

Jailli de nulle part, un grand type en civil, une liasse de papiers en

main. Balèze, face bronzée, regard noir et aigu, nez bosselé de boxeur, gueule de flic pas commode, plaque professionnelle à la ceinture du pantalon. Le Guerrier tendit de nouveau le faux passeport. L'autre l'ouvrit, y jeta un œil distrait, leva les yeux vers la partie américaine du point de passage, l'air de chercher quelqu'un, puis glissant un des feuillets de sa liasse dans le passeport, il remit le tout à Bolan en déclarant à propos du papier :

— *El FMT, Sir.*

Le Formulario Migratorio Turístico, principalement destiné aux touristes entrants.

— Vous devrez le remplir pour repasser la frontière. *Buen viaje.*

— *Si*, acquiesça Bolan. *Gracias.*

Puis, sur un signe du balèze, il redémarra, longea le Halftrack sous les regards sourcilleux des militaires à pied. Un moment plus tard, sitôt le pont sur le Rio Bravo franchi, il stoppait le TACOM sur l'aire de stationnement située hors zone, activait son téléphone satellitaire, et composait un numéro mémorisé deux jours plus tôt. Une brève sonnerie, puis :

— *¿ Diga ?*

Voix masculine. Ferme.

— *Es yo*, articula Bolan. Arnold.

Un court silence, et :

— *Manaña por la noche, diez horas, aparcamiento del Camino Real.*

Puis on raccrocha.

CHAPITRE VII

Quand son portable sonna, le capitaine Morales sut évidemment qui l'appelait. Il consulta sa montre et esquissa un vague rictus désabusé.

Minuit moins cinq.

Les pourris avaient joué le suspense. Comme si ça pouvait l'impressionner ! Il décrocha, grogna :

— *Si.*

— Capitaine Morales ? Je ne vous réveille pas, au moins !

Nouveau rictus du capitaine :

— J'allais éteindre mon téléphone.

— Il n'est pas encore minuit, *capitán* !

— Pas encore, admit Morales.

Puis il se tut et attendit. La voix trop douce enchaîna bientôt :

— Mon patron est d'accord, capitaine. La somme sera virée dès demain matin...

L'homme n'avait pas fini sa phrase, et ce fut Morales qui relança :

— Mais ?

— Mais attention, capitaine... Comme vous le savez, nous avons des amis aux États-Unis. Des amis très efficaces.

— Je sais.

— *Bueno.* Alors, si d'aventure vous vous défiliez au dernier moment, ou si par malheur vous veniez à mourir d'une quelconque manière, avant la réussite de votre contrat, votre fils Juan en paierait les conséquences. Très cher.

Juan ! Ils étaient au courant pour son fils !

— Parce que nous, enchaîna l'homme de sa voix douce, nous respectons toujours nos contrats.

Bien sûr, qu'ils étaient au courant. Ils savaient tout, sur tous ceux avec lesquels ils traitaient. Et, bien sûr, ils respectaient toujours... ce type de contrat.

Son rictus effacé, le capitaine Morales renvoya sèchement :

— Je sais.

— *Muy bien, capitán. Muy bien.* Alors, puisqu'on est d'accord, il ne manque plus que les coordonnées de votre établissement bancaire... Offshore, je suppose.

— Oui.

Il avait d'abord songé à l'Uruguay, où le système bancaire accueillait volontiers l'argent sale des cartels, avait finalement opté pour les îles Caïmans, beaucoup plus proches de la zone dollar. Un compte numéroté, qu'il avait ouvert quelque temps plus tôt, en apprenant l'existence de son cancer, deux mois après la première approche téléphonique du *señor* Nadie.

Pressentiment ? Idée enfouie en lui bien avant ? Il n'aurait su le dire, mais le fait était là, et le processus allait arriver à son terme. Il dicta les coordonnées, attendit qu'elles soient notées, avant de déclarer d'un ton ferme :

— Je ne me défilerais pas, et si vous ne traînez pas trop, je ne mourrai pas avant d'avoir rempli le contrat.

Sans même en connaître encore la nature. À ce propos, il réitéra sa demande précédente :

— Je peux connaître la nature de ce foutu contrat, maintenant ?

— Pas encore. Je vous rappelle demain. En attendant, *buenas noches, capitán.*

Clic. M. Personne avait raccroché.

Au volant de sa Seat, Luis Alfero avait la tête ailleurs. Deux heures plus tôt, au cours de sa pause au *Puente* N° 1, il avait rappelé le *señor* Nadie sur son portable. La réponse du *jefe* à sa requête de la veille à propos des quantités de misère qu'on lui allouait depuis quelque temps l'avait ulcéré. Qu'est-ce qu'ils croyaient, à Victoria ! Qu'un lieutenant de la *Judicial* coûtait si peu ? Heureusement, il y avait ce business avec Sam, le *customs officer* qui lui refilait ses combines. Passages protégés. Ça ne lui rapportait pas gros, mais c'était toujours ça. Parce qu'avec les autres salauds...

Mais il devait se calmer. Contrarier le cartel n'était jamais bon. Nombre de flics comme lui en avaient déjà payé le prix fort. Quand il serait aux U.S. A, il oublierait tout ça. Il se paierait des gonzesses à la pelle, et il s'étalerait au soleil des Caraïbes. En attendant, il allait s'offrir une putain de big tequila, avant de se mettre au pieu.

Plongé dans ses pensées, il était déjà presque arrivé. Il se rendit compte alors qu'il avait cessé d'observer ses arrières depuis un

moment, consulta son rétro. Toujours pas de voiture suiveuse. L'autre nuit, il s'était fait des idées. Il tourna dans la petite voie sombre bordant l'arrière de sa maison. Presque déserte, comme toujours à cette heure, hormis un trio de loqueteux. Trois minables, qui traînaient contre son muret de jardin, dont un, sac à dos à l'épaule, carrément à califourchon dessus, et qui sauta au sol à l'approche de la Seat, fixant la voiture à son passage, tétant un énorme joint avec ostentation. Comme un défi.

De ces *canallas* pouilleux qui grenouillaient perpétuellement dans le secteur, se foutant ouvertement des flics, circulant de squat en squat, subsistant de tout et de n'importe quoi. La plupart du temps chargés au shit, plus ou moins dealers à leurs heures. Dans la lumière de ses phares, Alfero en reconnut même un. Guttierrez, ou Ramirez, ou quelque chose comme ça. Un colosse, pas vingt ans, voyou notoire des environs, qui avait déjà eu des histoires avec la police locale. Vol, deal... bref, la crème de la société. En passant devant eux, Luis Alfero soupira, dégoûté. Heureusement, dans quelque temps, il serait loin de toute cette merde. Mais on n'en était pas là.

Un moment plus tard, portail refermé dans son dos, la Seat logée dans l'étroit bout de terrain flanquant sa maison, il se dirigeait vers l'auvent conduisant à sa porte d'entrée, quand sous la fenêtre du salon, son pied buta dans un objet qui roula sous sa semelle. Dans la pénombre, il distingua quelque chose qui ressemblait à un gros clou bizarre et sans pointe. Il le ramassa, fronça les sourcils. Une courte tige en acier, dont une extrémité formait un méplat sur le côté, avec...

Un gond.

Son regard glissa de côté, et son rythme cardiaque s'emballa.

La persienne de la fenêtre ! En bas à droite, décollée du mur, faussée ! Tordue ! Gond arraché !

Le policier comprit instantanément.

— ¡ *Hijos de...* !

Il n'acheva pas. Le cœur dans la gorge, il arracha son Smith & Wesson 9 mm de sous sa veste, l'arma d'un coup sec, ouvrit la persienne à la volée, trouva évidemment la fenêtre entrouverte, un carreau cassé à hauteur de la crémone, repoussa violemment les battants, se rejeta de côté, prêt à tout. Par ici, un *ladrón* pris en flag vidait son chargeur sur tout ce qui bougeait. Mais il n'y eut aucune réaction. Sauf un chien qui s'énervait dans le secteur. À cet instant, Luis Alfero se souvint : les *canallas* !

En trois bonds et pistolet au poing, il contourna la petite maison, atterrit dans le jardinet, fonça jusqu'au muret qu'il escalada d'un saut, brandissant le S&W et cherchant des yeux...

Personne.

La petite voie sombre était déserte. Les voyous avaient disparu ! Jurant derechef, il sauta à terre, parcourut le chemin inverse à la vitesse d'un sprinter. Accompagné par les aboiements du chien, il franchit la rambarde de la fenêtre dans la foulée, se retrouva dans le petit salon. Du verre crissa sous ses semelles, il renversa quelque chose, buta dans le canapé, trouva enfin l'interrupteur, fit de la lumière. Immédiatement, son regard alla vers la télé.

Toujours là.

Idiot, bien sûr ! Les *canallas* ne transportaient pas de télé. Alors... On avait fouillé partout. Tiroirs ouverts, coussins du canapé retournés, tout un bordel répandu sur le carrelage. Dans la chambre également. Armoire ouverte et...

— ¡ *Mierda* !

Le fric de sa semaine ! Planqué sous ses chemises ! Volatilisé ! Ces salauds avaient trouvé son pognon !

Faisant brusquement volte-face, le policier bondit vers la cuisine, buta encore dans quelque chose, faillit tomber, rétablit son équilibre, et son pied glissa sur quelque chose qui racla le sol. Une planche de bois. La contremarche !

— ¡ *No* !

La contremarche avait été arrachée ! Et, à son emplacement, rien que des débris. Du bois, des éclats de ciment, des vis tordues. Et dans le compartiment qui servait de planque, rien. Plus de mallette !

Tout son fric... envolé !

Comme un fou, son flingue toujours au poing, il repassa par la fenêtre, se rua au portail du jardin, l'arracha presque pour l'ouvrir, sauta au volant de la Seat, se retrouva dans la rue déserte. Laissant de la gomme sur le mauvais revêtement, le S&W sur le siège voisin, il lança la voiture en avant, tourna à gauche, accéléra, puis encore à gauche en reprenant son calibre en main. La voiture longea le muret en trombe, tourna encore à gauche. Personne. Alfero manœuvra, revint dans la voie précédente, fonça droit devant, croisa un chien qui se mit à courir après la Seat... mais rien d'autre.

Bien sûr, ces trois ordures ne l'avaient pas attendu. Alors, Luis Alfero ralentit, cracha un ultime juron, et tandis que le chien rattrapait la voiture en jappant furieusement et que son cœur cognait contre ses côtes à les fracasser, il sentit un froid intense et une douleur dévastatrice l'envahir.

CHAPITRE VIII

— ¿ Dueño ?

José « Roca » Roque-Chanas sentait ses poumons près d'éclater. Il avait tort de faire ça. La fonte, c'était mauvais, dans son cas. Surtout à ce rythme, et avec ce poids. Son médecin de Ciudad Victoria n'arrêtait pas de le lui dire, mais le bon air pur de la région lui faisait un bien immense. Ce n'étaient pas ces malheureux 80 kilos de fonte accrochés au câble du banc de muscu qui allaient l'impressionner. Ni cette morsure à la con au niveau de ses poumons. En quelques jours, il s'était fait des muscles d'acier. Par ailleurs, son cerveau fonctionnait beaucoup mieux lui aussi. Surtout depuis trois jours. Depuis qu'il savait le plan enfin lancé.

Son Gran Salto à lui.

Sa réponse du berger à la bergère. Ce matin, il avait appelé Tampico. Encore tenté de persuader Telma. Toujours en vain. Refus catégorique. Alors pour Roca, de moins en moins d'états d'âme. Plus de retours dans le passé. Rien que du positif. La machine était en marche, inexorablement. Rien qu'une question de temps. Une semaine ? Moins ? Plus ? Peut-être seulement quelques heures. Ça, Roca l'ignorait. Pas moyen d'en savoir plus. Ce fils de pute de procureur...

De toute façon, ça n'avait plus d'importance. Le nécessaire serait fait en temps voulu. Cet enfoiré de Morales avait enfin cédé !

La morsure persistait dans la poitrine du *jefe*, mais pas question de montrer quoi que ce soit devant ses *kaibiles*. Cisco, leur chef d'équipe, et trois de ses hommes étaient là, s'entraînant avec lui en silence dans la luxueuse salle de gym. Des instruments dernier cri, installés dans un espace réservé, prolongeant la piscine intérieure aux murs plaqués de marbre bleu, et aux colonnades à chapiteaux corinthiens. Décor un rien pompeux, mais l'endroit était déjà comme ça quand Roca avait acheté cette superbe villa aux toits-terrasses plantés de palmiers et de bougainvilliers, digne du milliardaire qu'il était. Acquisition faite, au nom d'une de ses sociétés écran étrangères.

— ¿ Dueño ?

La voix de Balso avait cette fois nettement résonné sous la voûte en cintre de l'immense local, couvrant les sons métalliques des engins de muscu. Le second lieutenant ne se serait jamais permis de déranger Chanas pendant son entraînement. Sans cesser son effort, le *jefe* interrogea d'une voix au souffle quelque peu altéré :

— Quoi ?

— Ils sont arrivés, *dueño*.

Ils, c'étaient Joaquin Terruel, et sa poule Dina. Une belle salope de rouquine, une ancienne *puta* d'Acapulco qui lui pompait allègrement son fric, et qu'il avait récupérée au passage à Ciudad Victoria. Terruel, que le boss du Golfe attendait avec impatience depuis trois jours. Laissant lentement redescendre la pile de disques en fonte sur son support, ce dernier redressa la tête. Toujours respectueux, le longiligne Balso se tenait à l'entrée de la salle, attendant patiemment.

— Fais-le venir ici, ordonna Roca.

La silhouette noire disparut en silence, et, tandis que Cisco et ses hommes cessaient également leurs exercices, celle du *consejo* se matérialisa à l'entrée de la salle. Grand, athlétique dans son costume sport en lin écru, Joaquin Terruel aurait comme d'habitude eu fière allure, sans sa face déformée. Enflée de partout, larges bleus virant au bistre, traces de coupures à l'arcade et à la bouche. En un mot, défiguré. Visiblement gêné par le silence épais qui s'était installé dans le local, l'homme de Montréal risqua un sourire qui se figea en rictus douloureux.

— ¡ *Hola, Roc !*

Puis sous les regards conjugués du *jefe* et des *kaibiles*, il tenta encore en s'adressant à ces derniers :

— Pas trop lourde pour vous, la fonte ?

Vieille plaisanterie, qui tomba à plat. D'un signe, Roca désigna un des bancs d'entraînement situé près de lui, invita :

— Viens t'asseoir, Jo.

Essayant de ne pas trop boiter, le *consejero* gagna le banc, s'y assit en refrénant une grimace. Trois jours après le fiasco de Montréal, il était moulu de partout, avait l'impression d'avoir été traîné par un train sur des centaines de mètres de ballast. Plus qu'un désir, se coucher, et attendre que ça passe. Mais Roca attendait son rapport. Et il allait devoir être bon. Persuasif.

Accompagnant son propos d'un regard en biais du côté des gardes, il soupira :

— Ça a été dur, Roc. Très dur.

Hochant la tête d'un air entendu, Roca attrapa sa serviette, s'en

entoura la nuque et les épaules, et, d'un regard, ordonna aux autres de les laisser. Une fois seuls, il toisa son *consejero* d'un œil attentif, respira un grand coup, et, ignorant la brûlure de ses poumons, il acquiesça :

— Je vois ça, Jo. Je vois ça. Tu as l'air d'avoir sacrement dégusté.

— Hum ! Si. J'ai bien cru y passer, avoua Terruel. Heureusement, j'ai réussi à le baiser, ce fumier !

Roque-Chanas acquiesça, l'air de penser à autre chose.

— Et si tu me racontais ?

Et tandis que son ami d'enfance entamait son récit, alors que son regard parcourait son visage esquiné, une vilaine petite voix sournoise commençait à lui susurrer des choses très dérangeantes.

Il était 22 heures passées, il faisait nuit depuis longtemps, et l'endroit était d'un calme irréel. Grosse pâtisserie rose et bleue, le Camino Real était un hôtel d'ordinaire très fréquenté, mais à en juger par le désert de son parking, c'était loin d'être le cas en ce moment. Le tourisme se raréfiait. Si les massacres continuaient à ce rythme dans le secteur, l'économie de la ville allait sérieusement en souffrir.

Sauf, bien sûr, celle de la drogue.

Installé aux consoles du module opérationnel, Mack Bolan attendait. L'heure du contact était dépassée de trente minutes, et grâce aux mini caméras externes et panoramiques du char de guerre, il scrutait la nuit du parking sous tous les angles. Sans impatience. Au Mexique, rien n'était sûr, encore moins par les temps qui couraient. Aussi, quand un moment plus tard, la sono de bord lui renvoya les sons captés par les senseurs acoustiques externes ne broncha-t-il pas.

Des bruits de pas, feutrés, furtifs. Bientôt, une silhouette émergea de l'ombre, faisant naître une lueur fugace dans le regard minéral du Guerrier. L'instant d'après, il y eut un grattement contre la carrosserie. Bolan déclencha l'ouverture électrique du panneau latéral, la silhouette apparut dans l'encadrement, se hissa à l'intérieur d'un mouvement coulé en saluant :

— ¡ *Hola, Mack !*

— Capitaine Morales ?

El señor Nadie venait aux nouvelles.

— Si, répondit-il sobrement.

— Vous avez bien reçu le virement, *capitán* ?

— Affirmatif.

Ernesto Morales avait consulté la banque de George Town aux Caïmans par internet, et en composant son *password* avait eu accès au compte numéroté destiné à Juan. Crédit, 100 000 dollars tout rond. Qu'il pouvait à tout moment faire virer sur un deuxième compte, lui aussi accessible à Juan, ce qu'il avait immédiatement fait. À partir de cet instant, toute trace éventuelle de la provenance de l'argent était effacée. Restait la manière de faire entrer cette manne aux États-Unis, sans éveiller les soupçons des spécialistes de la traque de l'argent sale. Le capitaine Morales savait. Il l'expliquerait à Juan, dès qu'il l'aurait au téléphone. Il avait essayé de le joindre dans la journée, mais il était sans doute au travail, Morales n'avait eu que son répondeur, auquel il avait laissé un message :

« Appelle-moi dès que possible. Très important. »

Depuis son installation aux States, Juan s'évertuait à ne parler que l'américain. Il avait rayé le Mexique de sa mémoire, comme il l'avait pratiquement fait le concernant. C'était toujours Morales qui l'appelait. Une indifférence dont il souffrait mais, bien sûr, il ne l'avait jamais dit.

— ¿ *Capitán* ?

Morales l'avait presque oublié, ce pourri à la voix trop douce.

— Si.

— Bon... Maintenant, soyez très attentif. Voici les termes de votre contrat. Un contrat que vous êtes évidemment forcé d'accepter, maintenant que vous avez accepté l'encaissement de ces 100 000 dollars.

Ernesto Morales resta coi, et la voix douce reprit :

— Il s'agit du plan *Gran Salto*, capitaine...

Gran Salto ! Ils connaissaient *Gran Salto* ! Le plan d'exfiltration du vieux *consejero* Caracol, imaginé par son ami le procureur Carjal, et qu'ils avaient mis au point tous les deux en grand secret !

Ils savaient ça !

— Et l'objet est déjà déposé à votre nom, en poste restante des *correos* de Pedro José Mendez à Ciudad Victoria. Très facile d'utilisation. Simple coupe-circuit...

Gran Salto ! Comment avaient-ils... Qui avait pu les rensei...

—... Vous avez bien compris, *capitán* ?

Malgré son désarroi, Morales avait tout entendu, et tout compris. Il n'aurait jamais imaginé... jamais cru... mais l'ordure à la voix douce avait raison. Il avait exigé 100 000 dollars, et aujourd'hui, la somme était sur son compte numéroté aux Caïmans. Alors, il ne voulait plus penser. À rien. Il répondit :

— Si.

— Bon... que je vous dise encore, capitaine... Au cas où vous seriez tenté de vous conduire en *caballero*, n'essayez surtout pas de remplacer au dernier moment par deux hommes les deux sous-officiers féminins de la section médicale du *Grupo* destiné à *Gran Salto*. Nous connaissons les noms des deux sous-officiers de votre service médical. Les *sargentos* Clara Munez, et Calvina Barosa. Si vous faisiez ça histoire d'épargner ces deux femmes, nous soupçonnerions immédiatement une manœuvre suspecte de votre part, et nous devrions en tirer les conséquences. Je pense que vous comprenez ce que ça signifie.

Ils savaient ça aussi ! Ils savaient tout ! Incroyable !

Le capitaine Morales avait envie de hurler. L'évidence s'imposait à lui à la manière d'un fer rouge planté dans son crâne. Forcément une taupe dans l'entourage du procureur Carjal ! Maximiliano, son ami ! Car ce dernier était également le seul avec lui, à connaître aujourd'hui les noms et grades des éléments du commando constitué pour *Gran Salto* ! Même le président les ignorait !

— Vous ne feriez pas ça, n'est-ce pas ?

La gorge nouée et les tempes bourdonnantes, Morales s'entendit répondre :

— Rien ne sera changé, je vous en réponds.

À cette seconde, il sut qu'il venait de pousser les portes de l'enfer.

CHAPITRE IX

— Putain ! Elle est au caviar, ton herbe, ou quoi !

— Va te faire niquer, *cabron*. C'est de la bonne, et les cours du shit grimpent en ce moment. Mais si t'en veux pas...

— Hé ! Fais pas chier, *maricon* !

Sous la verrière en partie écroulée de l'ancienne manufacture de cartons d'emballage, la voix de la fille répandue sur le matelas éventré couvert de magazines avait résonné comme dans une église. Pourtant, le lieu n'avait rien de commun avec un quelconque édifice religieux. Carcasses de caisses, gravats, papiers gras et ordures diverses se partageaient l'espace. Dans le silence qui suivit, tous les regards s'étaient tournés vers l'intéressée. Le genre *chica*, boulotte, les cheveux gras, vêtue d'un jean et d'un T-shirt à l'effigie du Che, gonflé par de gros seins, libres sous le coton.

Cameron.

Enfin, c'était le prénom qu'elle s'était approprié, parce qu'une fois, un vieux type, rencontre de passage sans doute pressé de la sauter, lui avait dit qu'elle avait des airs de Cameron Diaz. Visiblement, elle avait fini par y croire, mais très visiblement... c'était loin d'être le cas.

Pas très appétissante, mais pas moins que ses potes les trois *canallas* du trio. Sales comme des peignes, mal rasés, regards en dessous. Notamment son copain Guttierrez. Lui non plus, pas le genre candidat à un prix de beauté. Bâti en athlète, mais aussi crasseux, aussi loqueteux, et aussi accro que les autres membres de sa bande aux produits illicites, qu'était venu leur fourguer leur dealer habituel. Ce dernier, un échalas à tête chevaline et aux santiags de cow-boy, avait presque sursauté sous l'éclat de Cameron. Il détestait être insulté, et encore plus par une gonzesse. Surtout une mocheté comme celle-là. Affalés dans leurs fauteuils de récup avachis et lustrés de crasse, les trois mecs l'observaient, l'air de se payer sa tronche. Pas du tout impressionnés, ni par la crosse de l'automatique dépassant de sa ceinture sous le blouson ouvert, ni par les deux petits durs qui l'escortaient sur son circuit de deal. Eux aussi enfouraillés, ils surveillaient mine de rien le vieux Taurus de Guttierrez posé sur un

seau en plastique retourné, près de son fauteuil. Méfiant. Porte-flingues aux faciès farouches, apprentis *custodios*, sans doute impatients d'entrer bientôt au service d'un *verdadero jefe*. S'adressant à Guttierrez et l'air pas commode, il prévint :

— Dis à ta pétasse de la boucler.

— Quoi ? rugit la fausse Cameron en s'arrachant du matelas, c'est moi, la pétasse ?

— Toi, ta gueule ! la calma Guttierrez.

Sans changer d'attitude, sans même un regard pour l'offensée, il gronda à l'adresse du dealer :

— C'est peut-être une pétasse, mais c'est pas ton problème.

Sur le même ton et pour clore l'incident, il enchaîna à l'adresse du dealer :

— Elle est bonne ce soir ?

— Toujours bonne, mec. La meilleure beuh. C'est pour ça qu'elle est à ce prix.

— O.K., finit par accepter le chef de la bande.

Il se fouilla, sortit une liasse de *pesos* de sa poche revolver de jean, la tendit vers le dealer en demandant :

— Refile-m'en pour tout ça.

Louchant sur la mince liasse de billets, le dealer se dit que les affaires avaient dû être bonnes pour ses clients. Pas habitués à dépenser autant d'un coup pour sa beuh. Satisfait, il fit signe à un de ses *custodios*.

— Aboule, ordonna-t-il, en élevant quatre doigts en l'air.

Quatre petits paquets emballés de papier journal, qu'il échangea contre les billets, sous les regards conjugués des deux autres *canallas*, et de la fille enfin calmée. Puis, tournant les talons et suivi par ses deux sbires, il quitta le local en lançant par-dessus son épaule :

— ¡ *Hasta pronto, la compañía* !

Ils disparurent. Dehors, il y eut un bruit de moteur, puis le silence. Guttierrez lança alors un des paquets sur les genoux de sa copine, qui se précipita pour l'ouvrir.

— ¡ *No, no, no* ! susurra-t-il, l'œil en coin.

Sans plus de façons, il fit glisser le zip de son jean, ordonna sur le même ton :

— Avant le shit, tu sucés. Moi d'abord, ces deux *coños* ensuite, ajouta-t-il en désignant ses partenaires mâles d'un mouvement de tête.

— Pas très *caballero*, ça !

La voix fit sursauter le quatuor en même temps. Instinctivement, Guttierrez voulut attraper le vieux Taurus, n'eut qu'à peine le temps d'esquisser le geste. Stoppé net par la détonation assourdissante et par la chute du seau et du flingue sur le ciment. Simultanément, une silhouette sombre était apparue, sortant de l'ombre comme par magie. Un grand type en blouson, costaud et la gueule bronzée, avec un revolver au poing. Désignant le taurus par terre, il ordonna :

— Par ici, le flingue. Avec ton pied. Et prudence.

Les yeux ronds et ses bijoux de famille à l'air, Guttierrez n'essayait même pas de se rajuster. La surprise, plus que la crainte. Mais la gueule noire du gros canon du revolver du mec était juste en face de sa tête. Il tendit la jambe, envoya le Taurus aux pieds de l'inconnu qui le ramassa, sans cesser de le viser. En se redressant, il menaça :

— Tu bouges un cil, t'es mort.

Le ton calme était nettement démenti par l'expression du regard noir et luisant du nouveau venu.

Complètement scotchés, les demi-sels le fixaient, mines ahuries. Se forçant à réagir en chef responsable et lançant le menton en avant d'un mouvement provocant, Guttierrez commença :

— T'es qui, toi, *cabron* de mes...

La suite se perdit dans le vacarme de la deuxième détonation, du violent sursaut... et du cri de Guttierrez. Aigu, sonore, qui accompagna l'écho du coup de feu sous la verrière en ruine. Tétanisés, les deux autres *canallas* regardaient tour à tour le grand type et le tibia de Guttierrez explosé sous le jean pissant le sang, l'air à la fois paniqué, et incrédule. Quant à la fille, bouche ouverte et pâle comme une morte, elle tremblait des pieds à la tête. Choquée. À l'adresse du blessé qui gémissait, mâchoires serrées et mains crispées autour de sa jambe, l'arrivant reprocha :

— T'as bougé, t'étais prévenu.

Les yeux pleins de larmes, au bord de la syncope et grimaçant de plus belle, celui-ci chuinta d'une voix coincée :

— ¡ *Puta de mierda* ! T'es qui ?

Sa jambe était broyée ! Un calibre de dingue ! Toujours aussi calme, l'inconnu répondit :

— Un mec qui vient reprendre son pognon.

— Quoi ?

— *Calle* Salomón Diaz, l'autre nuit. Volet arraché, fenêtre pétée, pognon étouffé. Tu vois le topo ?

Cette fois, les trois voyous réalisèrent, mais en même temps, Guttierrez se demanda comment ce mec avait pu les « loger ». Et

surtout, aussi vite. L'esprit en déroute et une meute de piranhas dans la jambe, il éructa :

— ¡ *Bueno ! Mec ! O.K. !* Le fric... je viens de le refiler à... aux mecs qui viennent de partir et...

— Je sais. Et j'ai vu. Mais ça fait pas le compte, *maricon*. Je veux tout le fric de la mallette.

— ¿ *Qué maleta ?*

Il y eut un « blanc » dans l'ambiance. Pas plus le petit chef des *canallas* que ses deux acolytes ne semblaient comprendre ce qu'il venait de dire. Une seconde déstabilisé, le lieutenant Luis Alfero insista :

— Je parle de la mallette que vous avez piquée chez moi, *cono*. Qui était planquée sous la marche de la cuisine.

Relevant le canon de son revolver, il menaça :

— .44 Magnum. T'en veux une autre dans la viande, ou tu préfères que je sèche ta gonzesse ?

— Hé ! s'écria la fausse Cameron, affolée. J'ai rien...

— Ta gueule ! l'arrêta Guttierrez.

Sa rogne naturelle revenait et, malgré la douleur, il essayait de réfléchir. Cherchait la devinette. Qu'est-ce que cette histoire de mallette venait foutre dans tout ce bordel ! D'autre part, il ignorait qui était ce type, mais une chose était claire, il n'avait pas affaire au quidam ordinaire. Essayant d'ignorer le supplice de sa jambe, il tenta :

— Écoute, mec. Je sais pas qui t'es vraiment, mais d'accord, on a visité chez toi, et on a chouravé des éconocroques sous tes chemises, *pero...* Mais ce truc de la mallette, parole, j'y comprends que dalle et...

La troisième détonation le fit littéralement sauter dans son fauteuil. Pourtant, cette balle-là ne lui était pas destinée. Sur sa gauche, il y eut deux cris. Mâle et femelle. La tête du copain le plus près de lui s'était brutalement rejetée en arrière, projetant tous azimuts sang, cervelle, fragments d'os et un lambeau de cuir chevelu, tandis que, sur son matelas, Cameron s'était propulsée de côté, roulant au sol en hurlant. Par-dessus le vacarme, il perçut comme dans un cauchemar, la voix du type qui exigeait :

— ¡ *La maleta ! ¡ Dónde está la maleta ?*

Livide, mains tremblantes et l'air d'émerger d'un congélateur, Guttierrez gardait la bouche ouverte, ne pouvant détacher son regard de son copain tassé dans son fauteuil, tête en arrière, un œil fermé, l'autre fixé sur la verrière tout là-haut. Puis subitement, la panique. Tournant la tête vers Luis Alfero, les deux mains à présent accrochées aux accoudoirs de son siège et la voix chevrotante, il haleta :

— ¡ Put... puta, mec ! Je... on... ta mallette, on... on l'a jamais vue ! Quand... quand on est entrés... je veux dire, chez toi... on a bien vu une espèce de bout de planche arrachée à cette... marche de la cuisine, on a même cru qu'on faisait des travaux et... mierda, mec ! Je te jure sur...

Mais déjà, le *teniente* de la *Judicial* n'écoutait plus vraiment. Habitué aux interrogatoires, il fut à cet instant certain que le jeune pourri ne mentait pas. D'ailleurs, ça lui revenait, le sac à dos qu'il avait vu accroché à l'épaule de l'autre *ladron* l'autre nuit était bien trop petit pour contenir la mallette. Or, il ne l'avait retrouvée nulle part. Un immense désarroi s'empara de lui. À son tour, il n'y comprenait plus rien. Alors, tandis qu'un bouillonnement intense montait dans son cerveau, il vida le reste de son barillet dans le crâne des trois derniers membres de la bande.

Pas le choix. Surtout, jamais de témoins.

Puis il quitta les lieux, à la fois furieux et vaguement sonné, avec une question qui enflait sous son crâne.

Qui avait volé sa mallette ?

Une question qui tournait de plus en plus dans sa tête, quand, dix minutes plus tard, il retrouva la route de l'aéroport au volant de sa Seat.

Qui, et surtout comment avait-on pu lui piquer cette putain de mallette ! Une planque que personne ne pouvait connaître. Absolument personne.

Quand son portable sonna, il l'entendit à peine, tant l'obsession le rongait. À la quatrième sonnerie, juste avant le déclenchement de sa messagerie, il répondit enfin, l'esprit ailleurs :

— ¿ Si ?

Un silence peuplé de sons parasites, puis :

— ¿ *Teniente Luis Alfero* ?

Voix masculine. Inconnue.

— Euh, oui...

— *Soy Flavio Garcia, teniente. Un funcionario de aduanas de Puente número uno de Nuevo Laredo.*

Détourné de son obsession, le *Judicial* se triturerait déjà la mémoire. Jamais entendu ce nom. Sûrement jamais vu ce type non plus. Ou alors de loin. Croyant qu'on le rappelait sur la zone frontalière, il fronça les sourcils.

— Et alors ?

— Il faudrait qu'on se voie, *teniente*. Il faudrait qu'on se rencontre. Je veux dire, assez vite.

Surpris, le *Judicial* renvoya :

— Pourquoi ?

— Pour affaires, *teniente* Alfero. Pour affaires très sérieuses.

De plus en plus étonné, Luis Alfero hésita, insista :

— Comment ça, pour affaires ?

— Je ne peux pas en dire plus par téléphone, *teniente*. Mais je suis sérieux. Très sérieux.

Situation insolite, que, dans son état d'esprit actuel, le policier ripou ne pouvait analyser sainement. Il hésita :

— Euh... quand est-ce que...

— Maintenant. Chez vous.

Et on raccrocha.

CHAPITRE X

Un silence plana dans le module opérationnel du char de guerre. Dans le regard minéral de l'Exécuteur, une lueur plus chaude se mit à flotter, quand il renvoya :

— *Hello, Consolación.*

Un prénom qui ne s'inventait pas, le genre aussi de « consolation » que chaque mâle hétéro normalement constitué aurait rêvé recevoir. 1m70, entre 45 et 50 kilos, pleins et déliés avantageusement soulignés par le jean et le T-shirt moulants sous le boléro en cuir noir. Plus une crinière de cheveux bruns et frisés, retenus dans la nuque par un ruban vert formant catogan. La trentaine triomphante, un cabas noir en fibres tressées accroché à l'épaule. Mais ce qui frappait en premier, malgré le faible éclairage du module opérationnel, était ses yeux. Argent. Pas gris, pas la teinte de l'acier non plus. Vraiment celle de l'argent. Avec ce fond de patine propre au métal précieux quand on en ravive l'éclat au blanc d'Espagne. Une nuance surprenante, magnifique et magnétique, que le Guerrier n'avait jusqu'alors vue qu'une fois, sur elle, justement, lors d'un précédent blitz, au Mexique, quelques mois plus tôt.

Consolación Avila

Agent de l'A.F.I., *Agenda Federal de Investigation*. Une police d'élite, à vocation d'enquêtes sur l'ensemble du Mexique, une sorte de F.B.I. local. Lors de sa dernière action au Mexique, elle et son frère Lucio avaient apporté au Guerrier une aide très efficace... et pas très légale, notamment motivée par la mort de feu leur frère aîné, lui aussi ayant appartenu à l'A.F.I., assassiné par les *amigos* de la dope. À l'époque, Bolan n'avait su que le prénom de la jeune femme, son patronyme lui ayant été révélé plus tard, par Hal Brognola, qui tenait ces infos d'une amie, autrefois analyste au desk Amérique latine de Langley. Une amie *très chère*, aujourd'hui en poste à l'ambassade U.S. de Mexico. Probablement H.C. locale de la Centrale, voire officier traitant, avait songé Bolan. Mais ça... En tout cas et à leur façon, Consolación et son frère semblaient mener dans leur pays la même croisade que le Guerrier contre le Crime Organisé, mais en plus discret. En l'occurrence, des alliés très précieux. La belle Mexicaine referma le

panneau derrière elle, fit courir un regard intrigué sur le décor très technique, hocha la tête en soufflant :

— Alors, c'est ça, ton fameux château fort.

Avant d'ajouter :

— Désolée. Mon *puta* de vol a pris du retard.

Signe particulier de la très séduisante Consolación, un langage de charretier, dont elle avait largement usé au cours de leur action commune passée. S'adossant au panneau, elle considéra Bolan avec attention puis, esquissant un petit sourire en coin, elle observa :

— Tu ressembles à un négociant en vins, comme moi à une bonne sœur.

Elle faisait allusion au métier du vrai Arnold Beckett figurant sur son vrai-faux passeport. Une étincelle malicieuse dans le regard, Bolan rétorqua :

— Tu ne serais pas si mal, en religieuse.

Sauf que dans le « lourd » cabas qui ne la quittait pas, le mini M.-P. ou l'automatique à quinze coups remplaçaient sans doute les attributs religieux. Sourire aux lèvres, la jeune femme déclara :

— Contente de te revoir.

Lui rendant son sourire, Bolan renvoya :

— Moi aussi.

Ils s'observèrent un instant, des tas de souvenirs très mouvementés plein la mémoire. Puis Bolan enchaîna :

— Et ton frère ?

Celui qui l'avait rappelé lors de son passage de frontière.

— Resté à Mexico, répondit la jeune femme.

Tapotant son cabas de la paume, elle renseigna :

— Il s'est arrangé pour me dégoter un ordre de mission dans le secteur frontalier.

Selon les infos made in Brognola, Lucio Avila, le frère de Consolación, était *capitán* au sein de l'A.F.I., commandant son *servicio central de información*. Grade et affectation obtenus, suite à la fusillade qui avait tué leur aîné à tous deux, et au cours de laquelle une balle avait lésé sa moelle épinière, le condamnant au fauteuil roulant. Les ordres de mission passaient donc par lui, d'où la présence très opportune de sa sœur à Nuevo Laredo. Ouvrant le compartiment frigo du module et désignant l'autre tabouret de console, Bolan proposa :

— Un verre ?

— Whisky *con hielo*, acquiesça Consolación en s'asseyant. Je gâche à sec.

Langage de maçon, à l'occasion.

Amusé, Bolan la servit. Elle avala la moitié de son verre d'un trait, claqua de la langue, déclara :

— *j Burdel ! Ça fait du bien !*

Elle ingurgita le reste, posa le verre entre deux claviers de la console technique, et de but en blanc, elle annonça :

— Nos ordinateurs m'ont sorti un nom.

L'œil de Bolan s'alluma :

— Genre ?

Consolación tira une fiche cartonnée de sa poche revolver de jean, y jeta un bref regard, questionna :

— Luis Alfero. Ça pourrait faire l'affaire ?

Le Guerrier sentit son intérêt grandir d'un coup. Un Alfero existait dans les dossiers de l'A.F.I. Ça pouvait effectivement coller. Il fit quand même valoir :

— Ça dépend du pedigree.

La Mexicaine acquiesça, se mit à lire sa fiche :

— Luis Alfero Cardosa, né à Linares, en 1965...

Bolan ignorait où cette piste pourrait le conduire, mais près de lui, la jeune femme enchaîna :

— Entré dans la police en 93, promu au grade de *sargento* deux ans plus tard, en intégrant la *Judicial* de Nuevo Laredo, puis *teniente* après concours interne.

Bolan émit un petit sifflement.

— Joli poisson !

— Peut-être, peut-être pas, le doucha Consolación.

Désignant son verre vide, elle revendiqua :

— *Por favor*. Une goutte de carburant.

Elle jurait comme un charretier, et buvait comme un *hombre*. Resservie, elle but une large gorgée, reprit enfin :

— Je me suis plongée dans le dossier de carrière de cet officier, et j'ai découvert qu'outre ses faits de service plutôt corrects, il avait été plusieurs fois en liaison plus ou moins directe avec des affaires mafieuses, dont des documents à charge passés par ses mains avaient, soit disparu, soit été judicieusement saupoudrés de vices de forme incompréhensibles. Surtout une fois incorporé à la *Judicial*. Notamment dans de sombres histoires de règlements de comptes. Une fois, son supérieur de l'époque l'a même soupçonné de collusion dans une enquête de terrain, mais il s'en est tiré en expliquant qu'il

s'agissait d'actions de pénétration pour l'infiltration éventuelle d'une taupe dans une branche du cartel du Golfe.

Consolación soupira :

— Un mois plus tard, son capitaine a été muté au sud du pays sans raison précise, et comme aucune preuve tangible n'a jamais été apportée...

L'Exécuteur esquissa une mine narquoise. Dans ce domaine, au Mexique tout était plausible. Le contraire aussi. Mais dans le cas présent, quelque chose lui murmurait à l'oreille que sa piste semblait sérieuse. Bien sûr, dans d'autres circonstances, il se serait mal vu aller « travailler » un flic de la *Judicial*, mais cette piste-là, il la tenait de la bouche d'un *custodio* du cartel du Golfe. Et comme c'était sa seule piste...

— Bon, mec ! interpella soudain la Mexicaine. Et si tu passais à table, maintenant !

En clair, elle avait tout dit, lui, rien encore de la raison de sa nouvelle incursion au Mexique. Il lui devait bien ça, et il raconta. Le mini blitz de Montréal, ce très maigre indice du nom d'Alfero glané sur ses écoutes, la fuite de Terruel, et sa décision de venir au Mexique s'attaquer au cartel du Golfe, en la personne actuellement introuvable de José « Roca » Roque-Chanas. Son récit terminé, un silence plana dans le module opérationnel, puis Consolación acheva son deuxième whisky, reposa le verre sur la console, fixa Bolan dans les yeux, laissa filer un long sifflement aigu entre ses lèvres, avant de laisser tomber :

— Putain de dingue ! Toi, t'en as vraiment marre, de vivre !

Elle marqua un temps, secoua sa crinière brune, soupira :

— Au moment de la pandémie de la grippe A, on a perdu sa trace, à Roca Chanas. Planqué comme une mygale dans son terrier. Insaisissable. Quant aux indics, pas envie de se manger une rafale. À l'A.F.I., on sait que le ministère avait préparé un truc pour le coincer, mais maintenant...

Elle se tut, fixa l'Exécuteur d'un regard en biais :

— T'aurais des infos là-dessus ?

— Non. Hélas.

— Alors, autant dire que tu es dans la merde.

Devant l'expression neutre de l'Exécuteur, elle ajouta d'un air de pitié :

— Et... par quoi tu comptes débiter ton suicide ?

Sans relever l'ironie, Bolan fit valoir :

— Justement, à propos de suicide, j'aimerais assez ne pas t'embarquer dans cette histoire.

Il l'avait vue à l'œuvre lors de son précédent blitz au Sinaloa.
Collée à lui comme une sangsue... jusqu'à la fin.

La belle flique de l'A.F.I. secoua ses boucles brunes :

— Tss, tss, on ne se quitte plus.

Le Guerrier soupira. Inutile d'insister. Il tenta quand même :

— Tu as son adresse, à cet Alfero ?

Regard oblique de Consolación Avila.

— Ça se pourrait.

Elle se gardait des cartouches. Maligne, avec ça !

— *Bueno*, abdiqua Bolan. Alors, *vamos* !

CHAPITRE XI

— Vous voulez quoi ?

L'exclamation rageuse de Luis Alfero fit frémir les breloques de la suspension électrique. Debout à l'entrée du minable salon, les trois *aduaneros* en civil l'observaient, pas vraiment impressionnés. Surtout ce Flavio Garcia, celui qui menait la danse. Un costaud à grosses moustaches, pâle fonctionnaire des douanes, qu'Alfero avait effectivement aperçu quelquefois sans y prêter attention. Un de ceux que les nouvelles directives de la présidence Calderón avaient écartés des contrôles des points stratégiques frontaliers, au bénéfice de l'armée.

Forcément aigri et revanchard.

Sans uniforme, le lieutenant de la *Judicial* perdait beaucoup de son autorité. Il le savait, et ça l'énervait. Mais pas autant que ce qu'il venait d'entendre de la bouche de ce gros con, qui se la jouait avec ses airs de dur à cuire. Bien qu'il se soit attendu à ce genre de saloperie et qu'il s'y soit prudemment préparé, le lieutenant avait été pris de court. Ce Flavio Garcia y était allé bille en tête. En quelques mots, soi-disant avec des preuves en sa possession. Pas encore produites.

Quelque peu sonné malgré lui, toujours mi-allongé dans le vieux canapé aux coussins râpés où il s'était prudemment installé avant leur arrivée, face à sa télé toute neuve à écran plat, le policier ripou les fusillait du regard, l'air plus flic que jamais. Genre incorruptible. D'une voix grinçante et se redressant dans les coussins du canapé, il répéta, ne s'adressant cette fois qu'au costaud à moustaches :

— Tu veux quoi, exactement ?

Bien sûr, il l'avait déjà deviné. Chantage. Face à lui, Flavio Garcia bomba le torse, mains aux hanches. Avec ses lunettes fumées malgré la nuit, il se donnait des airs de caïd, devant ses deux copains toujours silencieux et visiblement tendus.

— T'as très bien compris, mec, renvoya le fonctionnaire des douanes en esquissant un rictus de vrai méchant. Ce qu'on veut, c'est une part de ton business. Plus exactement, la moitié. En clair, tu nous mets sur le coup, et on partage les bénéfices en deux. Sinon...

— Sinon quoi, *coño de hijo de...*

— Tu devrais pas m'insulter, coupa le costaud en se renfrognant. Et avant de dire des conneries, tu devrais réfléchir. Si on est venus, c'est qu'on a des billes pour jouer. On sait dans quel secteur de la frontière tu traficotes, on sait avec qui, et puis...

Le ricanement d'Alfero lui coupa la parole. La voix un peu coincée tout de même, le lieutenant railla :

— Et, bien sûr, tu peux prouver ce que tu dis, gros comique !

— Bien sûr.

— Et comment ?

— Comme ça.

Joignant le geste à la parole, le moustachu sortit une enveloppe de sa poche de blouson, en retira un jeu de photos en noir et blanc, qu'il tendit au *Judicial*.

— Ça, décrivit Flavio Garcia toujours aussi calme, c'est des clichés que j'ai pris, pas plus tard que...

Luis Alfero n'écoutait plus. Sous ses yeux, des photos de nuit, mais pourtant parfaitement claires. Prises de vues avec système de vision de nuit. L'administration des douanes possédait ce type d'appareil. Des clichés pris lors de son dernier contact avec Max, derrière les parkings l'autre soir.

— L'administration nous gâtait, confirma le douanier en ricanant à son tour. Téléobjectifs, et procédés d'intensification de luminosité. Encore en pellicule argentique, mais d'après ce qu'on m'a dit, le numérique doté des mêmes systèmes est pour bientôt.

Il marqua un temps, et tandis qu'Alfero considérait les photos en silence, le moustachu insista :

— Et ça, dit-il encore en sortant des négatifs de l'enveloppe, c'est pour toi, si on finit par s'entendre. ¿ *Comprende* ?

Alfero comprenait. Ce con gardait sans doute d'autres preuves du même style sous le coude. Pour le cas où.

Mierda !

Comme s'il avait suivi le cheminement des pensées du policier, Flavio Garcia hocha lentement la tête.

— Je vois que t'as compris, collègue.

Il marqua une pause, et sous les regards des deux autres toujours muets et tendus, il sortit de son autre poche de blouson un paquet enveloppé dans du journal. Avec des gestes exagérément précautionneux, il défit le paquet, mettant à jour une grosse liasse de dollars, entourée d'une ficelle bleue. Une liasse et une ficelle que le

Judicial reconnut instantanément.

Sa liasse ! Celle qu'on lui avait piquée sous sa marche d'escalier ! Celle de sa mallette ! Les *canallas* qu'il avait butés n'avaient pas menti. Ils n'y étaient effectivement pour rien.

L'air déjà triomphant, le douanier afficha un sourire rusé.

— On a aussi l'autre partie du fric.

Silence. Les deux autres ne disaient rien, se contentant d'observer le lieutenant, laissant la bride sur le cou de leur copain. Son rictus figé sous sa moustache, celui-ci pressa :

— Alors ? On se le partage, ton petit business ?

Pour le *Judicial*, c'était maintenant. Pas le choix. Le chantage, il connaissait. L'engrenage infernal. D'autres preuves viendraient, le prix serait de plus en plus fort. Mais ces trois abrutis ignoraient l'existence du señor Nadie, et ses liens avec lui. *El señor* Nadie, le cartel... et ses spécialistes du nettoyage. Disparition des cadavres, etc. Alors, comme il en avait l'habitude au stand de tir, et comme il venait de le faire une heure plus tôt au squat de San Juan, sa dextre discrètement engagée sous un des coussins du canapé fit jaillir le petit revolver calibre .38 qu'il y avait glissé avant l'arrivée des trois autres. Si vite que ceux-ci n'eurent que le temps d'amorcer leurs mouvements vers l'intérieur de leurs blousons. Le pouls à cent à l'heure, le lieutenant gronda à l'adresse du costaud moustachu :

— T'as eu tort de jouer au con, Garcia.

Il y eut un flottement dans le trio, puis un des deux autres douaniers qui s'était une seconde statufié acheva son mouvement de bras vers l'intérieur de son blouson. Si vite que le regard du policier ripou eut à peine le temps de capter le geste... puis la détonation frappa son ouïe. Exactement en même temps que le revolver tonnait dans son poing...

Et qu'il encaissait le choc en pleine poitrine. Catapulté contre le dossier du canapé, il se sentit étouffer, et tandis qu'un voile rouge s'abattait devant ses yeux, tandis qu'une douleur atroce cisailait son thorax, il perçut des bruits confus, ponctués d'éternuements sourds. Puis plus rien. Ou presque. Après un temps qui lui sembla très long, le voile rouge devint moins opaque devant ses yeux, son regard enregistra trois silhouettes floues étalées sur son carrelage, puis une autre lui apparut, qui se pencha sur lui. Floue elle aussi. À travers une cacophonie de sons sidéraux, une voix lui parvint :

— ¿ *Me oyes, Luis* ? Tu m'entends, Luis ?

Une voix grave teintée d'accent yankee. Calme. Rassurante. Luis Alfero s'entendit gémir :

— J'ai mal.

— Je sais, répondit la voix grave, qui enchaîna : Tu comprends ce que je dis ?

— ¡ S... si ! grailonna le policier.

— Alors, reprit la voix rassurante, écoute bien.

Le capitaine Ernesto Morales ne dormait pas vraiment. Cent fois déjà, il avait retourné le problème dans tous les sens, pour aboutir au même résultat. Il n'avait pas le choix. D'ailleurs, sa décision, il l'avait prise dès réception informatique de l'avis de virement des 100 000 dollars sur le compte numéroté dans cette banque des Caïmans. Juste avant de laisser ce message sur le répondeur de Juan, ce beau-fils qui ne l'aimait pas. Quand il l'appellerait... car il le ferait, c'était sûr... il ne lui dirait que l'essentiel. Sa maladie, l'échéance proche, et il lui donnerait le numéro du compte aux Caïmans, ainsi que la manière de faire parvenir l'argent dans une certaine banque d'affaires des Bahamas, puis aux États-Unis.

Ensuite, à Dieu vat !

Cadeau somptueux. L'argent, la vie changée, un avenir possible.

Une démarche qui aurait dû l'apaiser, l'aider à plonger dans un véritable sommeil. Hélas, il était toujours englué dans le même cauchemar grisâtre, quand la sonnerie le redressa sur son lit. Téléphone portable. L'esprit engourdi, il consulta son réveil. Près de 1 heure du matin. Tout de suite, son rythme cardiaque s'accéléra. Ces fumiers ne le laisseraient pas en paix. Plus jamais. La gorge nouée par la rage impuissante, il décrocha, entendit :

— Capitaine Morales ?

Deux secondes lui furent nécessaires pour réaliser que ce n'était pas la voix douce du *señor* Nadie. Un timbre ferme, volontaire. Bien connu. À cette heure ! Aussitôt, son estomac se crispa. Ça y était !

Gran Salto !

Une coulée glaciale sinua dans le dos du capitaine, quand il répondit :

— *Si, procurador.*

Maximiliano Carjal, procureur général du Tamaulipas. Son ami.

— Désolé de te réveiller, mais on vient de m'appeler. *Los Pinos.* La présidence.

— C'est pour la nuit prochaine, annonça le procureur.

La nuit prochaine !

— Telma Branco vient d'appeler, enchaîna le procureur. Son

grand-père est d'accord. Prépare l'opération pour rallier Tampico.

Pris de court, Morales restait coi. Tout s'enchaînait si vite ! Le procureur interrogea, hésitant :

— Ça va, Ernesto ?

Subitement, tout s'était bousculé sous le crâne du capitaine des GAFES. Avec en point de mire, l'envie brutale, irrésistible de tout dire au procureur. Maximiliano Carjal était un ami. Il comprendrait, prendrait les dispositions nécessaires, ajournerait l'opération, monterait un nouveau plan... Non. Tout ça était stupide. Les autres ordures comprendraient immédiatement qu'il était à l'origine de ce changement, et ils tueraient Juan.

Le capitaine Morales se secoua. Le cœur au bord des lèvres, il mentit :

— Oui, oui, très bien.

— Tout est prêt ?

Tout était O.K. depuis des jours. L'hélico maquillé « sanitaire » attendait dans un hangar de la base, prêt à les transporter, lui et son petit commando de pseudos soignants. Destination, Tampico, où débiterait vraiment l'opération.

Toute l'opération partait d'ici. Ce casernement de *Constitución del Diecisiete*, où les militaires sélectionnés par ses soins attendaient son feu vert. Tout était prêt, y compris son paquetage personnel. D'une voix raffermie, il répondit :

— Tout.

— Bien. Voici les instructions.

Ordre de mission oral. Aucun écrit. À présent calmé, l'esprit désormais entièrement tourné vers *Gran Salto*, le capitaine Morales écouta, mémorisa chaque détail, avant de déclarer d'une voix à présent claire et assurée :

— *Si, procurador.*

— Alors, bonne chance, capitaine.

Clic. Communication coupée.

Ernesto Morales demeura un instant immobile, son portable en main, puis, d'un coup, l'urgence s'imposa avec toute son horreur.

Juan !

S'il n'arrivait pas à le joindre, si tout ça ne servait finalement à rien et si... Déjà, il avait composé le numéro de mémoire. Il s'en souvenait par cœur et...

— Allô ?

Une voix de jeune homme un peu lasse. Juan ! Un formidable

soulagement envahit le capitaine.

— *That's me*, dit-il en anglais pour faire plaisir à Juan. C'est moi, Ernes...

— *Ah ! It's you...*

Pas l'enthousiasme. Morales s'en foutait.

— Je t'ai laissé un message, dit-il. Comme je n'avais pas...

— Je sais, je viens de rentrer. Soirée chez des copains et...

— Écoute-moi. C'est très important. Prends de quoi écrire, ne m'interromps pas, et ne me demande rien de plus que ce que je vais te dire. O.K. ?

Hésitation dans l'écouteur, puis :

— Euh... *O.K., but...*

— Rien ! coupa son beau-père. Écoute seulement. Jusqu'au bout.

Et Ernesto Morales parla. Soulagé.

CHAPITRE XII

Les révélations de Luis Alfero trottaient sous le crâne de Mack Bolan. Ils avaient quitté le domicile du *Judicial* depuis un moment, et pas un mot n'avait été échangé entre lui et Consolación. À présent, préoccupé, il roulait au hasard des rues de Nuevo Laredo. Finalement, il arrêta le TACOM, se tourna vers la jeune femme, déclara :

— On va se quitter. Je vais devoir descendre vers Ciudad Victoria, tout ça devient trop risqué pour toi et...

— Je me fous des risques ! Je suis flique et je veux savoir !

— Savoir quoi ? Si tu te fais coincer avec moi...

— Va te faire voir ! Je ne suis pas venue de Mexico par ce vol à chier pour me faire éjecter sitôt débarquée dans cette ville de merde ! Je reste.

— Consolación ! soupira Bolan. Tu risques vraiment de gros...

— C'est moi qui déciderai quand je devrai décrocher. En attendant... accouche.

Elle parlait de ce qui s'était passé chez le lieutenant de la *Judicial*. À son regard incandescent, le Guerrier comprit qu'elle ne céderait pas. Résigné, prêtant l'oreille au lointain concert de sirènes qui flottait sur la ville, il résuma les événements déroulés chez Luis Alfero. La présence des douaniers, le flingage déclenché sans crier gare, l'élimination en catastrophe des trois gabelous pourris, enfin, le débriefing en urgence du *Judicial* déjà bien amoché. Poumon dévasté par la .38 du douanier, paniqué à l'idée de n'être pas soigné à temps, le ripou avait péniblement réussi à déballer la seule chose apparemment intéressante pour l'Exécuteur : le numéro de portable de son unique contact au sein du cartel du Golfe, un certain *señor* Nadie.

Monsieur Personne ! Ben voyons !

Une sorte de « traitant », qui lui donnait les ordres. Notamment ces maquillages de dossiers à charge, concernant les tâcherons du cartel pris la main dans le sac. Le ripou avait supplié. Pas mourir. Hôpital... l'éternelle antienne des mafieux demi-sel. Puis il était mort. Achievé par l'Exécuteur. Son récit terminé, ce dernier déclara :

— Voilà. C'est tout. À vérifier.

— Et maintenant ?

Différant sa réponse, Bolan rouvrit le sas de communication, invita, résigné :

— Remonte ta vitre et suis-moi.

Une fois installé dans le module opérationnel, il sortit un computer portable extra plat de sous la console technique. Posant l'appareil devant lui, il l'ouvrit, l'activa, pianota un code sur le clavier, faisant apparaître une image à l'écran. Celle d'un planisphère. Un effet de zoom réduisit le champ au continent américain. Du Sud U.S.A. à la région de Mexico. Vision en live, via satellite. Système semblable à ceux offerts aux internautes amateurs de cartographie satellitaire, mais en plus précis. Intriguée, Consolación Avila demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Spook, répondit le Guerrier.

Espion, en jargon C.I.A.

— Un allié, dit encore Bolan, en s'emparant de son téléphone satellitaire.

Sous les yeux incrédules de la jeune femme, il activa les systèmes Wi-Fi des deux appareils, entra tour à tour deux autres codes sur les claviers respectifs, composa enfin un numéro à 16 chiffres sur celui du satellitaire, plus une série de symboles sur celui du computer. Aussitôt, une sorte de voile légèrement laiteux recouvrit l'écran, le découpant en une multitude de minuscules quadrillages, aux traits extrêmement ténus. Enfin, tendant le satellitaire à Consolación, il indiqua :

— Tu demandes le premier nom qui te vient à l'esprit. Si c'est un répondeur, tu laisses un message bidon, genre à des potes ou une copine.

Les erreurs, ça existait, et une voix de femme intriguerait moins le nommé Nadie, s'il répondait. Bien sûr, il y avait un risque. Celui de faire naître des soupçons dans l'esprit du correspondant et de le faire abandonner le téléphone en question. Mais pour Bolan, pas d'autre choix. Dubitative, la Mexicaine demanda :

— C'est quoi, ce montage ?

— Je t'explique après, promit-il en composant de mémoire le numéro de téléphone énoncé par feu Luis Alfero, et dont il avait vérifié l'existence dans le listing du portable de ce dernier.

Il bascula le son sur la sono du module, entendit une sonnerie. Deux fois. Puis une voix :

— ¿ Si ?

Un timbre masculin. Étonnamment doux. Au signe de Bolan, Consolación se lança :

— *¡ Ola, Estevan !*

Il y eut un « blanc » sur le réseau. Les yeux fixés sur Bolan, la jeune femme enchaîna :

— Me dis pas que je te réveille... Euh... C'est toi, Estevan ?

— No. Es un error.

Le regard de Bolan observait l'écran du ordinateur, où l'image s'était soudain mise en mouvement. Long déplacement latéral, suivi d'un effet de zoom, qui afficha bientôt une vue géographique beaucoup plus resserrée. Imagerie par satellite, de nuit. En 2D, avec des myriades de points lumineux, de zones plus ou moins éclairées où, peu à peu, des inscriptions apparaissaient en surimpression sur le voile laiteux. D'abord un nom de pays : Mexique.

Le zoom augmenta, faisant apparaître des reliefs, des zones sombres et claires, un nom de région : Tamaulipas.

Bolan fit signe à Consolación de ne pas raccrocher tout de suite, et tandis qu'elle s'excusait en tentant platement d'expliquer son erreur, le zoom opéra de nouveau sur l'écran du ordinateur, affichant cette fois nettement la photo satellite d'une vaste région, où les points de lumière frémissantes et orangées se firent plus éparées. Puis une large zone tachetée apparut avec en surimpression, le mot Monterrey. Le zoom se déplaça encore, quittant la tache de lumières pour descendre vers le sud-est de la carte, survolant de larges secteurs, où les points lumineux se firent de plus en plus rares. Jusqu'à disparaître. Des reliefs grisâtres apparurent bientôt, et accentuant l'effet de zoom. Bolan quitta la 2D pour passer en 3D. Vision en live de la Sierra Madré Orientale. Là encore, texte en surimpression, puis nouveau survol en oblique agrémenté d'un zoom plus accentué sur la région, puis court balayage latéral et...

À cet instant, il y eut un déclic sur le réseau. Communication interrompue. Le Guerrier étouffait un juron, quand sur l'écran, un point lumineux apparut en pleine zone d'ombre, où quelques lueurs verdâtres et quasi indiscernables persistaient. Un point rouge, clignotant. Son juron se mua en une exclamation contenue :

— *Yeah !*

— *¡ Qué ?*

Combiné toujours en main, Consolación Avila semblait dépassée. Bolan raccrocha, vérifia que le point rouge continuait de clignoter sur l'écran, effectua manuellement un nouveau zoom, puis encore un. Si précis malgré l'effet scintillant qu'on se serait cru en vol stationnaire, quelques dizaines de mètres au-dessus d'une large vallée entourée de

reliefs boisés. Avec au milieu... l'objectif.

Un groupe de bâtiments.

— ¡ *Puta de puta* ! souffla Consolación, médusée.

Activant le logiciel d'acquisition du programme satellitaire élaboré par le N.S.A. et piraté par le génial Herman Schwarz, le Guerrier mémorisa la fréquence du signal émis par le portable de Diego, enregistra enfin la localisation précise qui venait d'apparaître en surimpression sur l'écran, dans le logiciel du radar couplé au GPS. À partir de maintenant, relié à la fois au système d'acquisition terrestre, et à un radar de poursuite satellitaire, un simple appel du numéro « cible » du mystérieux *señor* Nadie permettrait de « loger » ce dernier, et de le suivre à la trace en cas de déplacement. Par souci de précision, l'Exécuteur quitta le mode I.L. du Spook, pour basculer sur le rendu thermique de l'image. Une option technique de pointe, embarquée par la partie militaire du satellite, à laquelle seuls l'armée U.S. et quelques services avaient accès, et qui avaient récemment permis certaines libérations d'otages particulièrement sensibles. Instantanément, diverses formes se dessinèrent sur l'écran, sur tout le secteur entourant la zone bâtie. Quelques-unes immobiles, d'autres circulant lentement. Des véhicules genre 4x4, voire de type militaire. Une lueur glacée dans le regard, Bolan leva la tête vers Consolation, lui expliqua brièvement le principe du Spook, exposa son plan immédiat, et devant son air médusé, il commenta :

— Facile, non ?

— ¡ *Puta de hijo de...* !

Elle n'acheva pas. Vraiment dépassée. Visiblement, l'administration mexicaine n'était pas dotée de ce matériel. Sans lui laisser le temps de trouver d'autres qualificatifs encore plus affectueux, l'Exécuteur déclara, sérieux :

— Puisque tu tiens tant à risquer ta jolie peau en mon aimable compagnie, lieutenant Avila, je vais devoir t'expliquer quelques petits trucs en plus.

Un bref exposé non exhaustif, qui fit naître un nouveau juron sur les lèvres de Consolation. Sans y prêter attention, le Guerrier connecta alors le Spook à l'écran informatique de la cabine de pilotage, quitta son tabouret de console et désignant de la tête le sas desservant l'avant du TACOM, il déclara :

— C'est quand on veut.

Dans la petite salle à peine salubre des briefings de la base de Constitution del Diecisiete, le silence était total. Le *capitán* Emesto

Morales laissa un instant son regard rouge de fatigue planer sur l'assistance. Trois hommes et deux femmes. Tous en état d'alerte depuis des jours, tous réveillés en urgence, tous sous-officiers du *Grupo Aeromóvil de Fuerzas Especiales*. GAFES. Parmi les hommes, deux en tenues de pilotes de la *Seguridad Civil*, le troisième en costume recouvert d'une blouse blanche. Ce dernier était un des médecins du GAFES, les deux femmes de vraies infirmières, sous-officiers du *Grupo*. Pour donner le change et endormir d'éventuelles méfiances à Tampico, où un autre médecin, un de ceux du malade, attendait l'hélico. Un appareil sanitaire, réquisitionné par précaution et pour rester crédible, au *Centro de Socorro* de San Luis Potosi, dans l'État voisin du même nom. Son examen terminé, le capitaine demanda :

— Vous avez des questions ?

Les cinq sous-officiers firent non de la tête. Le capitaine acquiesça et, sur un ton ferme, il commanda :

— On embarque !

Une minute plus tard, sur le tarmac encore humide de la dernière pluie et dans une quasi-obscurité, le petit groupe et leurs paquetages marqués de croix rouges grimpaient dans la cabine du gros Bell 430 sanitaire. Check-list effectuée à l'avance, les pilotes s'installèrent aux commandes, et tandis qu'ils lançaient les turbines, le capitaine prit place à l'arrière, son paquetage entre les jambes, essayant de ne pas penser. En vain.

Gran Salto était en lui. Omniprésent. Angoissant.

Un plan si sensible que seuls, le président Calderón, ses conseillers de la Sécurité militaire, le procureur Carjal et le capitaine Morales étaient dans le secret. Une opération délicate, qui consistait à extraire, au nez et à la barbe de sa garde rapprochée de *zetas*, et en évitant tout dommage collatéral, un certain Hemando Caracol, *ex-consejero* de José « Roca » Roque-Chanas de sa retraite de Tampico, Luz de Mar. Une résidence de luxe, où il vivait en compagnie de nombreux domestiques, d'une famille plus ou moins proche et apparemment très parasitaire, et de son unique petite-fille, Telma Branco-Portès, son seul soutien désintéressé. Atteint d'un cancer du côlon et très affaibli, le vieux conseiller n'en avait plus pour très longtemps. Comme le capitaine Morales.

Étrange rapprochement, ironie glacée de destins croisés.

Apparemment en délicatesse depuis quelque temps avec Roca, son ancien protégé qu'il soupçonnait de vouloir l'éliminer par crainte de « bavardages » intempestifs, Hernando Caracol refusait obstinément de se faire admettre à la policlinique *Bueno Socorro* de Ciudad Victoria, établissement entièrement contrôlé par le cartel du Golfe. Pour une

raison très simple : lui et sa petite-fille avaient ourdi un autre projet. Émigrer aux U.S.A. Dans ce but, Telma Branco-Portès avait discrètement contacté le conseiller militaire de l'ambassade U.S. à Mexico pour lui proposer le deal.

Gran Salto.

Le grand saut vers les États-Unis. Une fois elle et son grand-père exfiltrés aux States, le vieux *consejero* livrerait à la D.E.A. l'organigramme des trois principaux cartels mexicains, notamment celui de « La Familia », un des plus sauvages, dont les ramifications gangrenaient la moitié sud des États-Unis. En contrepartie, Hernando Caracol exigeait l'asile aux U.S.A, pour lui et sa *nieta*, de nouvelles identités, ainsi que le virement de tous ses comptes dans une banque américaine. Ensuite, sachant enfin sa petite-fille en sécurité, il pourrait mourir tranquille.

Pour les States et la D.E.A., une très bonne affaire.

Restait à convaincre le gouvernement mexicain, et après accord, à monter l'opération. Avec un impératif, leurrer Roque-Chanas. Faute de quoi, le *jefe* du cartel du Golfe risquait de faire transporter de force le malade dans sa clinique privée pour le soustraire à toute pression policière, voire, de le faire carrément éliminer.

D'où Gran Salto.

Mission délicate, directement confiée au procureur du Tamaulipas, Maximiliano Carjal, ami et homme de confiance du Président, qui lui-même en avait chargé son ami, le *capitán* Ernesto Morales, dont le dévouement et la probité n'étaient plus à prouver.

Morales, qui avait trouvé la solution. Faire croire à un transport sanitaire du *consejero*... vers la *clínico Bueno Socorro* de Ciudad Victoria. Celle du cartel. Un acheminement d'urgence extrême, qui prendrait de court, à la fois les *zetas* qui surveillaient le vieux, et Roque-Chanas en personne. En réalité, une exfiltration en douceur, du conseiller et de sa petite-fille vers les États-Unis. En l'occurrence, la mission de Morales consistait à un simple changement de plan de vol, pour faire atterrir l'hélico à l'aéroport international de Mexico. Là, des agents D.E.A. se chargeraient du transfert vers les States.

Seul hic, José « Roca » Roque-Chanas était au courant.

Ernesto Morales ignorait comment, mais le fait était là. Sic, *el señor* Nadie, l'autre soir au téléphone. Le capitaine était coincé. De la façon la plus lâche qui soit. Chantage sur la vie de Juan. En cas d'échec, il serait tué.

Les consignes étaient claires. Terribles, mais limpides. Très simples également. Rien qu'un geste. Mécanique. Banal. Aux conséquences hideuses. Alors, Ernesto Morales n'avait pas le choix. Et

sa décision était prise.

Dût-il y perdre son âme... ils allaient tous mourir.

CHAPITRE XIII

— Regardez ça !

Installés devant leurs bières, Jairo Brantes, son frère Eron et leur copain Hilario regardèrent avec envie le gros mobile home sombre passer devant le NovilloBar. Immatriculé U.S. ! Des cons de touristes, ici, à Villagrán ! En tout cas, le genre d'engin dont la revente aurait pu leur apporter de quoi s'offrir des centaines de lignes de vraie *pura*. Un rêve. Car jusqu'alors, les rares bagnoles qu'ils arrivaient à piquer dans le secteur de Villagrán ne leur permettaient aucun luxe. Rien que du courant. Le krak. Une saloperie qui n'arrangeait pas les boyaux de Jairo Brantes, sujet aux grosses coliques depuis sa prime jeunesse dans les *barrios* pourris de la ville. Hélas, même au Tamaulipas, fief du cartel du Golfe, les cristaux dévastateurs coûtaient cher, et, ici comme ailleurs, la *pura*, c'était pour les gros bonnets. Or, les cousins Perez de La Escondida qui recyclaient le matériel volé les payaient au lance-pierre. De vrais esclavagistes, ces *cabrónes*. Heureusement, malgré les averses qui s'abattaient sur la région depuis deux jours, les autorités de la ville organisaient une feria pour cette fin de semaine, et beaucoup de commerçants des villes voisines commençaient à installer leurs stands. D'où une profusion de véhicules dans les rues, y compris la nuit. Des camionnettes, des pick-up, mais également des 4x4. La « marchandise » préférée des cousins Perez. Précisément le matériel que Lobo était parti prospecter dans le secteur avec la deuxième équipe du groupe. Les frères Cabrera, et deux copains à eux du *barrio Floresta*.

Déjà plus d'une heure.

S'ils arrivaient ce soir à tirer un 4x4 pas trop pourri, à eux tous la belle vie. Pour quelque temps. Évidemment, un mobil home comme celui qui venait de passer... Mais ce genre de trésor ne courait pas le pavé de Villagrán. Bien sûr comme ceux de leur groupe et la plupart des *canallas*, les voyous du pays, Jairo Brantes et ceux des deux groupes possédaient de quoi faire très peur. Et très mal aussi. Lui, c'était un gros Taurus brésilien à quinze coups, et un des Cabrera avait même réussi à se trouver un MAC 10 U.S. Le pied ! Tous les huit s'étaient déjà servis de leurs flingues. Le plus souvent pour braquer,

mais deux ou trois fois déjà pour buter des « clients » trop récalcitrants. Mais ici, en pleine ville... D'ailleurs, en prévision de la foire, le secteur grouillait de flics et de militaires. Et de toute façon, le gros van U.S. avait déjà disparu.

Connards d'Américains !

— *j Madré de Dios !* Tu l'as rembourrée avec des grenades défensives, ta paillasse !

Consolación avait raison. Les couchettes du module de repos du char de guerre étaient plutôt fermes. La belle Mexicaine en avait fait l'expérience la nuit dernière, durant les quelques centaines de kilomètres séparant Nuevo Laredo et la région de Ciudad Victoria. Une route assez encombrée et pas vraiment sécurisée, avec toujours la crainte larvée pour Bolan de tomber sur un contrôle. Heureusement, le van n'avait fait que croiser deux ou trois véhicules militaires, bourrés de soldats en armes et visiblement pressés, plus quelques rares patrouilles d'*Angeles Verdes*. Ces agents techniques financés par le gouvernement et chargés d'aider les automobilistes en panne. Maintenant loin de Nuevo Laredo et sous les trombes d'une averse tropicale, une nouvelle nuit était tombée depuis longtemps sur cette zone de collines boisées des contreforts de la Sierra Madré Orientale, où l'Exécuteur avait stationné le TACOM. En retrait de la piste défoncée, qui rejoignait plus haut la petite route desservant La Joya, Molino et la Escondida. À une centaine de kilomètres, au Nord-Ouest et à vol d'oiseau de Ciudad Victoria, fief « commercial » du *jefe* actuel du cartel du Golfe, et à cinq ou six kilomètres du secteur où la pastille rouge frémissait toujours sur l'écran du Spook.

Presque à portée de fusil !

En traversant Linares, puis Villagrán où une feria semblait se préparer, Bolan avait encore proposé à Consolación de la déposer. De la laisser hors du coup. Comme il s'y attendait, elle avait de nouveau refusé, promettant toutefois de rester à couvert dans le van pendant l'action. À ce stade de son blitz, le Guerrier ne comprenait pas cet entêtement. Ou, plutôt, il en cherchait la raison. Car il y en avait une. Forcément. Mais il n'avait pas le choix. Elle était flic, et ici comme partout où sa guerre le portait, il n'était qu'un hors-la-loi. Un tueur. À présent enfermée avec lui dans le module opérationnel depuis leur dîner frugal, la Mexicaine observait le point rouge avec intérêt, cigarette aux lèvres. Devant le mutisme de l'Exécuteur, Consolación finit par interroger :

— C'est quoi, ton plan ?

— Attendre, répondit le Guerrier.

— Attendre quoi ?

— La fin de la nuit.

Moment idéal pour tout déclenchement d'hostilités en matière de conflit armé. Défenses de l'ennemi en général engourdies.

— *Bueno*, décréta la jeune femme en quittant le module opérationnel. Dans ce cas, je vais rouler le jambon dans le torchon.

En clair, elle allait dormir un peu en attendant la bagarre.

Vocabulaire certes dépourvu des grossièretés habituelles, mais puissamment imagé. Tandis qu'elle entrouvrait le panneau latéral de la courative pour prendre un peu d'air rafraîchi par la pluie avant de gagner la cabine de repos, le Guerrier referma le sas derrière elle, opéra un zoom sur l'écran du Spook. Épurée par les complexes logiciels de mise au point et de « défloutage » de la N.S.A., la vision du site où, frémissant, le point rouge en surimpression apparaissait maintenant très nettement. Presque une image de synthèse. Sur fond de nuit grisâtre et bien plus clairement que la veille, les bâtiments vus du dessus étaient mieux dessinés, disposés sur un terrain semblable à un parc, et dont les plus importants formaient un grand U autour de ce qui ressemblait à un gigantesque disque pâle, entourant un plus petit en son centre. Comme un chapeau. Un sombrero. Sur un côté, des marches, de l'autre, la forme avancée d'un plongeur. Une piscine. Quelques pâles points de lumières apparaissaient çà et là, mais l'Exécuteur ne trouvait pas ce qu'il cherchait. Pianotant encore sur le clavier du computer, il entra de nouveaux codes, transformant peu à peu l'image jusqu'à la rendre quasi lumineuse, dessinant des formes plus claires, légèrement verdâtres. Notamment dans les zones construites. Taches figées, au niveau des bâtiments.

Sources de lumière ou de chaleur. Système de détection militaire, opéré par satellite.

Mais, beaucoup plus intéressantes, d'autres formes lumineuses occupaient un autre secteur figurant à l'écran. L'espace non construit. Le couvert végétal environnant, où sous les évanescences vaguement laiteuses émanant du système de vues thermiques, de petites taches plus claires, plus précises encore que la veille s'inscrivaient en mouvement.

Des silhouettes, vues du dessus.

Mouvements furtifs. Patrouilles de nuit ? Garde du secteur ? Sécurité rapprochée du *señor* Nadie ? Membres plus importants du cartel du Golfe ?

José Roque-Chanas ?

Pour le savoir, une seule règle. Celle de l'Exécuteur. Attaquer.

CHAPITRE XIV

À Tampico, la brise marine avait balayé les nuages. Il ne pleuvait pas, et quand le gros Bell se posa sur la pelouse du parc de Luz de Mar, le parc était éclairé de toutes parts. Le luxe. À distance de l'aire d'atterrissage, tout un aréopage attendait planté sur la terrasse de la luxueuse demeure. La famille de Caracol. Autour de la pelouse, une demi-douzaine de silhouettes vêtues de noir, armées de Kalachnikov. Les « cornes de bouc », chères aux cartels. Respectant la procédure convenue par téléphone, les pilotes laissèrent les rotors tourner en stand by, tandis que deux des *zetas* aux faciès de brutes sautaient à bord de l'appareil, dont celui qui semblait commander le groupe. Criant pour se faire entendre, ce dernier ordonna :

— Pas bouger !

Un troisième *zeta* grimpa à bord, et sous la menace de sa Kalach à crosse tubulaire repliée, une fouille soigneuse s'ensuivit. Sur l'équipage, les passagers, ainsi qu'un peu partout dans la cabine. Évidemment infructueuse. Aucune arme, même pas ce parachute évoqué par le *señor* Nadie. Rien que du matériel médical. Civière, appareils de réanimation, de transfusion, etc. Impavide, le capitaine Morales suivait la scène d'un regard neutre, essayant toujours de ne penser à rien. La fouille terminée, les trois hommes en noir quittèrent l'hélico en emportant la civière. Un autre personnage s'encadra alors dans l'ouverture, salua les passagers d'un bref signe de tête, dut crier à son tour pour se présenter :

— ¡ *Buenas noches ! Soy el doctor Barbola.*

Le médecin personnel du vieil Hernando Caracol.

Entrant alors en scène, le major médecin du GAFES le rejoignit à terre et les deux hommes s'éloignèrent pour discuter. Un moment plus tard, deux des *zetas* réapparaissaient avec la civière occupée par un homme allongé, au visage émacié dépassant d'une couverture de survie dorée, aux yeux mi-clos, qu'ils installèrent avec l'aide attentive des deux pseudo infirmières : Hernando Caracol. Plus maigre, plus fatigué que sur les photos de son dossier. Cela fait, au lieu de quitter le bord comme le capitaine s'y attendait, les *zetas* s'installèrent au fond

de la cabine, leurs armes sur les genoux. À l'attention du pilote qui tournait la tête vers eux l'air indécis, l'un d'eux ordonna, péremptoire :

— ¡ *Vamos !*

C'était prévu. Le deal faisait bien mention du transport de ces deux-là. Censés les escorter jusqu'à la polyclinique, afin de s'assurer que le plan serait parfaitement respecté. En revanche, il manquait un élément.

Telma Branco-Portès, la petite-fille du *consejero*.

Incrédule, le capitaine Morales eut l'impression que quelque chose lui échappait, et le même doute était apparu sur les visages des autres membres du commando. N'étant pas censé intervenir du fait de son personnage d'emprunt, ce fut le pilote qui le fit. Basculant le son de son micro de casque dans le circuit interne de la cabine, il fit observer aux hommes en noir :

— On attend une autre passagère.

À cet instant, le capitaine Morales vit une main émerger de sous la couverture de survie. Maigre et parcheminée, qui lui faisait signe d'approcher. Intrigué, il s'exécuta, dut se pencher très bas sur la civière pour entendre la voix du *consejero* lui dire à l'oreille :

— Tout va bien, capitaine. Ma petite-fille a le mal de l'air. L'ambassade l'a prise en charge par la route. Elle passera la frontière par transport diplomatique. Quant à ces deux hommes, ils vont passer avec moi. Tout est réglé.

Transfuges de dernière minute. Candidats au miracle américain ? Dans l'esprit du capitaine, tout allait trop vite. L'impression d'avoir raté un épisode. Le procureur n'avait pas fait mention de cet accord. Et puis, deux transfuges armés... pas très logique. En d'autres circonstances, il aurait sans doute remis les pendules à l'heure, mais en l'occurrence, cela n'avait plus aucune importance.

— *Bueno*, acquiesça-t-il.

Élément capital dans tout ça, la petite-fille du *consejero* n'était plus au programme. Alors, d'un signe de la tête, il signifia au pilote l'ordre de décoller. Sans montrer le sentiment qui l'inondait tout entier : le soulagement.

Alors, se vidant cette fois l'esprit tandis que l'appareil décollait dans un grondement assourdissant, il se mit à attendre le bon moment, quand l'hélico serait loin au-dessus de la sierra. À cet instant, tout le fatalisme de la Création avait élu domicile en lui.

Un moment de bien-être, qui s'interrompit brusquement, quand, soudain, les deux hommes en noir se redressèrent. Armant la culasse

de sa Kalach et menaçant le groupe, le premier hurla :

— ¡ *No moverse* !

Pendant ce temps, le deuxième avait bondi vers le cockpit, et pointant son arme vers le casque du copilote, il cria à l'adresse du pilote :

— On change de cap !

Brutalement rappelé à la réalité et mû par un réflexe militaire, le capitaine Morales voulut se redresser, se retrouva face à l'orifice noir du F.-M. du *zêta* qui cria à son tour :

— Tu veux crever, *cabrón* ?

Dans le regard du type, aucune expression. Le froid total. Alors que dans le cockpit une discussion animée s'était engagée, le capitaine Morales réalisa que, sur sa civière, le *consejero* n'avait eu aucune réaction. Pas de surprise, pas de protestations. Regard fixe, levé vers le plafond de l'appareil, comme s'il était d'accord, affichant même une esquisse de rictus satisfait. Ernesto Morales comprenait de moins en moins toute cette histoire, mais, une nouvelle fois, il se dit que cela n'avait plus aucune espèce d'importance. Il se rassit, lança un regard rassurant aux membres incrédules de son commando, ferma les yeux, se remit à attendre.

Jusqu'à ce nouveau bruit, des grondements « étrangers », insolites. Il rouvrit les yeux, tourna la tête vers son hublot de droite, ne distingua d'abord que des lumières clignotantes, puis une forme sombre qui se dessinait sur l'écran de la nuit.

Un autre hélico volait près du leur. À moins de 20 mètres, un palier en dessus. Incrédule, il entendit une exclamation du côté des « soignants », vit les « infirmières » penchées vers leur hublot de gauche, regarda à son tour, crut être le jouet d'une hallucination.

Sur la gauche, un autre hélico !

Incrédule, le capitaine regarda de nouveau vers la civière, vit nettement cette fois un sourire sur les lèvres du *consejero*. Hernando Caracol leva son regard vers lui et déclara en forçant la voix :

— En route vers l'enfer, *capitán* Morales !

— C'est quoi, ça ?

Accroupi derrière le petit 4x4 Toyota, Jairo Brantes avait à peine entendu. Les boyaux au supplice, il soulageait un pressant besoin naturel. Malaise soudain, arrêt brutal du 4x4 en pleine nature, et pose pantalon en catastrophe sur le bord de la piste. Pour un chef de bande bâti comme un taureau, ça la foutait plutôt mal, mais Jairo Brantes n'y pouvait rien. Le stress. D'abord l'attente au bar, puis l'arrivée de Lobo

au volant du 4x4, suivi de la vieille Plymouth pourrie des frères Cabrera et de leurs copains, puis leur départ en catastrophe. Quitter la ville au plus vite. Au Mexique, le vol de bagnoles était très mal vu par la population. Parfois, ça finissait en lynchage... À la sortie de Villagrán, une patrouille militaire surgie de nulle part avait failli les arrêter. À bord d'un véhicule volé ! Un des soldats avait même levé le bras dans leur direction. Heureusement, les Cabrera avaient parfaitement joué leur rôle de couverture. Demande de renseignements compliqués aux soldats débordés, pendant que Lobo passait avec le 4x4.

La suerte !

Hélas, les intestins de Jairo Brantes payaient le prix de ce coup de stress. Il avait dû descendre se soulager dans la nature, pendant que les deux véhicules attendaient, et...

— ¡ Eh ! ¿ Es que, eso ?

Encore la voix d'Eron. Cont tenue. Malgré son problème intestinal, l'aîné des Brantes tourna la tête. Par la portière ouverte du 4x4 et dans le pâle éclairage de l'habitacle, son frère tendait le cou en direction du couvert végétal, l'air de guetter quelque chose. Jairo suivit son regard, ne vit d'abord rien, puis le feuillage bougea sous un filet de vent, et les spasmes de son ventre passèrent au second plan.

Là-bas. Une lueur. Un point rougeoyant. Comme... une cigarette ! Ici, en pleine brousse, et en pleine nuit !

— Putain, souffla-t-il. C'est quoi, ça ?

Derrière le 4x4, quelqu'un dans la Plymouth interrogea à mi-voix :

— ¿ Qué pasa ?

Oubliant sa diarrhée, Jairo Brantes ne quittait pas le lointain rougeoiement des yeux.

CHAPITRE XV

Consolación Avila devait téléphoner. Absolument.

Elle avait besoin de l'info. Les prochaines heures promettaient d'être chaudes, et les suivantes tout autant. Le lieutenant de l'A.F.I. en était consciente. Comme elle savait que Mack Bolan n'allait pas se contenter de la résolution d'une seule partie du problème. S'il ne trouvait pas là-haut ce qu'il cherchait, il attaquerait le fief du cartel dans la foulée. Ciudad Victoria. S'il n'était pas tué avant.

S'ils n'étaient pas tués tous les deux.

Une guerre sans doute un peu lourde pour un seul homme, fût-il l'Exécuteur en personne. Car, là-haut dans les collines, c'était sûrement toute une armée qui les attendait et pas des tendres. Tous pros de la guerre, et dotés des meilleurs armements. Peut-être même qu'ils allaient tomber sur beaucoup plus d'effectifs encore. *Kaibiles* et *zetas* réunis. Mais ça, c'était l'inconnu. L'info manquait encore.

Elle devait téléphoner.

Ce putain de van était bourré d'électronique. Alors, les micros, les écoutes... Lucio l'avait bien briefée. L'Exécuteur pouvait certes les aider dans leur lutte à mort contre les cartels, mais ce Mack Bolan n'était pas mexicain, et outre les mafieux de tous bords, la plupart des polices de la planète rêvaient de se le payer. Il dérangeait trop. C'était un hors-la-loi. Pour certains même, un dangereux criminel. Et Lucio avait bien insisté. Si on découvrait leur complicité, ce serait un désastre. Révoqués, et la prison en prime. Pour des années.

Consolation savait que son frère et supérieur hiérarchique avait raison. Problème : son instinct la poussait en avant. Alors... À l'extérieur, plus de pluie, juste un peu de vent dans les feuillages. Quelque part sur la piste invisible en contrebas, un lointain bruit de moteur, puis de nouveau le silence. En sautant à terre, la jeune femme avait déjà activé son portable, et sollicité trois des touches lumineuses du clavier. Code d'accès direct. Une brève sonnerie sur le réseau, puis la voix de Lucio :

— Oui ?

— C'est moi, souffla Consolation. Est-ce que tu as...

— Où est-ce que tu es ? coupa son frère.

En quelques mots feutrés, l'agente de l'A.F.I. résuma les derniers événements, donna la position cartographique qu'elle avait relevée sur l'écran du Spook, enchaîna en questionnant très vite :

— Est-ce que tu as l'info ?

— Négatif. Tu vas devoir décrocher.

— *¡ Burdel !*

Au sein de l'A.F.I., certains services protégeaient jalousement leurs petits secrets. Logique. Crainte des fuites. On était au Mexique. Consolación gronda :

— Il me faut cette saloperie d'info de merde ! Essaie d'établir ce putain de contact !

— Je n'arrête pas d'essayer, assura la voix dans le portable. Black-out total. Alors, insista Lucio Avila, les consignes sont claires. Tu dois décrocher. Impératif.

Consolación tira sur son reste de cigarette, leva les yeux au ciel. Les consignes ! C'était son capitaine de frère qui les avait édictées, les consignes ! Décidée, elle renvoya :

— Je continue. Dès que tu as l'info, fais-moi signe.

— Consola...

Réflexe... Le pouce de la jeune femme avait coupé la communication. L'instinct. Parce que là, tout près sur sa gauche, comme un glissement dans la nuit et... La masse l'écrasa si fort qu'elle sentit ses vertèbres craquer en s'effondrant au sol. Des éclairs pleins les yeux, elle voulut crier, quand une pogne brutale lui écrasa les lèvres. Un goût de sang dans la bouche, elle rua, en vain. Le type était lourd. Une force de la nature. Au même instant, et tandis qu'un objet dur et froid meurtrissait sa tempe gauche, elle crut apercevoir des ombres foncer vers le van.

— *¡ Rápido !* cracha la brute à leur intention. *¡ Rápido !*

Ruant toujours sous la paume qui l'étouffait, Consolación émit un grognement rageur.

— Ta gueule, salope !

Salope ! Le bras droit de Consolación s'arracha d'un coup à l'étreinte du costaud, en même temps que sa tête se redressait dans un effort désespéré. Sa bouche une seconde libérée, elle cria :

— Mack ! Attention !

La pogne écrasa de nouveau ses lèvres, mais achevant son mouvement de bras, la Mexicaine abattit sa main libre. Dans la nuit, il y eut une sorte de parabole rougeoyante, puis une gerbe d'étincelles,

quand son mégot de cigarette s'écrasa sur la face de son agresseur. Celui-ci sursauta violemment, relâcha son étreinte en hurlant si fort que la *teniente* de l'A.F.I. sentit ses tympanes vibrer. Puis, il y eut l'explosion derrière son oreille, sa nuque cogna contre le sol et elle sentit son crâne éclater. Tandis qu'elle plongeait dans le vide, elle eut l'impression d'entendre le hurlement s'éloigner dans un bruit de cavalcade, et plus rien.

Le cri de Consolation avait pénétré le cerveau de l'Exécuteur à la vitesse de la lumière. Dans la seconde suivante, sa dextre avait extrait le micro Uzi plaqué à l'aimant fixé sous la console technique, avec ses deux chargeurs scotchés tête-bêche. Une seconde encore plus tard, il bondissait à la porte latérale de la coursive du TACOM, canon du P.-M. braqué cherchant déjà ses cibles. Le temps d'un battement de paupières, il avait enregistré la scène : Consolación à terre, des ombres autour du van, dont une qui s'enfonçait en hurlant sous le couvert de la végétation :

— ¡ *Mis ojos* ! Mes yeux ! ¡ *Puta* ! Mes yeux !

Simultanément, du côté des ombres mouvantes, des reflets métalliques avaient accroché la pâle lumière émise par la coursive.

Armes.

Puis un cri :

— Attention ! Il est armé !

Ensuite, tout alla très vite. Des cris, plusieurs coups de feu partis de toutes parts. Et une rafale. Longue, désordonnée. Des impacts tout autour de l'Exécuteur, qui, à l'ultime seconde, s'était jeté à terre. Couvrant de son corps celui de Consolación, il lâcha trois mini-rafales à son tour, entendit des cris, vit deux ombres s'écrouler à quelques mètres de là, en vit une autre revenir, lui envoyer une série d'ogives. Nouvelle mini rafale d'Uzi. La silhouette s'écroula dans le noir, tandis qu'une autre resurgissait, pour disparaître de nouveau, traînant un des corps écroulés à l'abri du couvert végétal. Des cavalcades autour du van, des cris. Profitant du calme relatif tout en couvrant la zone du canon de l'Uzi, le Guerrier allait soulever le corps de Consolación pour la mettre à l'abri quand, dans un gémissement rauque, la jeune femme sembla reprendre conscience. La projetant littéralement dans l'ouverture latérale du TACOM, il cria :

— Planque-toi !

Il était temps, les tirs ennemis reprenaient. Rafale heureusement imprécise. La nuit noire était son alliée. Il ignorait à qui il avait affaire, en tout cas, de vrais furieux. Arrosant l'espace des dernières 9 mm Para de son premier chargeur, Bolan se tassa au sol, parvint à

permuter son chargeur plein, rafala de nouveau, crut distinguer une autre silhouette qui partait en vrille dans l'ombre épaisse, plongea à son tour dans l'ouverture latérale du char de guerre, roula dans la courbure, où une nouvelle bordée de balles alla se perdre.

Des malades !

Revenue à elle, déboulant soudain dans son dos et visiblement en rogne, Consolación s'aplatit sur le plancher en jurant :

— ¡ *Hijos de putas de mierda de maricones !*

Visiblement très en colère, son fourre-tout noir jeté au sol, poing serré sur la crosse d'un MAC 10, qui se mit à cracher aussitôt. Longuement, jusqu'à percuter à vide. Envoyant son pied pousser sur le panneau, Bolan le referma d'un coup sec, se redressa en ordonnant :

— À la cabine !

Se précipitant dans le poste de pilotage, il se jeta au volant, mit le contact, et tandis que la Mexicaine s'installait sur le siège voisin en massant sa nuque visiblement douloureuse, il manœuvra pour engager l'avant du van en direction de la piste. De la main droite, il avait extrait le clavier des commandes de tirs de son logement, pianoté sur des touches, faisant apparaître des images sur les écrans de contrôle. Dont celui des mitrailleuses Hotchkiss de calibre .50. Activant enfin les systèmes I.L. des appareils de visée, il repéra enfin l'ennemi. Des silhouettes claires et vaguement fluorescentes. Au moins trois écroulés au sol, d'autres qui tentaient de masquer leur fuite dans la végétation. Lançant alors le char de guerre en avant et sans se préoccuper des corps que les grosses roues blindées réduisaient en bouillie, le Guerrier déclencha une première série de tirs. Mais sur l'écran, plus personne à culbuter. Et, brusquement, le van déboucha à l'air libre.

La piste était occupée par deux véhicules, une vieille berline cabossée, juste devant le nez du TACOM, avec un type écroulé contre son capot. Balle perdue, pas pour tout le monde. Sur la droite et grimpant à l'assaut d'un raidillon, un 4x4 s'enfuyait, moteur hurlant et cahotant dans les ornières détrempées, une trentaine de mètres plus haut.

— *Shit !*

À cause de la berline cabossée qui barrait le chemin, le van aurait dû enfile la piste à son tour pour courser le 4x4, mais l'épaisse végétation et le profond fossé creusé à cet endroit obligeaient à plusieurs manœuvres délicates... et, à cet instant, la marche arrière renâcla.

— *Sons of a bitch !* jura de nouveau Bolan.

Pas le temps de finasser. Là-bas, le 4x4 allait disparaître. Pianotant une nouvelle fois sur son clavier de commandes, il régla le curseur de

tirs sur *fixed*, positionna le croisillon rouge sur l'image du 4x4 qui continuait son chemin, déclencha le système *hunt game*. Procédure de poursuite, et de tirs automatiques.

Et les rafales firent frémir le char de guerre. Longuement. Jusqu'à ce que le 4x4 ait disparu dans la nuit.

Touché de plusieurs projectiles. Forcément.

Quand un moment plus tard la marche arrière du TACOM réagit enfin et que le lourd véhicule put enfin se dégager pour revenir sur la piste, Consolación gronda :

— Putains de pédés !

Ce qui n'était pas prouvé. En tout cas, et qui que ce soit, ils avaient bien morfié. S'adressant à la Mexicaine, Bolan s'inquiéta :

— Ça va ?

Levant sur lui son beau regard de braise, Consolación Avila remit ses mèches brunes en place, contint une grimace de douleur, se massa de nouveau la nuque en ricanant :

— ¡ *Seguro* ! J'ai éteint mon mégot dans son œil, à ce fils de pute !

Toute la douceur féminine.

CHAPITRE XVI

— Mon œil ! Cette salope m'a crevé l'œil !

Dans l'habitacle du 4x4 Toyota et malgré le hurlement du moteur emballé, les cris de Jairo Brantes résonnaient comme amplifiés par une sono. Main plaquée sur son œil, il avait l'impression de vivre un cauchemar. De devenir fou. La brûlure était épouvantable, et le liquide qui coulait entre ses doigts n'était pas du sang. Certain. Cette pouffiasse lui avait crevé l'œil avec sa putain de cigarette !

Recroquevillé contre Jairo Brantes à l'arrière du véhicule, son frère gémissait sans discontinuer :

— *¡ Puta ! ¡ Voy... voy a es... estallar !* Je vais crever... *Voy a morir !*

Eron bafouillait, mélangeait les mots. Et Jairo sentait sa raison basculer. Il n'y comprenait rien. Des putains de touristes ! Des gringos, enfouraillés jusqu'aux dents ! Des flingues ! Et même des armes automatiques ! Il n'y avait échappé que grâce au corps de cette salope qui le protégeait, mais Eron et Hilario avaient encaissé pendant leur fuite jusqu'au Toyota. La tête d'Hilario éclatée par une rafale, Eron le bide en charpie. Des balles monstrueuses ! Jairo avait traîné son frangin sur les derniers mètres, l'avait enfourné dans le 4x4 en hurlant à Lobo de foncer. Deux énormes projectiles avaient traversé l'habitacle pour aller percer le pare-brise. Sans toucher personne. Mais, derrière, une dernière rafale avait massacré la tôle. Et sans doute un pneu aussi, car la caisse roulait en crabe. Pourtant, il fallait continuer. Droit devant ! Vite !

— *¡ Duele ! ¡ Mi... duele !* J'ai mal !

Les gémissements d'Eron étaient insupportables. Il allait crever ! C'était certain ! Jairo avait l'impression que son cerveau s'échappait par son œil crevé ! Et cette merde de 4x4 qui sautait dans les trous de la piste comme un cheval de rodéo ! Et qui se traînait ! Il hurla :

— *¡ Mas Rápido ! ¡ Mas Rápido !*

Sans savoir où aller. Pas question de retourner en ville. Accroché au volant, Lobo hurla à son tour :

— On a crevé ! Je peux pas aller plus vite !

La piste détrempée, les ornières, la boue. Lobo avait raison. Ils étaient dans la... Bordel ! La Escondida ! Bien sûr ! Les cousins Perez ! Si le 4x4 atteignait la route... Les Perez sauraient quoi faire. Ils avaient leurs réseaux.

— *¡ Pronto ! ¡ Pronto !*

Mais la route était trop loin. La Escondida encore plus, le parcours trop accidenté, et alors que le Toyota abordait le plateau boisé de La Boquilla, il glissa soudain de côté, bascula dans une profonde ornière, parut un instant sur le point de verser, s'immobilisa enfin, dans un infernal grondement de moteur emballé. Des pierres cognèrent sous le véhicule, et son arrière s'affaissa brusquement, stoppé par son châssis heurtant le sol.

— *¡ Puta de puta !*

Crispé sur ses commandes et jurant comme un forcené, Lobo s'escrimait à tenter d'arracher le 4x4 à sa gangue de terre boueuse. En vain. Et à l'arrière, les geignements d'Eron continuaient. Sinistre litanie, insupportable. Fou de douleur avec son œil esquiné, Jairo Brantes paniquait. Au moins trente kilomètres avant La Escondida, et, par ici, aucune aide possible. De violents spasmes lui tordaient de nouveau les boyaux. Et, bien sûr, il n'y voyait quasiment plus. Ils avaient besoin de secours. S'adressant au conducteur, il hurla :

— Tu vois une lumière quelque part ?

— Non ! Aucune saloperie de lumière !

À travers le pare-brise étoilé, Lobo scrutait la nuit. Mais à cause de l'inclinaison du 4x4, le pinceau des phares n'éclairait quasiment que le ciel. Rien en vue. Rien qu'une trouée dans la végétation, là-bas dans le virage, comme l'amorce d'une autre piste, semblant mener nulle part.

— Sors-nous de là ! hurla Jairo. Sors-nous de ce putain de merdier !

Mais Lobo avait beau braquer et contrebraquer en tous sens, le Toyota s'embourbait de plus en plus. Abaissant sa vitre, il risqua un regard oblique vers l'arrière du 4x4. jura, frappa rageusement le volant en crachant :

— Merde ! Les deux pneus !

Aucune chance de repartir.

Anéanti, le crâne en feu et des enfers au fond de l'œil. Jairo Brantes perdait pied. Le cadavre d'Hilario laissé sur le terrain, son frère pissant le sang et la merde par les trous de son abdomen, et lui, à demi aveugle... Refusant l'évidence, il hurla de nouveau :

— Tu vas nous sortir de là, *maricon* ! Redémarré tout de suite ! Redémarré, ou je t'éclate la tronche !

Sans s'en rendre compte, il avait relevé le canon du Taurus qu'il n'avait pas lâché, le braquait dans la nuque de Lobo. Plus exactement, légèrement de côté. Et il tira. Une balle. Déflagration, sursaut du conducteur, nouvelle étoile dans le pare-brise.

— Démarre !

Le moteur du 4x4 grondait si fort qu'il devait hurler plus fort encore. Vacarme de cataclysme, qui enflait sous son crâne à la façon d'un ouragan. Saoulé de douleur, de panique et de trouille, il tira une deuxième balle. Puis encore une et une quatrième, ravageant un peu plus le pare-brise chaque fois. Sur le siège avant, Lobo ne tenait même plus le volant. Les mains crispées sur ses oreilles, il hurlait lui aussi.

Longtemps après, alors que le percuteur du Taurus avait claqué à vide par trois fois, que le pare-brise avait éclaté, qu'Eron gémissait de moins en moins fort, qu'inerte, tout raide et les mains toujours sur ses oreilles, Lobo ne criait plus, alors que le moteur avait calé depuis longtemps, Jairo entendit ce bruit sec contre sa vitre. Trois fois. Comme si quelqu'un frappait. Levant un regard hébété, son œil valide et mouillé de larmes lui restitua une image floue. Des ombres autour du Toyota.

Des ombres et des armes !

À l'instar de Balso « *Mágico* » Coria qu'il respectait pour son professionnalisme, Cisco « *Rayo* » Mariele n'avait guère besoin de sommeil. En fait, le *jefe* des *kaibiles* de Roca se reposait durant la journée. Seulement quatre ou cinq heures, et en plusieurs tranches. Une habitude, prise à l'époque où il appartenait aux commandos de choc antiguérilla du Guatemala. Boulot hyper dangereux, et très mal payé. D'où son dégoût de l'armée et sa reconversion au service du cartel, avec ses troupes à lui. Ses *kaibiles*. Contrairement aux *zetas*, militaires déserteurs de l'armée mexicaine et attachés au fief de Ciudad Victoria, ses *kaibiles* étaient tous comme lui, issus des ex-groupes de choc de l'armée guatémaltèque. Des soldats d'élite, dont le corps avait été dissous par le gouvernement de leur pays, après les accords de paix passés en 1996, avec la guérilla marxiste. Des tueurs professionnels, que le cartel du Golfe avait accueillis avec enthousiasme. Sniper de formation, Rayo avait appris la patience, le contrôle des nerfs et du corps. Il pouvait passer des heures comme maintenant entre deux rondes, immobile dans la nuit du parc, assis dans sa jeep au moteur arrêté et son talkie-walkie sur le siège voisin, à scruter l'ombre à l'aide de sa jumelle de vision nocturne Viking 1GEN, et à écouter tous les sons, puis sitôt l'ennemi localisé, pointer son arme et « shooter » à la vitesse de l'éclair. D'où son surnom : Foudre.

Son arme fétiche, le fusil de précision FR-F2 français, de calibre 7,62 OTAN, « réactualisé » pour tirer la fameuse munition Arcane. De quoi traverser un alliage de type AU 4G1 de 8 mm. Poussée phénoménale, dévastation totale. Nécessaire, dans un pays où tous les clans étaient armés pour la guerre. Une balle moins connue, mais bien supérieure à la légendaire *Métal Miercing*. Un fusil encore jamais utilisé à Las Mulas, sauf à l'entraînement. Jusqu'à cette nuit, l'armement de poing de Cisco avait semblé largement suffisant. Desert Eagle israélien de calibre .50. Une arme pesant près de 2 kilos, qui ne le quittait jamais. Comme le FR-F2, l'imposant pistolet était équipé d'un système de visée laser LP1105R, dont le fin rayon écarlate « fixait » implacablement toute cible à sa portée. Question munitions, rien que du super, toujours à portée de main, selon la cible à traiter.

Mais pour l'heure, et depuis que le boss avait établi ses quartiers ici, les seuls bruits nocturnes dans le secteur étaient ceux de la nature. Jamais le moindre problème. Loin des rares villages perdus dans cette partie des contreforts de la Sierra Orientale, Las Mulas jouissait d'une tranquillité absolue, et ce n'était pas cette procédure de pré-alerte communiquée trois jours plus tôt par Mágico, qui allait inquiéter sa petite armée. D'ailleurs, la légende du Grand Fumier yankee les avait toujours fait marrer. Ici, ce n'étaient ni l'Italie et sa mafia planquée, ni les U.S. A et son *Organized Crime* de cols blancs. Ici, c'était le Mexique, avec ses cartels à la violence extrême, et ses cadavres à la pelle. Et surtout, avec leurs armements lourds dignes d'une véritable armée.

L'Exécuteur ! *Cómico* !

Et puis le boss l'avait affirmé, personne hors du clan n'était au courant de sa propre présence à Las Mulas. Donc, aucune raison de voir débarquer l'autre rigolo. Quelques mois plus tôt, le gringo avait certes réussi par surprise à semer la merde à Mazatlán, il venait certes de faire son cinéma au Québec contre les intérêts du clan Roca, mais s'il se pointait dans le secteur, il comprendrait sa douleur. Le cartel du Golfe, c'était autre chose. José « Roca » Roque-Chanas n'était pas ce tiède d'Argano, et leurs troupes respectives n'avaient rien de commun. Ici, on avait les moyens de la guerre. La vraie. Totale...

— Ligne Sud à Rayo !

Le talkie-walkie, une voix légèrement grésillante. Celle de Lobo, chef de patrouille des limites Sud du domaine. Empoignant l'appareil, Rayo répondit :

— *Rayo para Linea Sur. ¿ ué pasa ?*

— *Incidente en punto Uno, jefe.*

Incident au point numéro Un. L'entrée de la seule piste menant à Las Mulas. Rayo interrogea :

— Quel genre ?

— Trois visiteurs.

Très rarement, des voyageurs égarés se présentaient à l'entrée de la piste, très vite découragés par le sol défoncé, la végétation envahissante, l'aspect abandonné du lieu. Seuls, les jeeps et autres véhicules militaires tout-terrain des *kaibiles* l'empruntaient parfois. Pour Roca et sa suite, il y avait l'hélico. Cisco renvoya :

— Et alors ! Vire-les d'ici !

Des parasites dans l'appareil, puis :

— Pas possible. Pneus crevés, bagnole criblée, deux visiteurs esquinés grave. On les connaît. Des *cohos* de *canallas* qui traficotent avec les Perez de La Escondida.

Rayo tiqua. Bagnole criblée. Des *canallas* dans la mouvance des Perez... Mais alors qu'il songeait à un banal règlement de comptes entre voyous, Cisco entendit son correspondant enchaîner :

— C'est bizarre, ils disent avoir été attaqués par des touristes, à bord d'un mobile home immatriculé aux States ! Ils disent qu'ils ont essuyé des rafales, et aussi...

Subitement redressé sur son siège, Cisco « Rayo » Mariele n'écoutait plus. Dans son esprit, un signal d'alerte venait de s'allumer.

CHAPITRE XVII

José « Roca » Roque-Chanas ouvrit les yeux dans le noir. Un signal sonore feutré. L'intercom du chevet. Balso « Mágico » Coria, le seul autorisé à l'appeler de nuit sur la ligne intérieure. Toujours pour cas extrêmes. Mágico ! Pour la deuxième fois en deux jours ! Instantanément un signal d'alerte s'alluma dans son cerveau. Tandis que près de lui Aletia Barganza se retournait dans le lit en grognant, il décrocha.

— ¿ fi ?

— *Un problema, dueño.* Cisco vient d'appeler.

La voix douce du second lieutenant était plus tendue qu'à l'habitude. Tandis qu'il enchaînait, Roca s'était redressé dans le lit, avait allumé la lumière. Quand Mágico se tut, un feu intense brûlait dans le regard noir du *jefe* du Golfe. La rage à l'état pur. Ce qui ne l'empêcha pas de réfléchir. Très vite.

— Réveille Garcia, ordonna-t-il. Alerte numéro Un.

Garcia, le pilote du EC 130.

— Dans la foulée, fais envoyer Guz sur place, avec deux groupes en attaque de pointe, ajouta fiévreusement Roca. Armements lourds anti-blindages. Si c'est bien ce putain de Fumier, il ne doit pas passer. Coûte que coûte ! ¿ *Entiendes* ?

— *Si, dueño.* Compris.

— *Bueno.* Ensuite rapplique en vitesse.

Le souffle commençait à lui manquer. Conservant le transceiver actif, il envoya une claque sur la croupe à demi découverte de sa maîtresse qui gémit :

— Quoi ?

Déjà levé et enfilant sa robe de chambre de soie rouge, Roca lui jeta par-dessus son épaule :

— Sape-toi vite fait ! Tu décolles dans cinq minutes !

Celle-là, il la voulait vivante, encore quelque temps.

Les yeux fermés, flottant entre deux eaux, ses longues tresses en bataille et entièrement nu sur le drap chiffonné, Joaquín Terruel récupérait avec peine. Ce soir, le grand lit renaissance espagnole aux boiseries pourtant massives avait failli s'écrouler sous ses assauts infligés à Dina. Jusqu'à ce qu'elle brame comme une malade. Baise, cachaça, défonce à la *pura*. La rage de vivre, après l'épreuve de Montréal. Et trouille rétrospective. Complètement épuisée, soûlée d'alcool et de poudre, sa maîtresse s'était écroulée comme une souche. Plongée dans un lourd sommeil, ronflant de temps à autre. En temps ordinaire, le *consejo* et ami de jeunesse de José « Roca » Roque-Chanas aurait sans doute fait de même, mais les scènes qui défilaient dans sa mémoire l'en empêchaient. Obsédantes. Toujours les mêmes. Le massacre québécois de la TamExport, cette silhouette noire à peine entrevue et semant la mort tout autour d'elle.

Mack Bolan, le Fumier.

Même les yeux fermés depuis des heures, il revoyait tout.

Surtout la dernière séquence. L'immense Orlo s'écroulant sous les balles de la Grande Salope. Puis sa propre fuite, la trouille aux boyaux et...

Soudain, les visions de Terruel furent balayées d'un coup. Derrière ses paupières closes, une lumière. Surpris, il rouvrit les yeux, entrevit deux silhouettes sur le seuil de l'immense chambre, sentit son cœur rater un battement, esquissa un geste vers le tiroir de sa table de chevet, entendit une voix lancer :

— ¡ *Calma, Jo !*

Il y eut une sorte de chuintement dans l'espace, puis un choc. Sec. Au ras de l'oreille gauche de Terruel. Suivi d'une étrange vibration. Et de nouveau la voix :

— ¡ *Calma, Jo !*

La voix de Roca. Simultanément, la vue de Terruel s'était éclaircie, et son esprit se grippa. Sur le seuil, Roca, et Mágico. José Roque-Chanas dans sa robe de chambre de soie rouge, et Balso Coria, dans son éternel costume d'alpaga noir. Avec son regard aigu et ses cheveux lissés au gel vers l'arrière. Comme s'il s'apprêtait à sortir pour une soirée.

— ¡ *Eh ! ¿ Qué pasa ?*

Émergeant à grand-peine de son sommeil, Dina s'était redressée à son tour contre la tête de lit, offrant sa totale nudité aux deux intrus. D'un geste mou, elle essaya de remonter le drap sur elle, mais coïncé sous leurs deux corps, celui-ci refusait de glisser. Entre-temps, Roque-Chanas s'était avancé au milieu de la chambre, pieds nus, une main dans la poche de sa robe de chambre, un transceiver légèrement

chuintant dans l'autre. Activé. Son regard noir et fixe accroché à celui de Terruel, il lança :

— *Hola, Jo.*

Terruel battit des paupières, fronça les sourcils, renvoya d'une voix pâteuse :

— *Hola.*

Situation complètement incongrue. À cet instant, Dina sursauta contre Terruel en s'exclamant d'un ton coincé :

— Eh ! C'est... c'est quoi, ça !

Son amant tourna la tête, stoppa brusquement son mouvement. Devant son œil gauche, un objet bizarre. Flou, car trop près de sa tête. Puis son œil fit la mise au point, et il sentit son estomac se nouer.

Un manche... de poignard !

Un des foutus poignards de lancer de Mágico, dont la lame « clouait » littéralement sa tresse dans le bois de la tête de lit ! Le choc sec entendu l'instant d'avant. Toujours sur le seuil de la chambre, Coria l'observait, imperturbable, les deux mains enfouies sous les pans ouverts de sa veste noire. L'esprit encore engourdi par les abus de la soirée, Terruel s'étrangla :

— Qu'est-ce... qu'est-ce que ça veut...

— Ça veut dire que t'es une merde, coupa le *jefe*. Une sacrée *mierda* de donneuse !

Complètement dépassé, l'ami de jeunesse de Roca en resta sans voix une seconde, avant de s'étrangler de nouveau :

— Hé ! Roc ! Ça va pas...

— Ce qui se passe, coupa le *jefe* planté près du lit, c'est que ton copain le Grand Fumier vient de débarquer dans le secteur.

— Le grand quoi ?

— Déconne pas, sale pourri ! T'es le seul qui ait pu le rencarder ! Le seul qui puisse lui parler de Las Mulas !

— Mais... comment j'aurais pu...

— Montréal, espèce de *cojone fofa* ! Si t'as réussi à t'en tirer là-bas, c'est parce que tu t'es dégonflé ! Tu m'as vendu, espèce de...

— Bon ! coupa Dina d'une voix tremblante en amorçant le mouvement de quitter le lit. Moi, je me tire !

Elle n'eut qu'à peine le temps de saisir le signe de Roca vers Balso, encore moins celui qu'effectua celui-ci à six mètres de là, pas plus que celui d'entrevoir l'éclair blême fuser dans l'air. Elle entendit seulement le choc. Un son mat, vibrant, tout près de son oreille gauche. Dans un mouvement instinctif, elle avait penché la tête du côté droit, et une

mèche de cheveux tomba sur son épaule. Coupée net. Tétanisée, elle ouvrit la bouche sur un cri muet. Regard dilaté de peur, inerte. Près d'elle, livide sous son hâle, Joaquin Terruel souffla d'une voix blanche à l'adresse de Roca :

— Jo ! T'es dingue, merde ! Je t'ai pas... j'ai rien dit au Grand Fumier. D'ailleurs...

— Sale con ! coupa encore le *jefe*, une expression déçue dans la voix. Je savais que t'étais un dégonflé, mais cette fois, t'as un peu trop chié dans ton froc !

— Jo ! Tu te...

Un éclair dans l'espace, un nouveau choc dans le bois de lit. Sous l'oreille droite de Terruel. En plein dans un paquet de tresses. Statufié, le *consejo* hoqueta :

— Jo ! Tu... tu peux pas croire ça ! C'est pas moi !

Comme s'il n'entendait pas, Roca continua :

— Ce gringo n'avait aucun moyen de connaître l'existence de Las Mulas, et encore moins celui de savoir m'y trouver.

— Jo ! Merde ! Je sais pas si le Fumier a vraiment débarqué, mais il a pu apprendre tout ça... merde ! Il est sans doute passé par Ciudad Victoria. Tu connais ce faux-cul de Trévis.

Galeno Trévis, le *primero teniente* de Roca. Les deux hommes se détestaient et Terruel enchaîna :

— Il vendrait père et mère. C'est toi qui me l'as dit. Même que si ça se trouve...

— Je connais Trévis, admit Roca. Un empaffé d'envieux et de faux-cul, mais son père et sa mère sont morts, et si c'était lui, on l'aurait su, *máricon* ! Et puis, Trévis a trop la trouille. Il sait qu'en cas d'entourloupe, je le louperais pas. Et si cet enfoiré de Yankee était passé par Victoria, ça aurait laissé des traces.

Roca marqua un bref temps, ajouta :

— À Montréal, il en a laissé, des traces. T'en sais quelque chose, pas vrai ? Et là-bas, tu m'as vendu pour sauver ta sale peau de lâche. ¿ *Verdad* ?

— ¡ *No* ! ¡ *No* ! Je te...

— ¡ *Mierda de mierda* ! cracha Dina, les lèvres tremblantes de peur. J'ai rien à voir dans tout ça, moi ! Je veux foutre le camp et...

Signe imperceptible de Roca, geste fulgurant de Balso, éclair blême dans la lumière du chevet... mais pas de choc sourd. Rien qu'un son bizarre. Presque feutré. Suivi d'un râle bref et d'un affreux gargouillis. Du coin de l'œil et comme dans le pire des cauchemars, Joaquin Terruel vit cette fois nettement le manche du troisième

poignard de lancer, dépassant à peine du buste de sa maîtresse, légèrement à droite du sein gauche, lame enfoncée jusqu'à la garde. En plein cœur. Il vit aussi le corps nu se tasser sur lui-même, sentit la tête de Dina basculer contre la sienne, et l'horreur le submergea.

CHAPITRE XVIII

— Ils ont réussi, ces fils de putes !

Sur le siège passager de la cabine de pilotage du TACOM et affairée au rechargement de son MAC 10, Consolación Avila ne décollerait pas. Sans doute à cause de sa migraine. En fait, elle avait eu beaucoup de chance. Sans doute partie par inadvertance au cours de la bagarre avec son agresseur, la balle n'avait qu'effleuré sa tête, mais, dans la lutte, l'arrière de son crâne avait dû heurter une pierre. D'où son K.O. À présent, grâce aux puissants analgésiques de la pharmacie de bord, la douleur régressait, et la Mexicaine pouvait de nouveau laisser libre cours à son romantisme naturel :

— ¡ Putas de hijos de putas !

Son vocabulaire ne variait guère, mais sa rogne se justifiait. Le 4x4 avait disparu, ses agresseurs rescapés avaient bel et bien réussi à s'enfuir, malgré la piste de plus en plus défoncée. Son P.-M. remis en état, la jeune femme le posa sur ses genoux. Dehors, la pluie s'était remise à tomber. Elle resta un instant à suivre le ballet des essuie-glaces sur le pare-brise, puis elle ferma les yeux, l'air de vouloir se décontracter. Accélérant pour grimper une côte plutôt raide, Bolan prévint :

— En cas de grosse castagne, tu t'enfermeras dans la cabine de repos.

Sur l'écran du Spook, ils n'étaient plus très loin de la zone où clignotait le signal rouge du portable identifié par satellite. Il ignorait quelles forces ennemies ils allaient rencontrer sur place, mais la cabine de repos du van bénéficiant d'un double blindage intérieur, Consolación y serait plus en sécurité. Pour toute réponse, il n'obtint qu'un vague grognement.

Des phares ! Droit devant, débouchant au sommet de la côte. Lumières crues, blêmes, aveuglantes. Multiples. Deux véhicules qui dévalaient la pente, balayant la nuit mouillée de leurs phares et des projecteurs de leurs toits. Sans ralentir et sans élever la voix, il ordonna :

— Consolación. *En la cabina.*

Les véhicules et le TACOM n'étaient plus distants que de quelques décamètres, et une étincelle avait fulguré dans le regard de l'Exécuteur. Car, à l'extérieur du van, une caméra dotée d'un zoom à système de filtres avait capté tous les détails de la scène, les avait retransmis aux écrans de contrôle. Véhicules militaires, Halftrack sans chenilles. À vue de nez, type M3 colombiens, arrivés au Mexique par on ne savait quel canal. Bourrés d'hommes, plates-formes équipées de loges à mitrailleuses, avec leurs servants aux commandes.

Forces militaires mexicaines ? Troupes des cartels ?

Tandis que la main droite du Guerrier se portait près des touches des commandes de tirs, sur le siège voisin, Consolación avait rouvert les yeux. Se redressant d'un coup de reins, elle annonça d'une voix sourde :

— Le temps se couvre, *compadre*.

Droit devant, sur les plateaux des véhicules et balayant les interrogations du Guerrier, les premiers éclairs venaient de fulgurer de la bouche d'une mitrailleuse.

Puis les premiers impacts.

— Va te planquer ! cria le Guerrier.

Simultanément, ses doigts s'étaient approchés des commandes de tirs.

Dina ! Assassinée ! Là... sous ses yeux !

Tremblant de panique, Joaquín Terruel voulut bouger, échapper à la pression de la tête de Dina contre la sienne. Il fut arrêté par ses propres tresses, clouées cette fois des deux côtés au bois de lit. L'œil hagard, trempé de sueur et secoué de sursauts convulsifs, il supplia :

— Putain, Jo ! Tu... Pourquoi Balso l'a butée ?

— Trop bavarde, renvoya Roca, glacial.

— Merde, gémit son copain de jeunesse. T'es complètement fou ! Qu'est-ce que... Elle... elle était pour rien dans... dans tout ça ! Et puis, je t'ai pas trahi ! Sur... sur toute notre jeunesse, je te jure...

Un grésillement l'interrompit. Le *transceiver* dans le poing de Roca. Puis une voix métallique, celle de Lobo, s'adressant sur le réseau au *jefe* des *kaibiles* :

— Ligne Sud à Rayo ! *Jefe* ! J'ai envoyé les unités de choc, mais qu'est-ce qu'on fait de ces putains de cons de *canallas* ?

Puis le timbre de Rayo, agacé :

— Règle le problème, *imbécil* !

Une troisième voix intervint alors sur le réseau. Celle de Guzman,

le chef des unités de choc, oblitérée par de forts grondements en bruits de fond :

— Unités de choc à leader... En approche du point de contact.

— Alors ? questionna la voix de Cisco.

— Alors, rien de...

Coupant la parole du commandement de choc, un vacarme indéfinissable éclata soudain, puis, à travers un grondement sourd, la même voix, à peine audible, très haut perchée :

— ... ¡ Puta de mier... ! El... el móvil...

Un temps mort, puis une succession d'exclamations sortit du *transceiver*. Des cris, des sons divers, soudain balayés par des échos lourds que Roca connaissait bien.

Rafales de mitrailleuse !

Instantanément, le *jefe* du cartel du Golfe comprit, sans vouloir y croire encore. Brusquement livide, et sans un regard pour son copain d'enfance, il fit de nouveau signe à Mágico :

— Tue-le.

— ¡ Nooo... !

Nouvel éclair dans l'espace, nouveau choc. En sectionnant le côté du cou et la carotide de Joaquin Terruel, la lame du quatrième poignard de lancer fit gicler un long trait écarlate dans la crinière auburn de Dina. Tandis que les yeux du *consejo* se révulsaient, que sa bouche laissait passer un dernier souffle rauque et que le drap chiffonné s'inondait de leurs sangs, Roca quitta la pièce à grandes enjambées, suivi par Balso, qui abandonna ses quatre poignards.

Sous le crâne de Cisco « Rayo » Mariele, les derniers mots de Guzman dans le talkie-walkie tournaient en boucle. Le chef des mercenaires de Roca connaissait trop les signes de la guerre pour ne pas avoir tout compris en une fraction de seconde.

Le Grand Fumier était bel et bien dans le secteur, et il allait débarquer. À moins que les unités de choc ne parviennent à le stopper. En attendant, la guerre était aux portes de Las Mulas, et une farouche excitation avait gagné le *jefe* des *kaibiles* de Roque-Chanas.

Le Grand Fumier venait les provoquer chez eux ! Sur leur territoire ! « Le con ! » songea-t-il en caressant machinalement la crosse du monstrueux Desert Eagle dépassant de son holster d'épaule. Pour un peu, il en aurait presque espéré que Guz et ses groupes d'attaque laissent passer ce putain de char de guerre dont on avait dit tant de trucs complètement dingues. En tout cas, que ce soit Guz ou

n'importe qui d'autre, ils allaient se le payer ! Il en salivait d'avance. Portant le talkie-walkie devant sa bouche et retrouvant instinctivement le langage de sa période militaire guatémaltèque, il lança d'une voix forte :

— À toutes les unités, état d'alerte maximum !

Une belle bagarre s'annonçait. Enfin ! Et au final, la peau de l'Exécuteur.

CAPITRE XIX

— ... ¡ *Puta de mier...* ! *El... el móvil...*

Le reste de la phrase était resté coincé dans la gorge de Lazare Guzman, quand les six tonnes du puissant Halftrack blindé M3A1 chargé de ses six hommes et de sa mitrailleuse Browning M2 avaient basculé au sommet de la côte. Simultanément, il avait senti un frisson lui parcourir l'échine. Les gros phares crevant le rideau de pluie et qui l'avaient brièvement ébloui n'étaient pas ceux d'une bagnole quelconque. En une demi-seconde, il avait compris. Ces *cabrones de canallas* n'avaient pas bluffé.

Un mobile home.

Masse sombre, massive, menaçante, qui grimpait le versant de la piste à leur rencontre. Debout sur le plateau du Halftrack dont le gros Moteur White 160AX de 147 chevaux à 6 cylindres en ligne faisait vibrer les blindages, l'«*ex-soldado*» de l'armée guatémaltèque avait levé le bras vers le servent de la Browning fixée sur son affût Maxon. À cet instant, un sentiment de puissance l'avait galvanisé. Car, dans son *transceiver*, au moment de l'alerte lancée par Cisco il avait parfaitement entendu prononcer le nom.

El Ejecutor.

Un nom que tous les *amigos* de la planète connaissaient, chacun dans sa propre langue. Et c'était lui, maintenant et sur cette piste boueuse des contreforts de la Serra Orientale, qui allait accomplir l'exploit. Se faire la peau du Grand Fumier ! Mais pas n'importe comment. En dégustant l'instant. Comme le chasseur au moment de l'hallali, comme le guerrier terrassant l'ennemi. D'abord, blesser. Mettre à terre, réduire à merci, préparer le coup de grâce.

Alors, abaissant le bras d'un coup sec, il cria au servent pour couvrir le grondement du moteur :

— Les roues ! Le moteur !

Près de lui, à la cadence de 500 coups/minute, la M2 cracha son staccato puissant. Une longue rafale d'ogives filant à 900 m/s, qui fit frémir un peu plus le plancher du Halftrack. Une série d'éclairs jaillit du canon et, au bas de la côte, Lazare Guzman vit d'abord les

puissants phares du mobile home exploser dans un soleil d'étincelles, puis le van tressauter sur le terrain accidenté...

Sans cesser sa progression.

Pris à la fois d'excitation et de rogne contre son mitrailleur, il leva de nouveau le bras, cria plus fort :

— *¡ Más ! ¡ Más !* Encore ! Plus bas ! ; *El motor ! ; ¡ Las ruedas !*

La M2 envoya une deuxième rafale. Plus longue. Mais contrairement à ce que Guzman escomptait, le mobile home continuait toujours sur sa lancée. Droit vers eux, comme montant à l'assaut ! Sans éclairage, mais moteur et roues apparemment intacts ! Incrédule, le *jefe* resta une seconde bouche bée, puis, sachant la bande-chargeur de 105 coups de la M2 quasi vide, il se tourna vers le deuxième Halftrack qui remontait à leur hauteur, leva le bras à l'adresse du servant de l'autre mitrailleuse. Beaucoup plus « sérieuse ». Gatling M134 Minigun.

Calibre 7,62 également, mais six canons rotatifs.

Une arme lourde prévue pour recevoir, soit une boîte chargeur de 500 cartouches, soit une bande de 2000. Pour la circonstance, équipée ce soir d'une bande. De quoi voir venir.

Et justement, il vit. Un trait de feu qui fusa tout à coup dans l'espace. Il voulut crier, abaisser son bras pour ordonner le tir au servant de la Gatling, n'en eut pas le temps. Il encaissa le choc au niveau de l'épaule, sentit son bras partir bizarrement en arrière, eut l'impression de cauchemarder quand, du coin de l'œil, il vit le membre tourner entre les deux véhicules. Puis, d'un coup, la douleur fut là. Si intense que tout son corps se raidit, qu'un hurlement aigu lui déchira la gorge, aussitôt emporté par le vacarme des moteurs. Il fut pris de nausée, entendit sur sa gauche une sorte de rugissement. Les six canons de la M134 qui crachaient l'enfer.

Puis il s'écroula.

— *Shit !*

En plongeant brusquement dans une profonde ornière, le char de guerre avait légèrement désaxé l'angle de tir au départ de la roquette. Pas plus d'une parcelle de degré, mais pour l'ordinateur, plus de correction possible. Déjà éjectée de la tourelle de toit du TACOM, la roquette de 75 mm n'avait pas atteint le mufle du véhicule qu'elle visait. Sur l'écran de contrôle, l'Exécuteur avait cru voir le bras levé d'un des types se détacher de son épaule, emporté par l'impact. Mais l'urgence commandait, et son index avait aussitôt déclenché un deuxième tir, à la seconde même où des gerbes de feu jaillissaient de

la mitrailleuse du deuxième Halftrack. Un engin que la nuit et le rideau de pluie l'avaient empêché d'identifier. Mais l'importance des éclairs à la sortie de l'arme et le rythme des premiers impacts encaissés par le van l'édifièrent aussitôt.

Mitrailleuse lourde multi-canon !

Arme très prisée au sein des cartels mexicains. Déjà, sur l'écran de commande de tirs, le réticule rouge s'était positionné sur la mitrailleuse. Acquisition électronique. Dans le dixième de seconde suivant, un deuxième missile s'éjecta de la tourelle de toit du TACOM. Dessinant son trait flamboyant dans le ciel noir et filant à la vitesse de l'éclair, l'engin monta à l'assaut de la côte, acheva sa course dans une masse de feu à l'instant de l'impact. Littéralement désintégrés, la mitrailleuse et son servant se transformèrent en chaleur et en lumière, éclaboussant de leurs éclats mêlés tout le secteur alentour. Y compris les silhouettes de *soldados* en armes tassées à l'arrière du plateau. Dommages collatéraux, silhouettes gesticulantes. Déchaînant alors d'un simple geste les deux Hotchkiss de .50 situées à l'avant du van, l'Exécuteur expédia sa « prime » d'assiduité. Deux très longues rafales, qui achevèrent les pantins agités.

— *Yeah !*

Le cri de Consolación. Exclamation enthousiaste, et du coup, en anglais. En fait, la belle Mexicaine n'avait rien voulu savoir. Pas question d'aller se planquer dans la cabine de repos. Elle voulait voir... et participer ! Et comme Bolan avait d'autres chats à fouetter... Mouvement de tourelle, sélection d'ogives par ordinateur. Têtes perforantes, doubles charges explosives. Dévastatrices, nécessaires pour la suite. Aussitôt, sur le toit du char de guerre, une troisième roquette s'éjecta de son tube. Trait de feu dans le ciel noir, impact, extrêmes préjudices.

Percuté par la charge au-dessus de la calandre dans un geyser de feu, le premier Halftrack se souleva de l'avant, parut hésiter, retomba sur ses roues de guingois, chaloupa derechef. Mais, lancé trop vite dans sa descente de la piste, il bascula soudain de côté, amorça un début de tonneau, cogna du flanc contre celui du véhicule voisin, avant d'exploser dans un boucan d'enfer, inondant le décor d'un flash aveuglant. Effet retard oblige, une seconde passa avant qu'une deuxième déflagration ne soulève l'autre Halftrack. Pourtant blindés, les flancs des deux véhicules parurent soufflés de l'intérieur, envoyant tôles, pièces mécaniques... et lambeaux humains tous azimuts. Ça limiterait les obstacles sur la piste. Tandis que, dans un enfer de feu blême, un souffle puissant balayait l'espace et la végétation alentour, Consolación s'exclama, dressée sur son siège :

— *¡ Hijos de... ! ; ¡ Es una puta de bonita guerra !*

Elle avait retrouvé son espagnol. Elle en aurait presque applaudi. Tandis que le van se frayait un chemin dans le chaos de la piste défoncée pleine de feu, de fumée et de débris, le Guerrier activa le rechargement automatique de l'arsenal de bord. Car, bien sûr, rien n'était joué. Le vrai blitz ne faisait que commencer.

Occultant soudain le fond sonore chuintant des grondements, des rafales et des cris vomis par son transceiver, les explosions avaient statufié Cisco « Rayo » Mariele sur le siège de sa jeep. Déflagrations retransmises par l'appareil, et en même temps, perçues en live. De loin, mais parfaitement identifiables. Comme le soudain double flash qui avait éclairé le ciel du côté de l'est, au-dessus des collines boisées. Ensuite, rien. Restait ce halo orangé dans le ciel, qui avait succédé au double flash. Le feu. Ravages de fin de partie.

Le Fumier ! Guz et ses commandos avaient... Cisco appela dans l'appareil :

— Leader à groupe Un ! Répondez !

Grésillements dans l'appareil. Puis un déclic. Et une voix, sur fond sonore brouillé par un grondement mécanique.

— ¡ Rayo ! ¿ Qué pasa ?

Le timbre de Mágico, à peine audible à cause du grondement. Bruit syncopé. Caractéristique. L'hélico. Le EC 130 de Roca. Le chef des *kaibiles* tourna la tête, vit les feux de l'appareil immaculé apparaître tout là-bas au-dessus des murs de l'hacienda, et prendre aussitôt de l'altitude en virant vers l'est. Incrédule, il plissa le front. Non. Il connaissait le boss. Pas le genre à désertier. Sa seule trouille, la maladie. Pas la bagarre. Aletia. Il envoyait sa poule loin d'ici. Signe qu'il savait la guerre toute proche. Au final incertain. Il avait tort. Guz venait d'avoir le Fumier et...

— ¡ Rayo ! ¿ Qué pas...

— Tout va bien, *jefe* ! Je crois que Guz vient de faire le boulot.

Guz et ses gars étaient de vrai durs, et en son for intérieur, Cisco n'avait guère douté de leur victoire sur ce *hijo de puta* de Yankee. Et très loin au fond de lui, il le regrettait un tout petit peu. Pour lui-même.

Se payer le Grand Fumier !

Consécration ultime, dont rêvaient tous les mafieux de la planète.

CHAPITRE XX

Accroché au volant du « char d'assaut » en question désormais tous feux éteints, et jumelle de nuit I.L. sur les yeux, Mack Bolan scrutait le décor à travers le pare-brise au quadriplex criblé d'impacts. Assisté par l'écran de contrôle relié à la caméra frontale du véhicule, équipée elle aussi d'un système de vision nocturne, il pilotait le TACOM comme en plein jour.

Consolación semblait extrêmement excitée, comme une enfant devant un mécano géant et ne réalisait pas complètement la gravité de la situation. Ce qu'ils venaient de vivre n'était sûrement rien, comparé à ce qui les attendait. Lui, le savait. Cette patrouille envoyée à leur rencontre n'avait constitué qu'une manière de test. Épreuve que la jeune femme avait très bien supportée. Mais c'était vrai, elle était flique, et on était au Mexique. Pays où, dans certains secteurs, la vie humaine de comptait guère plus qu'une poignée de *pesos*, et où la violence générée par les cartels atteignait de tels degrés d'atrocités qu'elle en devenait presque virtuelle. Un peu comme un jeu vidéo de massacres en trois dimensions où, une fois à l'intérieur, le participant serait transformé en acteur. À un détail près : ici, on ne rejouait pas la partie. Les morts ne ressuscitaient pas, et le sang était bien réel.

Pourtant, la jeune femme ne pouvait se leurrer. Elle l'avait prouvé lors du précédent blitz du Guerrier au Sinaloa, où les rafales qu'elle avait servies à leurs ennemis communs n'avaient rien eu de ludique. C'était une combattante. L'engagement armé ne l'effrayait pas, et si elle craignait la mort, elle ne l'avait jamais montré.

Une sacrée partenaire.

Ses jolies prunelles brunes allumées d'orages derrière les lunettes I.L., son MAC 10 sur les genoux, et à ses pieds le M-203 et ses charges explosives que Bolan lui avait fait prélever dans l'arsenal du van, elle attendait de pouvoir en découdre. Mieux, elle piaffait d'impatience, tout en guettant le point rouge qui clignotait toujours sur l'écran du Spook fixé au tableau de bord. Un signal frémissant, dont la petite croix orange figurant la trace du TACOM s'approchait rapidement. À vue de nez, pas plus de trois kilomètres. Mais l'Exécuteur se disait que l'ennemi n'allait pas le laisser tailler la route jusqu'au bout comme ça.

Il...

— Mack ! Regarde. Là. À deux heures.

Le Guerrier tourna la tête, se pencha pour suivre le regard de la Mexicaine à travers sa glace de portière, aperçut des lumières qui filaient au-dessus des arbres bordant la piste.

Un avion... non. Un hélico. Tache pâle sur le ciel noir.

L'Exécuteur sourcilla. La police ? L'armée ? Comme les autres cartels mexicains, celui du Golfe disposait de tous les matériels de ce type, et de nuit, impossible de savoir. Une certitude néanmoins, sans ses feux et dans l'obscurité, le TACOM n'était pas décelable par la voie des airs.

— Hé ! s'écria Consolación. C'est ce fils de pute ! Il est en train de mettre les bouts !

Ils avaient eu la même idée.

— Possible, admit Bolan.

À condition que le *jefe* du cartel du Golfe possède bien ce type d'appareil... et qu'il soit effectivement présent dans le secteur. Ce qui n'était pas prouvé.

— Hé ! Mais... tes trucs ! Tes foutues fusées... avec ça, tu pourrais...

Elle s'arrêta net, consciente d'aller un peu trop loin.

— On se calme, temporisa le Guerrier.

Certes, les missiles de la tourelle de toit étaient tout à fait capables d'abattre un appareil en vol à cette altitude, mais comme lui, la bouillante Mexicaine réalisait qu'après tout, le portable « accroché » par le Spook était, selon feu Luis Alfero, celui d'un certain *señor* Nadie. Or, rien ne prouvait que lui et Roca soient la même personne. C'était même peu probable. Et puis cet hélico pouvait tout aussi bien transporter d'honnêtes businessmen, ou des unités de la *Seguridad* mexicaine, voire de la police. Il le fit observer à la jeune femme, qui grinça :

— Chiotte ! Si jamais ces *maricones*...

À travers le pare-brise et grâce à la jumelle de vision nocturne, le regard de l'Exécuteur avait intercepté l'espèce de halo. Là-bas, silhouettait en plus pâle le sommet de la nouvelle côte à l'assaut de laquelle le van venait de s'élancer. Scintillement gris verdâtre restitué par le système I.L. Il lança à l'adresse de la jeune femme :

— Si cet hélico transporte bien Roque-Chanas, on va bientôt le savoir.

Derrière la jumelle I.L., un feu glacé s'était mis à brûler, et par-dessus le grondement du moteur Tornado, son timbre de voix n'était

plus le même. Polaire. Sinistre. La Mexicaine avait vu la même chose en haut de la côte. À cet instant, elle sentit un frisson la parcourir de la nuque aux reins.

Ce halo dans la nuit, ou bien cette voix sinistre et ce qu'elle annonçait ? Consolación n'aurait su le dire.

— C'est mon frère ! Il va crever !

Jairo Brantes avait l'impression que son crâne allait exploser. Qu'un essaim de guêpes se débattait au fond de sa cavité oculaire. Tassé contre lui sur la barquette arrière du 4x4 Toyota, Eron avait les yeux fermés. Il saignait comme un bœuf écorché et geignait de plus en plus faiblement. Et pendant ce temps, les autres ordures habillées de noir ne bronchaient pas. Adossé à la carrosserie de leur jeep et son talkie-walkie plaqué à l'oreille, celui qui semblait les commander s'était jusqu'alors contenté de répéter qu'ils devaient foutre le camp.

Dans cette gadoue ! Avec leurs pneus ravagés !

Tout ça, avec ces lampes torches aveuglantes, qu'on n'arrêtait pas de leur braquer dans la tronche.

— Dégagez ! ; *¡ Rápido !* insista celui qui semblait être le chef.

Sans même les regarder, paraissant en même temps prêter l'oreille à ce qu'on lui disait dans son talkie-walkie, et aux bruits extérieurs. Intrigué par ces déflagrations qu'ils venaient d'entendre au loin. Mais Jairo Brantes se foutait bien de ces foutues explosions. Eron était en train de crever, et toujours accroché à son volant et ruisselant de trouille, ce con de Lobo fermait sa gueule. Un cauchemar !

— T'as entendu, *cabron* ? Dégagez ! Vite fait !

Un des types en noir avait remonté le canon de son P.-M. en direction de Lobo. Levant des yeux affolés vers son rétro, celui-ci hoqueta à l'adresse de Jairo :

— Jaï ! Qu'est-ce que je fais ?

À force de tentatives infructueuses, les deux roues arrière du 4x4 étaient à présent enfoncées dans la boue jusqu'aux essieux... et de toute façon, le moteur ne voulait plus rien savoir. Situation désespérée. Malgré sa panique et l'enfer dans son orbite, Jairo Brantes l'avait compris. Se tordant le cou dans l'ouverture de sa glace abaissée, il finit par supplier le chef de groupe :

— *¡ Por favor !* Faut nous emmener à Escondida ! Los primos... les cousins Perez nous connaissent ! Ils vont appeler leur médecin et...

— Ligne Sud à Guz ! On a entendu des explosions. Qu'est-ce qui se passe, là-bas ?

Jairo Brantes avait envie de hurler. Ce salaud se foutait bien que son frangin crève. D'ailleurs, il poursuivait dans son talkie-walkie :

— *Si, patron.*

Un blanc, puis :

— Ici, rien, patron. Seulement ces petits cons qui...

Nouveau silence, et

— *Si. Si, patron.* Tout de suite.

Le *maricon* ! Cognant rageusement du poing contre l'intérieur de sa portière, l'aîné des Brantes hurla :

— *j Puta ! j Mi hermano !* Tu... Tu vois pas qu'il est en train de clamer ?

Comme prenant enfin conscience de cette évidence, le chef de groupe se décolla de sa jeep, hocha la tête.

— *Si*, dit-il. Je vois.

Le talkie-walkie toujours près de l'oreille, il s'approcha du 4x4, inclina la tête pour regarder à l'intérieur, émit un grognement indistinct, hocha de nouveau la tête en répétant :

— Je vois.

Puis, relevant le canon de son P.-M. d'un mouvement rapide, il enfonça la détente. Une longue rafale, qui balaya l'intérieur du véhicule, faisant violemment sursauter les trois *canallas* sous les impacts. Tués net, ces derniers s'affalèrent. Les deux frères l'un contre l'autre, le chauffeur, entre son volant et la portière gauche, dans un éclaboussement de sang général.

Reculant de deux pas dans la boue, Lobo Gardano abaissa le canon de son P.-M., grogna cette fois plus distinctement :

— Connards.

Oraison funèbre lapidaire, suivie d'une voix dans le talkie-walkie :

— *j Patron a Guz ! j Patron a Guz !* Réponds, bordel ! Guz ? Tu me reçois ?

Appel du boss à l'adresse des groupes de chocs. Prenant cette fois vraiment conscience du silence inquiétant de Guz, Lobo établit le contact, lança dans l'appareil :

— Ligne Sud à patron !

— *¿ Si, Lobo ?*

— Problème visiteurs réglé, patron. Je peux aller au contact de Guz, si vous...

— *j Negativo !* renvoyèrent ensemble les voix de Roca et de Cisco.

Puis ce dernier, seul :

— Les renforts vont débarquer.

— O.K., répondit Lobo. Bien reçu.

À ses hommes et désignant le 4x4 :

— Dégagez-moi ça.

À cet instant, un grondement grandissant se fit entendre vers l'est, au ras de la côte derrière laquelle avaient disparu les Halftrack des *choques* de Guz. Soulagé, Lobo envoya dans son talkie-walkie :

— ¡ *Los choques, jefe !* Les Halftrack ! Je les entends ! Ils reviennent ! Ils sont...

Au même moment, le chef de patrouille nota le détail. Insolite.

Les phares ! Grondements mécaniques, mais absence totale d'éclairage ! Simultanément et malgré la nuit, il aperçut une sorte de masse sombre émerger au sommet de la côte. Forme bizarre. Comme... un mobile ho...

À la seconde où les premiers éclairs trouèrent la nuit et où les *staccati* résonnèrent par-dessus le grondement, Lobo Gardano comprit qu'il s'était fourvoyé. Lourdemment. Près du 4x4, deux de ses gars s'effondrèrent en même temps, et, tandis que les autres se jetaient à terre en lâchant leurs premières rafales dans un boucan infernal, le chef de patrouille cria dans le talkie-walkie d'une voix rendue aiguë :

— ¡ *Linea Sur a Rayo ! ¡ No son los choques, jefe ! ¡ Es... es el móvil...*

Avant de lâcher l'appareil, pour plonger à l'arrière de la jeep, vers le gros tube couché sur le plancher. L'instrument de son salut.

— Patron à Guz, réponds, bordel ! Guz ? Tu me reçois ?

Le vrombissement de l'hélico s'était éteint depuis un moment et, dans le transceiver, la voix de Roca était haute et claire. Pourtant, son timbre était essoufflé. Nerveux. Il ne comprenait pas le silence des groupes de choc. Son transceiver près de l'oreille et sans se l'avouer encore, Cisco commençait à s'inquiéter. Il y eut un temps mort dans l'appareil, puis Mágico intervint à son tour :

— ¿ *Lider ?* Tu me reçois ?

Toujours calme, mais la voix un soupçon moins douce. Cisco répondit :

— Si.

— C'est Guz et ses gars, ces lueurs vers l'est ? Ils l'ont eu, le Fumier ?

— Si... hésita le *jefe* des *kaibiles*. *Creo que si.*

En fait, il n'en savait pas davantage. Des bruits de fond divers grésillèrent dans l'appareil, puis de nouveau la voix du boss. Dure.

Encore plus essoufflée :

— Tu crois, ou tu es sûr ?

Rayo hésita, et la voix dure de Roca le prit de court en appelant encore :

— ¡ *Patron a Lobo ! ¡ Patron a Lobo !* Tu me reçois ? Lobo, le premier de la patrouille qui avait intercepté les *canallas*. Concert de chuintements dans l'appareil, puis :

— *Si, patrón.*

— *¡Qué pasa, allá ?*

— Ici, rien, patron. Seulement ces petits cons qui...

— Je t'ai dit de les virer !

— *Si. Si, patron. En seguida.* Tout de suite.

Un bref silence, et encore le boss. Plus tendu :

— ¿ *Rayo ?*

— ¿ *Si, patron ?*

— Est-ce que tu as eu Guz ? Je veux dire, depuis son dernier contact.

— *No, pat...*

— Bordel ! Bouge-toi le cul ! Envoie un groupe sur place ! Avec un maximum de...

— Ligne Sud à Patron !

Lobo qui rappelait. Rayo entendit Roca répondre :

— ¿ *Si, Lobo ?*

— Problème visiteurs réglé, patron. Je peux aller au contact de Guz, si vous...

— ¡ *Negativo !* renvoyèrent ensemble les voix de Roca et de Rayo.

Puis ce dernier, seul :

— Les renforts vont débarquer.

— O.K., répondit Lobo. Bien reçu.

Une suite de sons confus et de grésillements suivit, avant que le timbre de Lobo ne résonne de nouveau dans le transceiver :

— Ligne Sud à Rayo !

Le chef des *kaibiles* répondit aussitôt :

— ¿ *Si ?*

— ¡ *Los choques, jefe !* Les Halftrack ! Je les entends ! Ils reviennent ! Ils sont...

Cisco « Rayo » Mariele n'entendit pas la suite. À cause des rafales. Nombreuses. Nourries. Pas dans le transceiver. En direct. Là-bas, loin

à l'est. Précisément dans le secteur de *Punto Uno*, l'entrée de l'accès à Las Mulas. Celui de Lobo. Et soudain, dans le transceiver, la voix de ce dernier :

— Ligne Sud à Rayo !

Rythme précipité, registre plus aigu qu'à l'ordinaire. Le chef de patrouille enchaîna aussitôt dans un boucan infernal :

— ¡ *No son los choques, jefe ! ¡ Es... es el móvil...*

Les *staccati* de plusieurs rafales lui coupèrent la parole, suivi dans la foulée par des appels, des hurlements, et un vacarme épouvantable, qui fit littéralement trembler l'appareil dans le poing du chef des *kaibiles*. Explosion sourde, aussitôt renvoyée en écho, et en direct. Plus lointaine, et pourtant plus forte. Là-bas, vers l'accès à Las Mulas. Déflagration si puissante que l'air sembla frémir tout autour de Rayo. Une onde de choc, qui sonna dans ses oreilles à la manière d'un tocsin. Comme un signal.

Cette fois, c'était sûr, le Fumier arrivait !

Alors, lançant un appel général dans le transceiver, il rameuta ses troupes :

— Leader à toutes les unités. Alerte générale ! Transport immédiat des groupes Trois, Quatre et Cinq sur *Punto Uno* !

Punto Uno, seul point d'accès carrossable vers l'hacienda. En tout état de cause, les effectifs Un et Deux devaient rester attachés à la défense intra muros. Le parc de l'hacienda et ses bâtiments.

— ¿ *Qué pasa, Lider ?*

De nouveau Roca. Bien que toujours sur le circuit, il n'avait visiblement pas tout saisi du message de Lobo. Logique, car inimaginable. C'était pourtant une évidence. Alors, Rayo résuma, sinistre :

— Guz a morflé, patron. Le fumier débarque.

CHAPITRE XXI

— Les voilà !

Bien sûr, sitôt l'objectif de la caméra frontale du TACOM aligné sur le bas de la côte, le Guerrier avait vu à la fois le 4x4 des « chiens pourris » et la jeep sur l'écran de contrôle de la cabine de pilotage. Instantanément, les paramètres informatiques s'étaient déplacés, et la petite croix rouge de visée des mitrailleuses s'était inscrite en surimpression. Exactement au centre du groupe de silhouettes, entre le 4x4 des *canallas* et la jeep. La première rafale de .50 avait cisailé la nuit au-dessus du pare-brise, filant vers ses objectifs à 850 m/s. Lancé dans la descente, le TACOM se ruait à l'assaut, quand le téléobjectif de la caméra I.L. avait retransmis la scène en direct à l'écran. Là-bas, tandis que deux des silhouettes s'écroulaient et que les autres se jetaient au sol pour riposter, les premiers essaims mortels avaient frappé le pare-brise. Heureusement, le quadriplex ne craignait pas ce type de munitions. Rien que des étoiles en plus. Pendant ce temps, le char de guerre avait encore réduit la distance, et une deuxième rafale filait vers ses objectifs, quand l'Exécuteur aperçut soudain une autre silhouette qui plongeait à l'arrière de la jeep pour y disparaître... et reparaître aussitôt, épaulant ce qui ressemblait à un gros tube. Braqué sur le van. Suivant également la scène par écran interposé, Consolación s'exclama :

— ¿ *Qué...* ?

— ¡ *Cuidado* !

L'attrapant par sa crinière d'un mouvement fulgurant, le Guerrier la coucha contre lui en criant dans la foulée :

— ¡ *Misil* !

Encore un lance-roquettes !

Décidément, c'était vraiment la guerre. Le char de guerre ne résisterait évidemment pas à ce type d'attaque. Transformé en chaleur et en lumière. Avec ses passagers. Mais l'Exécuteur était préparé. De son index de la main droite, il avait déjà activé la séquence de tir de la tourelle de toit, avec ses paramètres annexes, et sur l'écran de contrôle où s'inscrivait une colonne de chiffres et de symboles, une deuxième

croix vint se superposer au réticule de visée des mitrailleuses.

— Mack !

Même couchée en travers, Consolación avait gardé un œil sur l'écran. Et elle avait vu. Le Guerrier aussi.

Mauvais. Très mauvais.

En même temps que les rafales des mitrailleuses du TACOM reprenaient, là-bas, un éclair avait jailli à l'avant du tube, tandis qu'une gerbe de feu s'échappait de son arrière.

Malgré lui, Bolan sentit son estomac se crispier.

Dans une seconde...

Comme là-bas au Guatemala, quand alors très jeune soldat des troupes de Maurice Bishop il s'était fait tirer dessus par le groupe pro-soviétique de Bernard Coard, Lobo Orcha éprouva un long frisson. Subitement, il s'était senti propulsé des années en arrière. Dans le seul univers qu'il connaissait bien, et qui lui procurait cette ivresse proche de l'extase.

La guerra !

Malgré les années passées, les entraînements quotidiens imposés par Rayo à ses troupes l'avaient conservé en pleine forme, et ses réflexes avaient encore une fois joué à fond dès la première rafale ennemie. Pour preuve, ce plongeon dans la jeep, ces mouvements des centaines de fois répétés qui lui avaient encore une fois permis, en deux à trois secondes, d'empoigner le M72A2 LAW couché derrière les sièges et chargé d'origine, de l'armer, d'estimer la distance, de régler le pas du réticule de visée à quatre fois 25 mètres, de se redresser, et d'activer la mise à feu de la roquette de 66 mm. Des gestes d'expert, qui payèrent comptant. Quand la flamme jaillit dans son dos et que la langue de feu fusa de l'avant du tube à la vitesse de 145 m/s, Lobo Orcha sut qu'il avait gagné. Aucun blindage classique ne pouvait résister à ce type de munition. Encore moins un pare-brise, fût-il renforcé.

Dans moins d'une seconde... Mais alors que la langue de feu n'était encore qu'à mi-distance de son objectif, le *kaibile* vit un éclair blême crever la nuit au ras du toit du van, n'eut pas le temps de comprendre ce qui arrivait, quand la déflagration fit trembler l'espace. Un tout petit peu plus loin qu'à mi-chemin.

Sa roquette ! Explosée !

Incrédule, à demi ébloui par la lumière, il n'eut encore que le temps d'entrevoir les petits éclairs au sommet du mobile home, de deviner les silhouettes du reste de ses effectifs toujours à terre

tressauter violemment en hurlant, de voir un autre éclair blême jaillir de cette chose sur le toit du mobile home, avant d'encaisser les chocs. Plusieurs, en pleine poitrine, et de se dire que c'était impossible. Puis un voile rouge s'abattit devant ses yeux, il eut conscience que le LAW lui échappait... et qu'il venait de perdre son combat.

Celui de trop.

— ¡ *Putá !* La roquette !

La roquette partie de la jeep s'était désintégrée en vol. Une demi-seconde avant d'atteindre le char de guerre en pleine accélération. Au centième de seconde, les paramètres annexes avaient agi. Contre-mesure pré-activée, roquette contre roquette. Au moment précis de l'impact, l'index de l'Exécuteur avait déclenché à la fois de nouvelles rafales de mitrailleuses, et le tir du missile suivant. Un nouveau trait de feu sembla passer par-dessus le TACOM, et filant à plus de 100 m/s, le projectile infernal alla percuter de plein fouet le flanc de la jeep, à 60 mètres de là. Dans une explosion sourde, le véhicule se souleva de terre, éjectant tous azimuts éclats de moteur, de tôles, de sièges et d'autres choses encore, le tout dans un déchaînement de détonations en chapelets nerveux. Les munitions contenues à bord, qui explosaient à leur tour. Dans la chaleur d'enfer dégagée, le 4x4 des *canallas* s'embrasa comme une torche, avant d'exploser à son tour, illuminant le décor et les cadavres de *soldados* recroquevillés dans la boue. Encore pliée contre le Guerrier mais suivant toujours le spectacle sur l'écran de contrôle, Consolación s'exclama d'une voix rauque :

— ¡ *Hijos de...* ! Pas à dire, *gringo* ! T'es un bon !

Mais Bolan n'écoutait pas. Dans la lumière dégagée par les incendies, il avait repéré le détail qu'il espérait. Là-bas, juste derrière les restes en flammes des véhicules, l'amorce de ce qui ressemblait à l'entrée d'un chemin. À peine discernable dans le fouillis végétal qui bordait la piste, mais logique. Compte tenu de sa position avant d'exploser, la jeep ne pouvait que venir de là. Le Guerrier accéléra encore, arriva sur place en trombe, ralentit, jeta un coup d'œil à l'épave en flammes du 4x4 des *canallas*.

Pour ceux-là comme pour les autres, mauvaise pioche.

Il activa les trois autres caméras extérieures du van, les deux latérales, et celle de l'arrière, avec leurs mouvements de balayage et leurs systèmes de vision nocturne. Quatre images I.L. se partagèrent alors l'écran de contrôle de la cabine, accentuant la lumière de tout ce qui était vivant, y compris le végétal.

— Bien, dit-il sobrement.

Puis tournant le volant pour engager le TACOM dans la trouée, il

entendit la Mexicaine crier en se redressant :

— Là-bas !

Lui aussi avait vu. Derrière la végétation sauvage qui obstruait la piste, des taches. Mouvantes, rapides. Des phares. Un ou plusieurs véhicules, qui fonçaient dans leur direction.

Mais, avantage pour le TACOM, lui roulait sans lumière. Les autres ne le verraient qu'au dernier moment. À cet instant pourtant, alors que le van s'enfonçait dans l'étroit chemin dont la végétation anarchique des côtés giflait violemment ses flancs, il regretta la présence à bord de Consolación. Certes, il connaissait l'importance des forces armées des cartels mexicains, mais il semblait qu'ici, celui du Golfe détenait le record des affectifs. Déjà deux Halftrack, une jeep, une douzaine au moins de *soldados*, des mitrailleuses lourdes et des lance-roquettes. Plus ce qui allait arriver. À quand la bombe A ? Et dans tout ça, aucune certitude de tomber sur le *jefe* du clan.

José « Roca » Roque-Chanas.

Car Bolan songeait à l'hélico. Si le boss avait pris la tangente, tout serait à recommencer. À condition de survivre à l'enfer qui se préparait. Car le Guerrier ne se berçait pas d'illusions. À moins d'une baraka insolente, contre un armement ennemi vraiment lourd, le TACOM ne ferait pas le poids. Or si pour l'ex-sergent Miséricorde, la mort faisait partie du contrat lancé contre le Crime Organisé, il songeait à Consolación qui risquait de mourir ici.

— Les voilà !

Deux taches de lumière blanche, derrière un dernier rempart de végétation. Phares. Toutes pensées sombres refoulées, l'Exécuteur avait de nouveau activé son propre armement lourd. Le temps d'un battement de paupières, il fut assailli par un doute.

Et s'il ne s'agissait que d'innocents...

Il n'eut pas le temps de douter davantage. D'un coup, la barrière de feuillages s'écarta, découvrant les phares et leur éclairage aveuglant à cause des jumelles I.L. Mais sur l'écran qu'il fixait toujours, il vit nettement se dessiner la forme trapue. Halftrack.

Système d'acquisition activé au niveau de la tourelle, il n'eut qu'à déclencher le tir. En face, à cause des phares du van éteints, la réaction fut plus lente, et le mitrailleur posté dans sa loge n'eut même pas le temps d'envoyer sa première rafale. Catapulté comme l'éclair, le missile explosif percuta le véhicule blindé au niveau du pare-brise, envoyant en l'air toute la partie supérieure du monstre, dans un éblouissement de feu, tandis que son réservoir explosait à son tour, dispersant tous azimuts des débris de toutes sortes, son stock de munitions partant en feu d'artifice. Le mobile home encaissa une foule

de chocs à tous les niveaux, tangua sur ses roues, secoué par la déflagration.

— Mack !

Apparaissant derrière le rideau de flammes et de fumée, un deuxième véhicule. Même type. Un phare éteint, il reculait précipitamment, tout en lâchant une longue rafale de mitrailleuse, dont les ogives criblèrent le blindage avant du TACOM, dans une pluie sonore qui fit serrer les dents à Consolación. Mais elle avait compris le système de déclenchement des mitrailleuses du van, et, avançant Bolan occupé aux procédures de la tourelle, ce fut la Mexicaine qui riposta. Deux longues bordées de .50, qui éjectèrent littéralement le servant adverse de sa loge.

Pendant ce temps, le Guerrier avait lancé sa deuxième roquette. Celle-ci fusa dans le ciel enfumé, atteignit le deuxième blindé ennemi en plein dans le mufler. Mieux ajusté, ce nouveau coup souleva le véhicule en entier, le renversant sur le côté telle une vulgaire maquette, dans une déflagration inouïe, qui coucha la végétation, qui fit quasiment reculer le mobile home.

— ¡ Cuidado !

Très attentive, malgré le contexte, Consolación désignait l'écran de contrôle. Dans l'angle gauche de celui-ci, loin dans la masse végétale inscrite en I.L., des taches lumineuses venaient d'apparaître. Diaphanes, légèrement scintillantes, paraissant sautiller sous les frondaisons à la manière de lucioles. À priori, sources lumineuses non électriques. Donc naturelles, donc sources de chaleur.

Des fantassins, lancés à l'assaut du TACOM qu'ils croyaient déjà réduit en miettes par leurs forces blindées ! Pas encore très dangereux, à moins qu'eux aussi ne soient armés de lance-roquettes ou de bazookas. D'ailleurs, pour l'instant, l'Exécuteur avait autre chose à régler. Juste en face du char de guerre, sur l'écran de contrôle, un troisième véhicule blindé venait d'écarter ce qui restait de végétation au bord de la piste, et Bolan comme Consolación virent le servant de la mitraillette embarquée braquer le canon de l'arme vers son pare-brise. À cette distance et avec le blindage quadriplex fatigué par les tirs précédents...

Dangereux. Mais pas autant que le *soldado* qui venait de se dresser derrière la loge du mitrailleur, épaulant un long tube terminé par un renflement caractéristique.

RPG-7.

Lance-missile soviétique. Instantanément, l'Exécuteur avait restitué les caractéristiques de l'arme. Ogive à charge creuse simple de 87 mm, portée pratique : 300 m, pénétration RHA : 260 mm.

Redoutable. Effet *K-kill* assuré. Liquéfaction du blindage traversé, explosion, destruction de l'équipage. Par bonheur, un servant du RPG-7 était moins rapide qu'un ordinateur de tir. Beaucoup moins. Quand l'ogive de 82 mm s'éjecta de son tube de tourelle, le *soldado* n'avait pas encore appliqué son œil à l'ocilleton de visée de son engin, et la roquette du TACOM lui arriva en plein dans le rebord blindé de la loge du mitrailleur, emportant ensemble ce dernier et le servant du RPG-7, qui explosa à son tour, en même temps que l'ensemble du Halftrack. Le tout s'envola dans un enfer de feu, d'éclats, de corps et de débris de toutes natures, qui se dispersèrent dans le couvert végétal, enflammant des branches au passage. Tandis que secoué par les déflagrations, le char de guerre encaissait une multitude de chocs plus ou moins lourds, la Hotchkiss latérale droite du van se déchaîna, crachant une averse de rafales en direction des « lucioles » planquées dans la végétation, et soudain statufiées dans la nuit incendiée. Sur l'écran, le Guerrier vit des hommes tomber en chapelet, tandis que d'autres se dispersaient en tous sens, disparaissant et réapparaissant au gré des troncs d'arbres et des accidents de terrain.

Le sauve-qui-peut.

Une débandade, que l'Exécuteur préféra réduire à son minimum. Pas envie de retrouver les rescapés plus loin. Sur le clavier du ordinateur, il sélectionna une touche, et tandis que dans les profondeurs de la tourelle s'opérait la sélection des ogives souhaitées, il procéda à la visée et déclencha le tir.

Deux roquettes à fragmentation qui plongèrent l'une après l'autre dans la nuit, pénétrant la végétation et allant exploser au milieu du groupe de « lucioles » qui s'enfuyait. Un enfer multiple, qui se répercuta en faisant frémir le van, qui « effaça » instantanément tout sur son passage. Pour faire bonne mesure, l'Exécuteur expédia encore deux longues rafales de .50, puis, reprenant le volant, il lança lentement le TACOM en avant, en direction des épaves de blindés. Des « choses » s'écrasèrent sous ses roues blindées, d'autres le firent sursauter au passage. Balayant les obstacles de son pare-chocs massif et renforcé, le lourd engin parvint ainsi jusqu'à la carcasse désarticulée du premier... ou du deuxième Halftrack, la poussa de côté. Mais alors que le Guerrier croyait le passage libéré, il y eut un choc sourd contre l'avant droit, et le TACOM s'immobilisa, ses roues patinant dans la terre détremmée.

— ¡ Mierda ! jura Consolación. *Carro de...*

Elle s'arrêta net, et Mack Bolan cessa d'accélérer en vain. Comme la Mexicaine, il avait levé les yeux. À travers le pare-brise constellé d'éclats, tous deux regardaient, incrédules, dans le ciel et à la verticale, trois appareils, à basse altitude.

Des hélicos !

Surgis de nulle part, qui venaient d'apparaître comme par magie, et qui stoppaient leur progression vers le nord pour se stabiliser en vol stationnaire. Juste au-dessus d'eux, et du théâtre des combats. Avec, dans l'ouverture du flanc de celui situé au premier plan, une silhouette sombre, éclairée par les incendies et brandissant une arme, canon dirigé vers le bas.

Sur eux !

CHAPITRE XXII

— ¡ *Unidades Tres, Cuatro y Cinco... Respóndeme !* Dans le transceiver, des sons divers avaient remplacé le vacarme des cris et des explosions. Parasites, bruits grinçants, chuintements et sifflements agressifs. Puis subitement, plus rien. Le néant. D'abord, Cisco « Rayo » Mariele crut à une coupure de contact, et il rappela :

— ¡ *Unidades TrèS, Cuatro y Cinco... Respóndeme !* Toujours rien. En revanche, là-bas en direction du sud, où les unités 3, 4 et 5 étaient parties en renforts, la bagarre semblait avoir été sauvage, mais décisive. Car plus d'échos. Enfin ! Décidément, le Grand Fumier avait donné du fil à retordre, mais...

— *Balso a Rayo, Balso a Rayo...*

La voix douce de Balso. Le regard tendu vers les rougeoiements qui persistaient dans le ciel vers le sud, Rayo répondit :

— ¡ *Si, jefe ?*

— ¡ *Que pas a, allá ?* On n'a plus le contact !

— Moi non plus. Mais c'est sûrement fini. Le transceiver de Carnero a dû morfier dans la bagarre.

Soudain le timbre sec de Roca remplaça la voix douce :

— Si c'est fini, pourquoi tu nous as envoyé les unités restantes en couverture ?

Il y avait du doute dans le propos. Rayo allait répondre, quand un grondement lointain attira son attention.

— ¡ *Vale, patron !* lança-t-il dans l'appareil. J'entends les gars qui revien...

La suite lui resta dans la gorge. Stoppée net par les points lumineux qui venaient d'apparaître au-dessus des collines, loin au sud. Des lumières clignotantes, accompagnées de bruits encore peu audibles, mais caractéristiques. Des rotors d'hélicos !

Avec son grand cirque, ce con de Bolan avait fini par réveiller la populace de La Joya ou de Molino, qui avait sonné le tocsin. À vol d'oiseau, Ciudad Victoria n'était pas si loin, et ces enfoirés de GAFES...

— Patron à Rayo ! C'est quoi, ces lumières, là-bas ?

— Des hélicos, *patron*. Je comprends p...

— Putain, c'est la police ! Rappelle les gars vite fait ! Replie tout le monde par ici, et planquez l'armement lourd !

— *Si*, répondit Cisco. *¡ Si, patrón !*

Un sacré bordel. Ils étaient dans la merde.

Déjà tendue, l'ambiance s'était carrément crispée à bord de l'hélico. Pour la deuxième fois, le zeta penché à l'ouverture latérale de la cabine s'était redressé, et le capitaine Morales l'entendit lancer à son alter ego resté derrière l'équipage :

— C'est pas clair ! Y a eu de la bagarre !

Ernesto Morales le vit échanger un signe avec un des deux autres hélicos, avant d'ordonner au pilote :

— Allume ton projo, et descends ! À trente pieds !

Se baissant vers la civière, il souffla quelque chose à l'oreille du vieux consejero qui parut très étonné. Profitant de l'inattention générale, le capitaine des GAFES se pencha vers son hublot, découvrit le décor situé en dessous, se redressa, échangea un regard indécis avec son commando. Il n'y comprenait rien, mais le zeta avait raison. Au sol, il y avait eu de la bagarre. Des événements qui semblaient complètement échapper, à la fois aux zetas, et au vieux consejero malade.

— Vite, ordonna encore le même zeta au pilote en se redressant. Plus vite que ça !

Carrément crispé et doigt sur la détente de sa Kalach, il empoigna son transceiver, y lança des ordres que le capitaine ne put entendre à cause des rotors. Puis, tandis que l'hélico perdait de l'altitude, il se posta de nouveau dans l'ouverture, canon de F.M. braqué vers le sol, semblant guetter une proie.

La police ? Des renforts pour Las Mulas ?

De toute façon, des tonnes de nouveaux problèmes !

Les hélicos étaient toujours au-dessus du char de guerre, et la silhouette sombre braquait toujours son arme vers le TACOM. Sur l'écran de contrôle, l'image I.L. transmise par la caméra extérieure gauche du van tremblait un peu, à cause du fort grossissement. Les yeux fixes, Bolan essayait de distinguer le signe qu'il redoutait de trouver sur les flancs des hélicos. Le mot *Policía*. Mais alors que l'objectif focalisait sur le flanc d'un des appareils, il tiqua.

Surmontés d'une grosse croix plus foncée. Cet hélico sanitaire signifiait qu'ils n'avaient pas affaire à des renforts ennemis, mais à des autorités légales, et que... Soudain, le panneau latéral de l'appareil en question s'ouvrit, et une silhouette sombre apparut là aussi. Également armée. Transport sanitaire hautement sécurisé.

Moralité pour Bolan, la catastrophe tant redoutée au cours de chacun de ses blitz.

Police, capture, procès. Le pire des scénarii.

— *Shit !* jura-t-il.

Seule attitude possible, décrocher. Une alternative toujours repoussée par l'Exécuteur, mais, en l'occurrence, incontournable. Comme si elle suivait ses pensées, la Mexicaine confirma d'une voix rauque :

— Faut se tirer !

Problème, la piste. Trop étroite pour faire demi-tour. Marche arrière impérative. Alors que le Guerrier enclenchait cette dernière, quelque chose vibra dans la poche de Consolación. Son portable. Sans quitter des yeux les hélicos toujours en vol stationnaire, celle-ci décrocha, masqua son oreille libre de la main :

— *¡ Si !*

— *Yo*, fit sobrement une voix d'homme.

Lucio Avila. À cet instant, la flique de l'A.F.I. voulut demander si son frère avait connaissance d'une opération de police dans leur secteur, mais ce dernier la devança en annonçant :

— Je viens d'avoir ton info. Enfin, pas vraiment. Juste un pseudo. Tu connais les O.S. et leur goût du secret...

— O.K., O.K., coupa Consolación.

Elle connaissait le service de la *Operación Especial* de l'A.F.I. et sa paranoïa légendaire. Pour cause. Des trucs pas toujours très clairs. Comme le show soigneusement télévisé quelque temps plus tôt, de la capture de cette jeune Française, prétendument impliquée dans une histoire d'enlèvement au Mexique... Consolación pressa :

— Alors, tu l'as ?

— *Si*. Mais seulement son pseudo. Caligula. C'est tout ce que j'ai pu...

— O.K. ! coupa encore la jeune femme sans quitter les hélicos des yeux.

Elle posa sa question à propos de l'opération héliportée, et son frère répondit, inquiet :

— Pas à ma connaissance. Pourquoi ?

— *Por nada. Gracias.*

Tandis qu'elle raccrochait, elle entendit un bruit très désagréable, celui de la boîte de vitesse ! La marche arrière renâclait de nouveau ! Et pendant ce temps, une autre silhouette était apparue dans l'ouverture latérale du troisième hélico. Armée, elle aussi. Puis, soudain, un projecteur s'alluma sous l'appareil qui se mit à descendre. Jusqu'à moins de dix mètres. Tout autour, débris et fumées se mirent à tourbillonner sous le souffle des pales, et, dans une brusque trouée dégagée par le vent, ils virent distinctement le type en noir penché dans l'ouverture, brandissant un fusil d'assaut. Forme caractéristique, bien connue. Près de Bolan, Consolación s'exclama :

— *Zetas !*

Tandis que le rayon du projecteur glissait sur le décor de catastrophe, elle fixait l'écran de contrôle, où l'image agrandie par le zoom de la caméra montrait le type en noir en gros plan. Sans bouger, elle précisa sans remuer les lèvres :

— La tenue du mec. La combinaison des zetas. Et son F.-M. Corne de bouc. L'arme des cartels.

Kalachnikov. Le Guerrier avait compris. Plus question de police. La situation devenait claire. Plus sensible aussi. Le rayon du projecteur s'était élargi, progressait à présent en direction du van. La catastrophe se précisait. Avec un peu de chance et en faisant vite, il aurait encore pu envoyer une roquette dans l'appareil et le réduire en miettes, mais à cette distance, le TACOM en aurait lourdement pâti, et les deux autres hélicos auraient pris la fuite. Pris d'une inspiration subite, il lança à Consolación :

— Fais la morte ! Vite !

Dans l'ouverture latérale de l'hélico, le zeta semblait statufié. Sauf son bras. Balayant le vide extérieur du canon de son F.-M., fouillant le décor à la recherche d'une cible vivante. Un examen qui dura un moment, avant qu'il ne quitte enfin sa position pour adresser un geste vif à l'autre zeta. Mouvement de se trancher la gorge.

Message limpide. Aucun survivant au sol.

Puis, l'air préoccupé, il se pencha de nouveau sur la civière où gisait Hernando Caracol. Là non plus, Ernesto Morales n'entendit pas ce que les deux hommes se dirent, mais la discussion semblait animée. Le zeta protestait, avait l'air d'indiquer le sol, visiblement tracassé par quelque chose. Impatient, le vieillard finit par lui couper la parole d'un geste sec. Renfrogné, le zeta se redressa, jeta un long regard

soucieux par le hublot, fit enfin signe à son comparse toujours debout derrière le pilote, et ordonna :

— ¡ *Vamos !*

L'appareil remonta brusquement, et, entouré des deux autres, il reprit son cap. Chacun immobile dans son coin, les faux personnels médicaux et leur capitaine se regardèrent, et ce dernier leur fit comprendre de laisser faire. Il ignorait ce qui s'était passé en bas, il ne connaissait pas la raison de ce détournement, pas plus que celle de ce vol en formation des trois hélicos, jusqu'à ce secteur paumé où la guerre semblait avoir été... où la guerre *était* déclarée. Car, d'un coup, il venait de comprendre !

Même près de mourir, le vieil Hernando Caracol venait détrôner son ancien protégé, José « Roca » Roque-Chanas, qui voulait le mettre hors circuit. Action musclée en prévision, sans doute meurtrière, d'où l'absence de la *nieta* du malade à bord. Prise de pouvoir au bénéfice de qui ? Aucune importance. Le *capitán* Ernesto Morales sut alors que rien ne se déroulerait comme il l'avait décidé, et son soulagement fut d'une extrême intensité. L'atroce décision qu'il avait dû prendre pour protéger Juan tout en l'enrichissant ne lui appartenait sans doute déjà plus. Avec un peu de chance, il n'aurait pas à actionner le petit boîtier électronique de commande coupe-circuit à rayon infra-rouge récupéré aux *correos* de Ciudad Victoria, et qu'il avait planqué... dans son slip. Il n'aurait pas à faire taire le vieux conseiller de Roca en provoquant cette fausse panne électrique en vol pour crasher l'hélico, et tuer *tous* les passagers, en faisant croire à un simple accident. Peut-être même que, dans l'action, son commando s'en sortirait.

CHAPITRE XXIII

— C'est quoi, cette merde !

Planté au milieu de l'immense cour d'où avait décollé le EC 130 un peu plus tôt, José « Roca » Roque-Chanas avait vu les feux des hélicos stationner un moment au niveau de l'accès à Las Mulas. Juste à l'instant où les lourds vantaux d'acier du portail de l'enceinte s'étaient refermés sur le retour de sa garde prétorienne. Puis les feux s'étaient de nouveau animés, avaient grossi en progressant vers l'hacienda. De plus en plus. Jusqu'à pouvoir lire l'inscription sur le flanc de l'un d'eux. *Urgencias Médicas*. Celui qui volait le plus haut. Maintenant, aussi dépassé que Mágico et la brochette de *kaibiles* qui les entouraient, il assistait à la descente des deux appareils sans inscription, juste au-dessus des toits-terrasses. Au même instant, un bras jaillit par l'ouverture de l'hélico médical, lançant quelque chose qui s'éparpilla dans le vent tourbillonnant des pales. Des papiers. Incrédule, le *jefe* du cartel du Golfe les regarda descendre, croyant à une quelconque manœuvre policière. Puis, alors que les feuillets commençaient à toucher le sol, l'inscription *Urgencias Médicas* lui fit songer à une opération sanitaire de grande envergure... et d'extrême urgence.

La grippe A !

La grippe A revenait ! Épidémie générale sur le Mexique ! On venait les alerter ! Les prévenir du danger par un lancer de tracts, et... La grippe A ! Sa hantise !

— ¡ Dueño !

Balso avait dû hurler pour se faire entendre. Il avait ramassé un des papiers, le tendait à Roca, l'air bizarre. Tout à sa panique naissante, le boss cria, mauvais :

— ¡ Qué !

Arrachant la feuille des doigts de son *segundo teniente* et se protégeant les yeux de la poussière soulevée, il découvrit une ligne. Une seule. En très gros caractères :

TU AS TRAHI MON AMITIE, ROCA. TU N'AURAS PAS DÛ

Signé Hernando.

— ¡ *Lider por patrón, Lider por patrón... ! ¿ Qué pasa, patrón ?*

Dans le transeiver de Mágico, le timbre de Cisc. Encore loin au fond du domaine, le leader des *kaibiles* ne comprenait rien à ce cirque. Roca, si. Ça sentait mauvais. Très mauvais. Peut-être bien plus que la grippe...

— ¿ *Patron !*

Cette fois, l'appel émanait d'un des soldats de sa garde rapprochée. Relevant les yeux, le *jefe* suivit le regard de ses hommes, fut saisi par la scène. Là-haut, deux des hélicos étaient descendus au ras des corps de bâtiments, couchant quasiment les jeunes arbres plantés. Des silhouettes noires sautaient des appareils pour prendre position contre les garde-fous aux rebords tuilés, brandissant des fusils d'assauts, aux longs chargeurs recourbés. Parfaitement reconnaissables, grâce aux feux syncopés des hélicos. Kalachnikov ! Des armes de mafieux.

— ¡ *Hijos de putas !*

En un éclair, Roca avait tout analysé. Hernando Caracol !

Ce vieux *bastardo* avait éventé son *Gran Salto* ! Il avait senti le piège. Sa proposition de transfert à la policlínico Bueno Socorro de Ciudad Victoria, et tout le reste ! Et il avait décidé de se venger avant de mourir. À tous les coups, au bénéfice de ce planqué de Trévis. Galeno Trévis, le *primero teniente* du clan... qui s'entendait si bien avec le vieux, et qui sautait sur l'occasion. Lui piquer le pouvoir.

À lui ! José « Roca » Roque-Chanas !

Alors, en trois secondes, le *jefe* du cartel du Golfe redevint à la fois le jeune *canalla* des *barrios* de Nuevo Laredo, l'*asesino* confirmé de ses débuts dans la cour des grands, puis le troisième *teniente* du cartel, alors dirigé par le mythique Osiel Cárdenas Guillén. À l'époque où, déjà, lui, Roca, faisait régner la terreur. Le regard soudain allumé de rage glacée, il se mit à sprinter vers la grande villa, en hurlant à l'adresse de ses hommes :

— ¡ *Adelante !*

Juste à l'instant des premières rafales.

Du sable et de la terre giclèrent tout autour, des balles frôlèrent ses oreilles, il entendit des rafales partir dans son dos. Ses *kaibiles* ripostaient. L'un d'eux cria, puis deux, et encore un. D'un coup d'œil de côté, il vit un de ses *soldados*, puis un autre s'affaler, sprinta encore plus vite, couvert par les rafales de ses hommes, pourtant certain que la prochaine balle des *zetas* serait pour lui. Il le crut jusqu'à l'instant où, passant comme une fusée sous l'auvent protégeant l'entrée de la villa, il réalisa le miracle.

Sauvé ! Provisoirement.

— ¡ *Rápido, dueño ! ¡ Rápido !*

Arrivé derrière lui, le couvrant d'un P.-M. perdu par un soldat abattu et ramassé au vol, Balso le Magicien le poussa sans ménagement, l'envoyant s'engouffrer dans le vaste patio précédant l'accès au bâtiment principal.

— ¡ *Cuidado !*

La voix de Balso. Manquant trébucher contre le rebord du bassin central fleuri de lotus, le *jefe* leva les yeux. Réflexe qui encore une fois lui sauva la vie. Se jetant de côté, il vit là-haut, au bord du toit-terrasse le *zeta*, qui eut à peine le temps de délivrer un début de rafale. Expédiée à la volée, celle de Balso lui fit éclater le thorax, le catapultant dans une chute libre spectaculaire, qui l'empala sur la croix en bronze de la fontaine du bassin. Aussi expert en armes à feu qu'aux poignards de lancer, le *segundo teniente* pressa encore :

— ¡ *Pronto ! ¡ Pronto !*

Cela valait à la fois pour le boss, et pour les soldats rescapés de sa garde. Cinq... sur une douzaine ! Pendant ce temps, à l'extérieur, les rafales crépitaient, de plus en plus nourries. *Zetas* contre *kaibiles*. Devenus frères ennemis. C'était la guerre. Dans le vaste hall décoré d'art Maya et de toiles modernes, personne. Précédant sa troupe et à peine essoufflé, José « Roca » Roque-Chanas se rua dans l'immense bibliothèque Renaissance espagnole située en rez-de-jardin, la traversa en trombe, fit basculer un rang de livres factices d'une étagère, passa la main au fond du meuble, manœuvra un levier, faisant pivoter un des panneaux de rayonnages, dévoilant une porte en acier, à verrouillage chiffré. Tandis qu'au loin les rafales continuaient, le battant blindé s'ouvrit, découvrant une pièce où la lumière s'alluma automatiquement.

Une chambre forte bourrée d'armes.

Accrochées aux murs de béton brut, étalées sur une longue table, ou entassées dans des caisses découvertes. Revolvers, pistolets Taurus, Beretta, Smith & Wesson, P.-M. de toutes marques, A.K 47 et 74 par dizaines, M-16 et M-203 lances grenades de 40 mm, et même quelques lance-roquettes. Law U.S., B300 israéliens. RPG7 soviétiques, et même deux Apilas français ! Plus leurs charges respectives, et des grenades à main. Défensives. Par dizaines également. Un véritable arsenal. Même des pains de semtex enfermés bien au sec. De quoi tenir un siège. Plus une petite surprise. Une réserve très spéciale, enfouie au secret, destinée aux GAFES, au cas où un jour... Mais le chef du cartel du Golfe ne comptait ni tenir un siège, ni en arriver aux extrêmes. Il était le *jefe*. Le seul. Roque-Chanas, qui maîtrisait tout. Désignant une

mitrailleuse à bande M-60 au plus costaud de ses soldats, il ordonna :

— Attrape ça !

Et à son voisin direct :

— Toi, tu te charges des bandes !

Et à deux autres, il désigna une paire de B300 en précisant :

— Ça, plus un calibre chacun. 93-R. Et des chargeurs. ¡ *Rápido* !

S'adressant au cinquième rescapé, il jeta par-dessus son épaule :

— Toi, des munitions pour tout le monde ! Et aussi des grenades !

Tandis que ses hommes obéissaient, il jeta son dévolu sur un M-P 5K, et un M-203, dont il chargea le tube.

Il allait frapper vite. Et très fort !

Du regard, il chercha son *segundo teniente*. Disparu. Mais il le connaissait. Pas le genre à désertier. L'instant d'après, toujours précédant ses hommes chargés à bloc et lui-même des chargeurs et des ogives explosives plein sa ceinture, il retraversait le hall, s'élançait à l'assaut du monumental escalier à double révolution desservant l'étage et les toits-terrasses. D'une voix forte, il lança à la cantonade :

— ¡ *Vamos* ! ¡ *Arriba* ! En haut ! ¡ *Vamos* !

Des cris de guerre, qui se perdirent dans le vacarme des rafales. Celles de l'ennemi.

Ils avaient fait le mort, et ça avait marché.

De l'hélico, malgré le puissant projecteur et un examen qui avait semblé très long à Bolan, le *zeta* n'avait sans doute vu qu'un pare-brise criblé d'impacts, et, à l'intérieur du van, deux corps recroquevillés sur leurs sièges. Deux cadavres de plus, sur une scène de guerre déjà bien fournie.

Au Mexique, c'était presque banal.

Renonçant à sa marche arrière, le Guerrier avait laissé les hélicos prendre du champ, puis, louvoyant entre les carcasses et arrachant un peu de nature végétale en forçant le chemin, il avait réussi à s'extraire des épaves mécaniques en feu, écrasant quelques restes de corps au passage. Puis, fonçant en avant, le char de guerre s'était bientôt retrouvé en terrain quasi découvert. Immense espace légèrement vallonné, largement déboisé, au fond duquel des lumières avaient crevé la nuit. Sur terre, et aussi dans le ciel. Les hélicos qui descendaient au ras d'un complexe bâti de plusieurs bâtiments. À cet instant, l'image agrandie de l'écran de contrôle se piqueta de petits éclairs multiples, un peu partout sur la partie supérieure des constructions. Des éclairs qui ressemblaient à ceux émis par des coups

de feu...

— ¡ *Cuidado* !

Le cri de Consolación arracha Bolan à l'écran des caméras, pour revenir à celui de la conduite de nuit, et il sentit son estomac se crispier.

Là-bas, à moins de cinquante mètres, une jeep, une silhouette sombre pointant le canon d'une arme. En plein sur eux ! Puis il se décontracta. Ils ne craignaient rien. Malgré ses blessures, le pare-brise tiendrait une fois de plus. Son épais quadriplex pouvait résister à...

CHAPITRE XXIV

— ¡ *Lider por patrón, Lider por patrón... ! ¿ Qué pasa, patrón ?*

Debout dans sa jeep et transceiver à l'oreille, Cisco « Rayo » Mariele se sentait dépassé. Son fusil FR-F2 à visée laser au poing avec une balle Arcane dans la chambre, il fixait la scène qui se jouait au loin d'un regard incrédule. Dans la Viking 1GEAN, l'image légèrement scintillante des silhouettes sautant des hélicos sur les terrasses de l'hacienda avait quelque chose d'artificiel. Bien que trop loin pour distinguer les détails, Rayo savait ce que ça signifiait. Le *Grupo Aeromóvil de Fuerzas Especiales* donnait l'assaut, et un appareil sanitaire attendait ses blessés éventuels ! Un truc de dingue ! Ils s'étaient tous trompés. Ce n'était pas le Grand Fumier. Pas un putain de mobile home qu'ils avaient vu là-bas, mais un véhicule des GAFES !

Jamais le cartel n'avait été inquiété depuis la prise de pouvoir de Roca. Et surtout, aucune info n'était parvenue aux oreilles de celui-ci à propos d'une quelconque intervention possible. En tout cas, cette fois, c'était sérieux, et pour la première fois depuis son entrée au service du cartel, Cisco ne savait plus quoi faire. Il entendait bien les échos de la bagarre qui s'était déclenchée à l'hacienda, mais le boss ne répondait pas. Aucune instruction. Seulement ce boucan, ces rafales et ces cris retransmis par le trans...

— ¡ *Jefe ! ¡ Jefe ! ¿ Qué pasa ?*

Dans le transceiver, la voix d'Andres, le sergent qu'il avait chargé de regrouper les troupes autour de l'hacienda, qui pédalait dans la semoule.

Soudain décidé, Rayo renvoya :

— Attendez. Je vais aller voir ce qui...

Un soudain grondement le fit taire. Un bruit de moteur, rageur et puissant, rien à voir avec celui d'un hélico. Tournant la tête, et sa jumelle Viking toujours devant les yeux, le *jefe* des *kaibiles* ne vit tout d'abord que le décor scintillant de l'immense parc qui s'étendait jusqu'à la piste d'accès à Las Mulas, puis brusquement, tel un monstre antédiluvien émergeant des profondeurs du crépuscule grisâtre artificiel, le muflé massif du véhicule apparut. Tous feux éteints,

fonçant droit devant. Droit sur lui !

À cette seconde, l'*ex-soldado* des groupes de choc de l'armée guatémaltèque ressentit deux émotions distinctes. Le stress, et une sorte d'ivresse. Cette excitation froide et raisonnée, qu'il croyait disparue en lui.

Celle du sniper.

Car, là, ce mobile home fonçant sur lui tel un buffle en pleine charge était bel et bien celui du Grand Fumier ! Avec sa putain de tourelle lance-roquettes sur le toit, auquel les rares témoins encore vivants de ses saloperies de blitz faisaient sans cesse allusion. Le char de guerre du Fumier ! Sans aucune inscription sur sa carrosserie. Les GAFES, eux, annonçaient toujours la couleur sur leurs fourgons. Mais alors : les GAFES et le Fumier associés ? Ça ne collait pas. Sur ce fourgon de merde qui fonçait sur lui, *nada*. Aucun signe distinctif. Rien que cette tourelle sur le toit. Un véhicule qui ressemblait à un truc de caravaning mais, en réalité, un engin de guerre. Celui de la Grande Salope. Avec son pare-brise déjà plein d'éclats, stigmates des bagarres contre les troupes de Guz et d'Orcha. Pare-brise qu'on disait super blindé. Verre et fibres à l'épreuve des pires calibres classiques, d'armes légères et mi-lourdes...

Plus vite encore que n'approchait le mobile home, l'esprit enfin libéré de Rayo fonctionnait à plein. Et les vieux réflexes revinrent. En force.

Le pire des calibres, Cisco l'avait dans le FR-F2. Capable de traverser 8 mm du meilleur acier de blindage.

Balle Arcane. C'était ça, le *pire* des calibres !

Dans la jumelle à fort rapprochement, l'avant du gros van grossissait rapidement. Et malgré les sautes d'image dues aux sursauts du véhicule sur le terrain, Rayo cadra enfin deux têtes derrière le pare-brise étoilé. En voyant celle de la fille, son esprit marqua un bref temps mort. Pas banal. Mais aussitôt, la face du conducteur s'inscrivit dans la jumelle. Dure. Tendue. Sur son front coiffé de sombre, quelque chose qui ressemblait à des jumelles, et dans ses prunelles rendues livides par le système de vision nocturne, toute la rage de l'univers.

Alors, un rictus de défi naissant au coin de sa bouche et soudain habité par un calme absolu, l'ex-tireur d'élite des groupes de choc de l'armée guatémaltèque releva la jumelle sur son front, épaula le FR-F2, appliqua son arcade sourcilière contre l'ocilleton de la lunette de visée LP1105R, effectua un réglage rapide, vit nettement le point d'impact s'inscrire en rouge sur le pare-brise de plus en plus proche, attendit le dixième de seconde précis, durant lequel la petite pastille rouge se posait brièvement à l'endroit exact où elle devait être.

Au milieu du front de l'Exécuteur.

Son index pressa la détente et, derrière le pare-brise étoilé, la tête du Grand Fumier bascula.

— ¡ *Vamos ! ¡ Vamos !*

Dans le monumental escalier de pierre, la voix de Roca se mêlait au vacarme des rafales. Les premiers essais mortels avaient ralenti la progression de sa troupe vers le haut, mais, dos contre le mur, il continuait pourtant. Marche après marche, rafale après rafale, à la fois du M-P 5K et du M-203. Seulement les balles, pas encore les grenades. Sans précipitation. Le combat, il avait bien connu dans les années passées, et il n'avait rien oublié. Notamment, le principe fondamental. Ne jamais perdre l'initiative, frapper sans discontinuer, de façon progressive, toujours plus, et plus fort que l'adversaire. Or en haut, ces traîtres de *zetas* à la solde de Caracol appliquaient la même stratégie. Accrochées aux murs de l'escalier, les toiles de prix ramassaient les pruneaux à la pelle, mais pour les dégâts matériels, aucune importance. Néanmoins, si ça continuait... Alors, relevant le canon du M-203, il activa la mise à feu de la grenade contenue dans le tube et recula vivement. La 40 mm fusa, monta vers la partie supérieure de la révolution opposée de l'escalier, disparut à sa vue en passant le parapet de la balustrade en pierre. Par-dessus les rafales ennemies, il entendit une exclamation, vite interrompue par l'explosion. Là-haut, il y eut des hurlements, des jurons, des plaintes. Les tirs s'arrêtèrent soudain, mais pour faire bonne mesure et couvrir sa progression, Roca réactiva le M-203, envoya une deuxième grenade, attendit son explosion pour faire signe à ses hommes de le suivre.

L'instant d'après, dans un nuage de poussière et de débris, il bondissait sur le palier de l'étage aux portes de chambres fermées. Détail insolite, le chariot-bar que feu Terruel aimait garder devant sa porte de chambre. Plein de bouteilles, la plupart éclatées. Une odeur d'alcool flottait au-dessus des cadavres de *zetas* étalés sur le dallage plein de sang, d'éclats divers, d'armes abandonnées. Des corps criblés, baignant dans leur sang parmi les gravats.

Des *zetas*, qu'il n'avait jamais vus !

Sauf un qui avait changé de camp. Bien sûr, ce vieux salaud de Caracol avait levé des troupes qui ne le connaissaient pas. L'ordure ! Au fond du palier, une autre porte était ouverte, donnant sur un escalier conduisant aux terrasses, et d'où jaillirent trois nouveaux *zetas*. Inconnus eux aussi, et qui se mirent à rafaler. Exactement en même temps que Roca et ses hommes.

Alors, quand le *jefe* du Golfe encaissa le choc, il ne fut pas

vraiment surpris. D'ailleurs, il n'eut presque pas mal. Seulement un vertige, qui ne l'empêcha pas de voir les trois *zetas* ennemis s'écrouler au pied de la porte ouverte, ni ses soldats s'affaler autour de lui, hachés sur place. Puis il eut mal. Très mal. Le vertige s'intensifia, une de ses jambes plia et il tomba. Seulement sur les genoux. Près du B300. Là. Tout près de lui. À portée de main.

Pas encore mort. Des comptes à régler.

Pris par l'action, Mack Bolan n'avait pas vu le brusque repli du terrain devant le TACOM. Quand les roues avant le franchirent, le lourd véhicule tangua comme sous une violente poussée, faisant sauter ses passagers sur leurs sièges. Dans le concert de sons mécaniques divers, le Guerrier remarqua à peine le bruit mat et vibrant, tout près de son oreille droite. En revanche, il sentit nettement des choses lui griffer la peau du visage, et une nouvelle exclamation de Consolación lui fit tourner la tête. Tassée contre sa portière, la Mexicaine semblait se tenir le côté gauche au niveau de la hanche, mais, dans l'obscurité, Bolan n'y voyait presque rien. Le TACOM tressauta sur un autre accident de terrain, et il rabaissait la jumelle sur ses yeux, quand la jeune femme cria encore :

— ¡ *Cuida...* !

À la parcelle de seconde où Bolan regardait de nouveau à travers le pare-brise en sursautant sur son siège, le quadriplex encaissa un choc, dont l'écho résonna derrière sa tête, tandis que des éclats scintillants fusaient dans le champ de vision de la jumelle.

De tous petits éclats de verre, qui volèrent à travers la cabine. Au même instant, l'image de la jeep et de la silhouette armée s'inscrivit à son tour dans le champ de la jumelle. En live, à moins de trente mètres, la silhouette épaulait toujours son arme, et, instantanément, l'Exécuteur réalisa ce qui venait de se passer : les chocs... les éclats de verre... et Consolación qui avait l'air...

Les réflexes conditionnés de l'Exécuteur prirent alors le relais, et, au tableau de bord, son index trouva instinctivement la bonne touche sur le clavier des commandes de tirs. Au-dessus du van, il y eut une sorte de souffle aigu, puis une langue de feu fusa dans la nuit, fonçant vers la jeep à plus de 100 m/s, et un tiers de seconde plus tard, le véhicule explosa dans un déchaînement de lumière, de décibels et de débris de toutes sortes qui volèrent dans l'espace. Certains frappèrent le char de guerre, mais il était passé, et la plupart retombèrent loin derrière lui, quand il tressauta plus loin en abordant la pente qui montait en direction des bâtiments, et de la zone boisée qui les bordait sur la gauche. S'inquiétant alors du sort de Consolación, l'Exécuteur

cria pour couvrir le grondement du moteur :

— ¿ *Problema* ?

— ¡ *Maricon de bastardo* !

L'injure ne devait pas s'adresser à lui, mais le langage fleuri de Consolación le rassura. Tandis qu'il s'accrochait au volant pour sauter un énième pli de terrain, elle ajouta :

— Pas vraiment étanche, ton putain de pare-brise !

Une évidence. Un projectile, voire deux, avaient bel et bien traversé le quadriplex. Un matériel qu'il avait lui-même testé au tir de projectiles *Metal Piercing*, et qui avait vaillamment résisté. À sa connaissance, une seule munition avait dépassé depuis leur pouvoir de pénétration. La balle Arcane. Française. D'évidence, le pourri à la jeep la connaissait aussi. Alerté par la remarque de Consolación, Bolan jeta un œil de côté, insista :

— Blessée ?

— Défigurée !

Elle se palpa la hanche, à la naissance de la fesse gauche. Dans la jumelle, le Guerrier distingua une luminescence sous ses doigts. Une tache sur son jean.

Il gronda :

— *Shit* !

— C'est rien, renvoya la jeune femme. Accélère.

Pas plus impressionnée que ça, et apparemment pressée d'en finir. Sacrée fille !

Sur l'écran des caméras I.L., le zoom offrait à présent une vue rapprochée du site, découvrant la haute enceinte qui entourait les bâtiments. Au-dessus des terrasses, les deux hélicos commençaient à remonter vers l'altitude du troisième, et, en dessous, les éclairs se multipliaient.

Pas de doute, une bagarre faisait rage. Pour d'obscurcs raisons, les chacals s'entredévoraient. Situation insolite, dont l'Exécuteur comptait bien profiter. Si la chance était avec lui, et avec Consolación... dont il ignorait toujours le but secret dans cette histoire. Mais les explications seraient pour plus tard, s'ils en sortaient vivants.

— Là-bas !

Consolación avait de bons yeux. Bolan leva les siens vers l'écran, où des silhouettes s'agitaient, à l'orée de la zone boisée, à 300 mètres de là, cavalant à pied ou embarqués à bord de véhicules divers, en direction du mur d'enceinte et des constructions. Renforts pour la bagarre. Du coin de l'œil, Bolan vit la main gauche de la Mexicaine

quitter sa hanche, pour essuyer le sang sur sa cuisse, avant de se poser près du clavier des commandes de tirs. Ils n'étaient plus qu'à cent cinquante mètres, quand il vit des silhouettes montées sur le plateau d'un pick-up se retourner vers eux en gesticulant. Ils étaient repérés, et, déjà, des éclairs s'allumaient aux canons de leurs armes. À cet instant, Consolación demanda d'une voix forte :

— Je peux jouer ?

Jouer ! Comme à un jeu vidéo ! Dans son regard, une lueur était apparue, que le Guerrier connaissait bien. Déjà, ses doigts s'approchaient des touches commandant les Hotchkiss frontales. Comment refuser ?

— Affirmatif !

Aussitôt, les doigts de la jeune femme s'activèrent. Les mitrailleuses se mirent à cracher leurs rafales, et, à moins de cent mètres à présent, les premières silhouettes basculèrent comme des quilles. Consolación apprenait vite. Elle s'en félicita, à sa manière :

— *¡ Vaya en infierno, banda de marcicones !*

Des balles ennemies frappèrent le TACOM, mais il ne s'agissait que d'ogives classiques, et, décidément rancunière, la Mexicaine continua de tirer. Et les silhouettes continuèrent de tomber des véhicules. Une rafale toucha un 4x4 qui prit feu, tandis que le pick-up canardé en premier et qui tentait de fuir s'arrêtait pile, avant d'exploser dans un boucan assourdissant, expédiant en l'air les passagers de sa cabine. Derrière les lentilles de la jumelle de vision nocturne, le regard de l'Exécuteur luit d'un éclat sauvage. Là-bas, au-dessus des bâtiments, les hélicos s'élevaient toujours lentement. Devant eux, plus d'ennemis vivants, et plus d'impacts sur le TACOM.

— *Basta*, dit-il en écartant la main de Consolación du clavier de commandes, pour y placer son propre index, en fixant l'écran de contrôle, où une petite croix rouge de visée frémissait doucement.

Celle du lance-missiles de tourelle.

L'enfer évoqué par la jeune femme, elle et lui y seraient très bientôt.

CHAPITRE XXV

Dans la chambre forte Balso « Mágico » Coria s'était quelque peu attardé, mais la situation l'exigeait. Il ignorait si Roca en aurait décidé ainsi compte tenu de la situation, mais le *segundo teniente* avait fait selon sa propre conviction. Son *dueño* était prudent, il avait tout prévu, y compris le pire. Sa manière à lui de niquer quiconque viendrait lui faire la guerre ici. Or, quelque part en Balso, une petite voix soufflait des choses désagréables. Très inquiétantes et qui exigeaient une décision.

Il l'avait prise, laissant Roca et les autres se lancer à l'assaut. Il avait fait le nécessaire, pour le cas où, juste avant de quitter la chambre forte, un M-16 M-203 au poing, plus deux chargeurs de 5,56 et quatre ogives de 40 mm dans les poches. Largement suffisant pour ce qu'il voulait faire. En bon *segundo teniente*, il connaissait l'immense demeure comme sa poche, et, de corridors en salons, puis de couloirs en couloirs, il gagna les communs désertés par le personnel, puis, dans l'escalier domestique, desservant directement la plate-forme de service, voisine des trois toits-terrasses privés de la villa. À peine essoufflé par la vingtaine de degrés aux pierres grossières, il aboutit bientôt à l'intérieur d'une pièce, sorte de resserre encombrée de tout un matériel d'entretien, et de divers mobiliers de jardin destinés aux terrasses. Une imposte vitrée avec grille offrait une vue réduite sur l'extérieur, et une porte métallique ouvrait directement sur la plate-forme de service, située en contrebas des toits-terrasses de la villa. Essayant de distinguer les bruits proches, du vacarme ambiant des rafales et des rotors d'hélicos, Balso « Mágico » Coria entrouvrit la porte de quelques millimètres, sonda le secteur d'un regard prudent. Droit devant, à cinq mètres, le muret et les dix marches permettant d'accéder aux toits-terrasses. Et accroupi sur le palier de l'escalier, une silhouette sombre, Kalach aux poings, surveillant la plate-forme. Le *segundo teniente* connaissait tous les *zetas* attachés au fief de Ciudad Victoria, et, même modeste, l'éclairage dispensé par les feux syncopés des hélicos toujours au-dessus du site permettait de distinguer les traits du type. Inconnu au bataillon. Le vieux Caracol et ce *cabron* de Trévis avaient levé de nouvelles troupes.

Les feux des hélicos interdisaient toute sortie discrète à Balso. Quant à rafaler le *zeta*, trop risqué. Repéré maintenant, échec assuré. Or, le temps pressait. Seule solution... Posant le M-16 M-203 à ses pieds, Mágico se redressa, et comme par enchantement, deux reflets métalliques luirent dans ses deux poings.

Poignards de lancer.

Repoussant d'un coup la porte du pied, il l'ouvrit toute grande, et, dans le même mouvement, balança ses deux lames. La paire de reflets fusa dans la nuit, et sur le palier de fer de l'escalier, le *zeta* marqua un sursaut, ouvrit une bouche démesurée, esquissa le mouvement de relever la Kalach, marqua un temps d'arrêt, fixant Balso dans le cadre de la porte d'un regard hébété, avant de s'affaïsser sur lui-même. Une lame dans la gorge, l'autre en plein cœur. Mort instantanée. Ses doigts lâchèrent le fusil d'assaut qui ricocha sur les marches en fer. Heureusement, le concert des combats et des rotors masqua entièrement la cascade de sons métalliques. Ramassant le combiné M-203, Balso alla récupérer ses poignards, les essuya sur les vêtements du mort et les remit sous sa veste, tout en jetant un œil vers les hélicos. Ceux qui avaient déposé les *zetas* commençaient à remonter. Dans un instant, il serait trop tard. Alors, revenant se caler contre le mur de la resserre qu'il venait de quitter, il arma la « pompe » du M-203, dressa le canon vers le ciel, et il allait presser la détente, quand un trait de feu venu de nulle part traversa l'espace au-dessus de lui, allant percuter le flanc du deuxième hélico, « militaire », situé en dessous du « sanitaire ». Il y eut comme un jet d'étincelles sous l'appareil, puis une énorme déflagration. Littéralement brisé en trois, l'hélico bascula, envoyant tôles et pièces mécaniques tous azimuts, dans une orgie de sons et de lumière orangée. Désarticulée, une silhouette parut voler une seconde à l'horizontale, disparut dans la nuit. Arraché par l'explosion, le rotor central de l'appareil se mit à tourner dans l'espace, ses pales sifflant sinistrement dans l'air saturé de chaleur, tandis que des choses atterrissaient un peu partout, sur la plate-forme et les toits-terrasses alentour. Dont une forme épaisse, qui vint frapper la maçonnerie, avant de chuter lourdement, devant le cadre de porte de la resserre où Mágico s'était mis à l'abri.

Un corps... un tronc humain vêtu d'un blouson, sectionné à la taille, pissant le sang et les boyaux arrachés, coiffé d'un casque de pilote. Déséquilibré par le souffle de l'explosion, l'hélico que Mágico souhaitait abattre se stabilisa, se porta à la verticale de la plate-forme, et une myriade d'éclairs apparut à sa porte transversale. Des balles ricochèrent sur le mur et le béton du plancher de la plate-forme, allèrent frapper l'acier de l'escalier. Imperturbable. Balso « Mágico » Coria rechargea le canon du M-203, attendit une accalmie risqua le haut de son corps à l'extérieur, redressa le tube du lance-grenades.

Aussitôt, une nouvelle volée de balle ; frappa le mur près de lui. Il lâcha son tir à la volée, recul ; précipitamment, gardant un œil sur le théâtre des opérations en l'air. D'abord, il crut avoir fait mouche, mais ai lieu d'assister à une explosion semblable à la précédente, il n'entendit que celle de la grenade. Beaucoup plus modeste, et sans le déchaînement de feu attendu. En revanche, il vit nettement l'appareil « sanitaire » situé plus au-dessus des toits-terrasses se mettre à tourner sur lui-même comme une toupie désaxée, éjectant en l'air un morceau de pale brisée. Tir loupé. L'appareil balança, perdit de l'altitude, parut hésiter, avant de descendre d'un coup pour s'échouer sur la terrasse principale en écrasant son train sous lui et en brisant sa carlingue sur le parapet, tout en fauchant hommes en noir et plantations avec ce qui restait de ses pales. Sans exploser.

Baraka.

Au même instant, deux silhouettes apparurent derrière le muret des terrasses, et, tandis qu'une moitié de l'hélico crashé achevait de se briser pour basculer dans le vide, de nouvelles rafales firent sauter l'enduit de revêtement de la resserre. Balso s'y attendait. Réfugié dans l'ombre, alors que la partie brisée de l'hélico « sanitaire » s'écrasait quelque part dans un fracas de tôles broyées, il pressa la détente du fusil d'assaut combiné, vida le chargeur droit devant lui, culbutant les *zetas* qui basculèrent pour s'écraser sur le béton de la plate-forme.

Pourtant le compte n'y était pas. Le troisième hélico restait dangereux.

Mágico rechargea le M-203, fit un pas en avant, redressa le canon de l'arme, pressa la détente. Mais alors qu'il allait se remettre à l'abri, un nouveau trait de feu venu de nulle part zébra la nuit au-dessus des toits-terrasses. Incrédule, le *segundo teniente* vit cette fois nettement l'impact de sa grenade, et celui du trait de feu sur l'hélico, assista au même spectacle de cataclysme, quand l'appareil explosa en plein vol dans un enfer de lumière et de décibels. Fasciné malgré lui, il vit la carlingue se désintégrer au-dessus de lui, dispersant tôles et pièces mécaniques dans l'espace. Une explosion gigantesque, qui plaqua littéralement Balso « Mágico » Coria contre le chambranle de la porte. Durant une seconde ou deux, il ferma les yeux. Trop de débris, trop de poussière, trop de chaleur. Puis il les rouvrit. Pas complètement. Juste le temps de voir fulgurer la plaque métallique vers lui. Il voulut reculer... Trop tard.

Le choc fut énorme, mais il n'en sut jamais rien...

— *Yeah, man ! Splendid !*

Ce deuxième tir de la tourelle et l'explosion du deuxième hélico

avaient quasiment soulevé Consolación de son siège. L'enthousiasme. Au point de délaisser l'espagnol. Elle y revint pourtant pour ajouter en grimaçant :

— ¡ *Mierda !* ¡ *Me duele !* Ça fait mal cette connerie !

La tache de sang n'avait pas augmenté sur sa hanche, mais elle semblait souffrir. Autour d'eux et hormis du côté des bâtiments, le secteur s'était calmé. Plus d'ennemis en vue. Cinq cents mètres séparaient encore le char de guerre des murs d'enceinte de l'hacienda. Le temps pour Consolación de se réfugier dans la cabine de repos. Inquiet, Bolan le lui conseilla. Sans succès.

— ¡ *Me tienes para que, gringo !*

Sur ces mots, elle quitta quand même la cabine en boitant, disparut un instant, revint s'asseoir en déclarant à propos de sa blessure :

— Ça saigne, mais c'est rien. Juste un peu arraché. N'empêche, c'est pas passé très loin.

Sans autre commentaire, elle posa à ses pieds les deux M. P 5K, une foule de chargeurs et quelques grenades défensives, qu'elle était allée prendre dans la réserve. Elle l'avait compris, de futurs combats rapprochés s'annonçaient une fois dans la place. Une fois franchi l'obstacle du monumental portail qu'ils découvraient sur l'écran de contrôle, et qui grandissait vite.

L'Exécuteur enfonça la touche de tir de la tourelle, et, propulsé par sa langue de feu, la nouvelle roquette jaillit dans le ciel au-dessus du TACOM, fonçant droit sur sa proie.

CHAPITRE XXVI

Toujours à genoux, José « Roca » Roque-Chanas avait envie de vomir. La tête lui tournait, sa vue se brouillait, et il ne sentait plus sa jambe droite. Le pire était ses oreilles. Ces explosions, ces chocs qui avaient secoué toute la structure de l'hacienda, il ne comprenait pas ce qui s'était passé. La moitié des balustres en pierre de la rambarde avaient sauté, la lumière du grand lustre en cristal suspendu au-dessus de la cage d'escalier et aux breloques dévastées était coupée, ne restait que la lueur orangée des veilleuses situées au bas des murs pour éclairer le décor. Sinistre.

Les cadavres de sa garde rapprochée, recroquevillés dans leur sang et les gravats, indiquaient l'ampleur du désastre. Par la porte d'accès aux toits-terrasses, des lueurs d'incendie arrivaient jusqu'à lui, et une fumée noire, lourde d'odeurs de fuel et de caoutchouc brûlé commençait à envahir le palier. Les explosions s'étaient tues, mais, au loin, des échos de combats persistaient. Rafales nourries, hurlements, cavalcades. Signe que rien n'était fini. Ses soldats résistaient. Peut-être même que la situation tournait à leur avantage et qu'ils avaient fini par avoir le Grand Fumier !

Mais ce qu'ils avaient tous pris pour un de ces blitz à la con de l'Exécuteur n'était peut-être finalement que cette tentative de renversement de pouvoir ourdi par le vieux !

Bien sûr !

Galvanisé par cette révélation et refoulant l'idée qu'il avait peut-être tué Joaquín Terruel pour rien, le *jefe* du cartel du Golfe émergea de son hébétude, prit appui sur les bras, parvint enfin à bouger, ressentit un fourmillement dans sa jambe droite. Bon signe. Près de lui, le B-300 qu'il avait laissé échapper plus tôt, et tout autour, les armes et les chargeurs de ses *kaibiles*.

D'abord, nettoyer le terrain.

Décrochant deux grenades de la ceinture d'un des soldats, il les fourra dans ses poches, ramassa un P.A. Taurus qu'il glissa dans sa ceinture, hésita, souleva la M-60, faillit renoncer. Vraiment lourde. Mais, là-haut, ça canardait toujours, et il finit par la ramasser,

enroulant autour de son épaule la bande chargeur déjà engagée dans la chambre. Il se redressa, étouffa un grognement de douleur. Sa jambe droite faillit plier de nouveau, il résista, baissa les yeux, vit son pantalon plein de sang. La douleur était néanmoins supportable. Il fit deux pas, fut secoué par une nausée, se retint en jurant :

— ¡ *Residuos de mierda* !

Sa haine contre le vieux Caracol et son *primero teniente* félon lui firent oublier sa nausée. Attrapant néanmoins au passage une bouteille de tequila restée intacte sur le bar roulant, il la déboucha, avala une longue rasade d'alcool. Puis encore une, et encore. Une fièvre nouvelle le ravageait soudainement. L'ivresse de la violence, du danger, celle de danser avec la mort. Comme autrefois, là-bas, dans les *barrios* de Nuevo Laredo ! Alors il but encore. Certain que ni la peur de mourir, ni les remords à propos de l'exécution de son ami d'enfance, n'étaient pour rien dans cette brutale pépie. Ni peur, ni remords, ni aucun sentiment.

Il était Roca, le tout-puissant chef du cartel du Golfe !

Puis il rota, se sentit mieux, jeta la bouteille quasi vide sur les cadavres de ses *kaibiles*, et enjambant les corps des *zetas* abattus devant l'accès aux toits-terrasses, il risqua un œil dans l'escalier en pierre. Désert. Là-haut, personne ne s'inquiétait des absents. Sans doute désignés pour descendre bloquer toute contre-attaque *kaibile*. Tirant la jambe, canon de la M-60 pointé vers le haut et doigt sur la détente, il sortit une grenade de sa poche, grimpa en grimaçant toute la volée de marches montant à l'abri maçonné débouchant sur les terrasses. Prêt à tout. Mais là encore, personne. Seulement la porte de l'abri. Ouverte. Engageant l'anneau de goupille de la défensive entre ses dents, il allait aboutir au palier, quand une déflagration résonna à l'extérieur. Assez loin. Des cris s'élevèrent sur les terrasses, et les rafales redoublèrent, ponctuées de hurlements. Pour une raison inconnue, les *zetas* semblaient s'affoler. Alors que Roca prenait pied dans l'abri, une silhouette s'encadra dans l'ouverture, suivie d'une deuxième. Brandissant leurs cornes de bouc, ils stoppèrent sur place en apercevant le *jefe* dans l'ombre, n'eurent pas le temps de réaliser. La lourde rafale de 7,62 OTAN les cueillit quasiment à bout portant, les propulsant tous deux en arrière, littéralement hachés sur place. Oubliant sa jambe blessée, Roca fit deux pas, arracha la goupille de la grenade, retint le levier de déclenchement du pouce, fit encore un pas pour risquer la tête dehors, faillit ne pas croire au spectacle.

Un hélico crashé, espace dévasté, végétation fauchée, des corps disloqués, du feu, des carcasses métalliques, des débris, des *zetas* postés aux rebords des toits-terrasses et tirant partout et...

— ¡ *Allá* ! Là !

Alerté par la chute des deux corps rafalés, un des combattants aperçut Roca, envoya une giclée de balles dans sa direction. Trop tard. Le *jefe* avait lancé sa grenade, et s'était reculé à l'abri. Des ogives vinrent ricocher tout près, puis il y eut une déflagration sèche. Les murs de l'abri frémirent, des hurlements s'élevèrent, furent balayés par une autre explosion. Beaucoup plus proche que la première. Si forte, si intense, que, cette fois, les murs tremblèrent vraiment. Puis il y en eut une autre, et une troisième, qui déclencha une pluie de gravats sur les terrasses. Des pierres roulèrent jusque devant la porte de l'abri, de la ferraille, et même deux corps. Répandu au milieu des gravois et un bras arraché, l'un d'eux se tortillait en poussant des hurlements si aigus que le *jefe* en eut mal aux oreilles.

Jusqu'à la quatrième déflagration qui le rendit sourd.

Sans vouloir comprendre la source de ce pilonnage en règle, profitant de la panique parmi les *zetas* encore vivants et se souvenant du temps où il faisait la guerre pour gagner le sommet de la hiérarchie, José « Roca » Roque-Chanas fit le dernier pas qui l'amena hors de l'abri. Puis M-60 à la hanche, bande chargeur guidée par son avant-bras gauche, il déclencha le cataclysme.

Et les hommes en noir tombèrent.

Leur attention était ailleurs. Captée par l'enfer des explosions dantesques, provoquées par ce monstre d'acier qui avait fait sauter le portail blindé de l'hacienda, qui avait tout détruit sur son passage en traversant l'espace tel un taureau furieux, et dont les ogives explosives étaient venues pulvériser les parapets des terrasses, emportant la plupart des hommes dans leur maelstrom infernal. Ils n'avaient pas compris, ils ne virent pas la mort arriver dans leurs dos.

José « Roca » Roque-Chanas ne comprit pas non plus.

Dans ses bras crispés par l'effort, la M-60 à la bande chargeur désormais vide s'était tue en tombant à ses pieds, pourtant, la rafale poursuivait son staccato meurtrier. Plus rapide, moins lourd, comme venu d'ailleurs. Et aussi ces détonations décalées. Deuxième arme. Pistolet. Qui achevait de coucher les derniers *zetas*. Enfin, le staccato se tut, l'autre arme aussi. Plus personne à tuer. Et le silence. Pesant. Hormis, peut-être, ce très faible gémissement venu de n'importe où, porté par la brise nocturne. Un souffle tiède et écoeurant d'odeurs de fuel, de fumée et de sang. Roca sentait sa nausée revenir, sa vue se brouillait, et ses oreilles bourdonnaient si fort qu'il en avait mal au crâne.

—... *bonita lista de trofeos !*

Joli tableau de chasse. C'était vrai. Il venait de faire un sacré joli tableau de chasse ! Mais cette nausée... ce bourdonnement dans les

oreilles...

Le cœur soudain en suspens, le *jefe* se raidit. Cette voix dans son dos... grave, glacée... et cet accent... Roque-Chanas songea un bref instant que c'était l'alcool. Toute cette tequila. Et sa blessure, ce malaise qui persistait... Mais il n'y avait pas que la voix. Il y avait aussi cette impression de présence derrière lui.

Et la révélation. Fracassante.

Bolan le Fumier !

Alors, comme autrefois dans les *callejuelas* de Nuevo Laredo, il ressentit ce frisson qui précédait l'action. Comme indépendante, sa main gauche avait saisi la crosse du gros P.A. Taurus glissé dans sa ceinture, et toutes pensées gelées, il pivota sur ses pieds en arrachant l'arme de son pantalon. Exactement comme il l'avait fait des milliers de fois depuis ses galères de Nuevo Laredo pour surprendre l'adversaire.

Il réussit le geste, et il fit presque face au Grand Fumier. Presque. Car sa jambe céda.

Il se sentit tomber, eut le temps de voir tout à la fois la face granitique, la jumelle I.L. remontée sur le front du Fumier, la combinaison de combat, le poignard commando dans sa gaine de mollet, les deux P.-M. braqués sur lui. Durant un millième de seconde, il crut lire dans le regard d'acier une sorte d'adieu. Puis les éclairs jaillirent du canon du P.-M., et la série de chocs le fit tomber assis. Mû par un réflexe, son poing tenta en vain de redresser le canon du P.A., puis sa nausée revint et il se vomit dessus. Un flot de sang qu'il ne vit même pas. Pas plus qu'il n'entendit la voix grave et glacée lui souhaiter :

— *¡ Buen viaje al infierno, hijo de puta !*

Il était déjà mort.

CHAPITRE XXVII

Le *jefe* du cartel du Golfe était mort.

Le blitz mexicain de l'Exécuteur aurait pu se terminer là, mais, il le sentait, il n'en serait rien.

Contournant le corps, et tout en surveillant le secteur, canon du M. P 5K dressé, il se dirigea vers la demi-car casse de l'hélico au sigle sanitaire, pliée sur le parapet du toit-terrasse. Vers ce gémissement qu'il avait entendu planer dans le silence, en arrivant dans le dos de Roca, et qui continuait. Malgré ce calme d'après bataille, tout pouvait encore arriver. Genre survivant planqué, candidat à l'héroïsme. Rabattant la jumelle I.L. sur ses yeux et prêt à tout, le Guerrier se pencha vers l'intérieur de la carlingue brisée, découvrit un décor de catastrophe. Sièges arrachés, fouillis de câbles enchevêtrés, deux corps tassés près d'une civière renversée... d'où montait ce faible gémissement. Un vieillard, à demi éjecté de son couchage, les yeux fermés, la face ensanglantée. L'attention du Guerrier se porta sur les deux autres corps, dont un en tenue de secouriste. Femme. Inerte, visage enfoui dans les débris. Mais l'Exécuteur avait d'emblée focalisé sur l'autre corps. Combinaison sans doute noire, mais pleine de sang, une main, posée sur le pontet d'un A. K 74 sans crosse. À cet instant, à travers la lunette I.L., le regard de Bolan croisa celui de l'homme en noir. Expression fixe. Parfaitement reconnaissable, malgré le sang qui coulait de sa tête.

Le *zeta* qu'il avait vu de la cabine du TACOM, penché à la porte de l'hélico. Simultanément, il surprit le frémissement de la main du type sur le pontet de la Kalachnikov, et instantanément, son index allait presser la détente du M. P 5K, quand il entendit le *zeta* l'arrêter d'une voix cassée :

— Laisse... laisse tomber ! On est du même... du même côté.

Ce pourri le prenait pour un rescapé du clan de Roca ! D'un bond, il fut sur le *zeta*, shoota dans l'A.K 74 qui alla valdinguer au fond de la carlingue, enfonça le canon du M.P. 5K dans le cou du pourri, gronda d'une traite :

— Je ne suis pas de ton côté ! Je suis Mack Bolan !

Aucune surprise dans les yeux du *zeta*, qui dit seulement dans un souffle pénible :

— Je sais qui tu es. À Ciudad... ils ne parlent que... que de toi.

Le *soldado* était très mal. Bolan pointa le Beretta vers le front du flingueur, pour le coup de grâce. Soudain, un bruit à l'extérieur. Il risqua un œil, reconnut la silhouette de Consolación, P.-M. au poing, venant vers la carlingue tout en surveillant le secteur, en boitant un peu. Elle aussi se méfiait. Pourtant, malgré sa blessure à la hanche, rien à faire pour la tenir à l'écart ! Revenant au *zeta*, Bolan interrogea en désignant les deux autres occupants de la carlingue :

— C'est qui, ceux-là ?

Calme, le regard lucide, l'autre répondit en anglais :

— Le vieux... s'appelle Hernando Caracol. La... la femme appartient au... GAFES, mais je crois... qu'elle est morte.

Il prit sa respiration, esquisssa une grimace de douleur, ajouta plus bas et d'une voix lasse :

— Toi... c'est Mack Bolan, et moi, à l'A.F.I., on m'appelle... Caligula.

L'A.F.I. ! La *Agenda Fédéral de Investigación* ! Avant que le Guerrier ne réalise complètement, Consolación s'exclama dans son dos

— ¡ *Burdel ! ¡ Laputa de suerte !*

Puis au blessé :

— *Bienvenudo, Caligula. Yo también, soy A.F.I.*

S'arrêtant en voyant l'état du blessé, elle jura :

— ¡ *Mierda !*

Puis à Bolan :

— Je t'expliquerai :

Il avait déjà compris. Pour un peu, il aurait exécuté un collègue de la Mexicaine infiltré dans le clan de Roca ! En fait, sachant qu'il allait s'attaquer au cartel noyauté par un agent GAFES, Consolación lui avait collé aux basques, histoire de protéger ce dernier au cas où. Officiellement ou non, c'était la question. En tout cas, cela semblait très compromis. Le Guerrier avait vu trop de blessés pour croire au miracle. Caligula était fichu. Pensant à la partie de l'hélico qui avait basculé dans le vide, il demanda à l'Agent :

— Hormis l'équipage, le vieillard, cette femme et toi, combien de passagers, à bord de l'appareil ?

— Quatre... quatre autres. Un capitaine... du GAFES, une infirmière... et un médecin. Plus... un *zeta*.

Sous-entendu, un vrai, celui-là. Bolan retint une grimace. Il ne

saissait pas toutes les données de l'histoire, mais une chose était sûre, après une chute comme celle-là, les pilotes et les passagers en question ne devaient plus être très beaux à voir. Quittant l'épave et vérifiant que rien de suspect ne se manifestait alentour, il gagna le bord du parapet à demi défoncé, se pencha, découvrit l'autre partie de l'appareil. L'avant. En ruines. Aucun mouvement. Pas un bruit, à part les craquements des incendies. Visiblement, plus rien à faire pour les victimes. Par acquit de conscience, il se penchait davantage pour essayer de mieux voir, quand, soudain, son instinct l'alerta. En même temps que le souffle dans sa nuque. Furtif.

Il fit un pas de côté, redressa le canon de ses armes, index sur les détente. Juste à temps pour voir fondre deux éclairs blêmes sur lui. Si vite qu'il n'eut pas le temps d'achever son mouvement. Un des éclairs rebondit contre le parapet en émettant un son métallique, le deuxième percuta son épaule avec une violence inouïe. Choc presque silencieux, à peine douloureux. Mais, instantanément, son bras s'ankylosa, et, malgré lui, le P.-M. lui échappa, rebondissant sur la terrasse dans un bruit de cascade. Puis il aperçut l'ombre. Là-bas, au fond de la terrasse. Le Beretta tonna dans son poing gauche. Deux fois. Vide. Et trop tard. L'ombre avait disparu. Comme évaporée.

Un rescapé !

Abandonnant le Beretta, le Guerrier se baissait pour ramasser le P.-M. de la main gauche, quand la douleur crucifia son épaule droite. Il regarda, vit quelque chose dépasser de la combinaison de combat.

Un manche de poignard planté dans le muscle. Il cria :

— Consolación ! ¡ Cuidado !

Il arracha le poignard, étouffa un juron sous la douleur cuisante, puis P.-M. au poing, et sautant par-dessus cadavres, débris et gravats, il se précipita au fond de la terrasse.

Index sur la détente, il risqua un œil au-delà du parapet, recula aussitôt. Deux nouveaux éclairs passèrent devant ses yeux. Armes de lancer. Puis une cavalcade. Decrescendo. Bolan se pencha, découvrit l'escalier métallique, le cadavre assis sur son palier, la plate-forme en dessous. En bas, plus personne. Sauf divers morceaux d'épaves, un tronc de cadavre avec son casque de pilote, un combiné M-16 M. 203 abandonné, une sorte de resserre, porte ouverte sur l'obscurité. Sautant le parapet, il se reçut en contrebas, parvint à la porte, risqua la jumelle I.L. Personne. Puis il entendit un son précipité. La même cavalcade. Il plongea dans l'escalier, dévala quelques marches dans la lumière verdâtre de la jumelle I.L., entrevit une silhouette dans le colimaçon, lâcha une rafale. Stoppée net. Sur un « clic ». Caractéristique. Là aussi, chargeur vide. En bas, des sons désordonnés, soudain interrompus.

Chute du fuyard.

Du sang. Du sang partout. Poisseux. Écœurant.

En émergeant de son K.O. sous l'avalanche des débris d'hélicos, Balso « Mágico » Coria s'était découvert plein de sang. Avec cette gêne, cette chose qui pendait sur son col. Puis la douleur était arrivée. D'un coup. Il avait touché sa joue, son oreille...

Plus à leur place ! Ni l'une, ni l'autre !

Elles pendaient sur son col en un seul morceau. Comme tranchées net par un coup de sabre, seulement rattachées au niveau maxillaire par un lambeau de peau. La tête. Celle éjectée de l'hélico explosé au-dessus de lui. Il ignorait combien de temps il était resté dans les vapes, mais en bas et sur les toits-terrasses, la bagarre faisait rage. Nuit incendiée, rafales, hurlements.

Puis soudain, plus rien.

Que les craquements des incendies, et peut-être aussi... ce gémissement étouffé, lointain. En se redressant, il avait faillit hurler. Le poids de sa joue pendante lui tirait la tête de côté. Et puis cet air enfumé qui brûlait la chair à vif, qui semblait pénétrer dans sa bouche par un trou de côté... L'esprit chancelant, Balso avait gagné le bord de la plateforme, regardé en bas, découvert le désastre. Cadavres, gravats... et ce gros véhicule noir, avec cette espèce de tourelle à tubes sur son toit. Sans signe distinctif, donc, pas un véhicule officiel. Donc...

Le Grand Fumier ! Ici ! Dans la villa ? Mort ? Encore vivant ?

Revenant sur ses pas, il s'était hissé sur l'escalier de fer, avait enjambé le corps du *zeta* qu'il avait tué, avait pris pied sur le toit-terrasse et découvert le spectacle. La fin d'un monde, celui du Cartel. Car, là-bas, cadavre allongé parmi les cadavres, il avait reconnu celui de Roca. Le *jefe*. Son *jefe* ! Puis le temps d'une parcelle de seconde, il avait surpris la haute silhouette en combinaison sombre qui pénétrait P.-M. au poing dans la demi-carlingue de l'hélico sanitaire. L'Exécuteur ! Forcément lui !

Saisi de malaise, il avait replongé dans un demi-coma, puis repris connaissance. La haine aux tripes, oubliant son état, il s'était redressé. Juste à l'instant où la haute silhouette en combinaison sombre ressortait de la carlingue en ruines pour aller se pencher par-dessus ce qui restait de parapet. Alors, ses poignards de lancer s'étaient retrouvés dans ses mains comme par magie. Chaloupant sur ses jambes, mais passant inaperçu, il avait parcouru quelques mètres. Juste ce qu'il fallait. Et les vieux réflexes : deux mouvements de bras, les doigts qui s'ouvrent, les lames qui jaillissent, qui fondent sur leur

proie, qui se retourne soudain. Au mauvais moment. Un son métallique, sursaut de la cible, qui laisse échapper son arme, qui se penche aussitôt pour la ramasser. Voyant ses tirs ratés, Mágico avait sauté dans l'escalier en fer, voulu s'emparer de la corne de bouc du *zeta* poignardé. Mais la sangle de l'arme était coincée par le corps, et puis la chute. Roulé jusqu'en bas. Nouvel étourdissement, enfer dans sa joue. Toute sa tête en feu. Le Fumier sur ses talons et plus de lames à lancer !

Tout raté. Pas le temps non plus de gagner l'arsenal. Plus le temps de rien.

Mais « Mágico » était l'éminence grise, la force occulte, la pensée du cartel. L'ombre du *jefe*. Contrairement à Roca au moment de l'alerte, il avait prévu même l'imprévisible. Anticipé l'impossible, analysé les paramètres. Et pendant que les autres se ruaient à l'assaut, il avait fait le nécessaire. *Tout* le nécessaire. Désormais, quoi qu'il advienne, le Fumier mourrait ici. Avant l'aube.

Las Mulas serait son tombeau.

CHAPITRE XXVIII

Le silence et le vide. L'homme aux poignards n'était plus là. Évaporé. L'Exécuteur l'avait entendu tomber, était arrivé dans la foulée, mais rien. Que ces taches sur les dernières marches, rendues lumineuses par le système I.L. Du sang. Séquelles de son ultime rafale ? Devant lui, un couloir. Une porte sur la droite, une à gauche, fermées. Deux autres au fond du couloir. Ouvertes. Abandonnant le 5K, il sortit le poignard commando de sa gaine de mollet, l'assura dans sa main gauche, et refoulant la souffrance de son épaule droite, il progressa en silence, prêt à tout. Soudain, un son, cristallin, lointain. Il avança encore, passa les deux portes closes, arriva au bout du couloir. Porte droite. Avec d'innombrables précautions, il risqua l'extrémité de la jumelle I.L. le long du chambranle, découvrit une longue table centrale, des éléments de rangement, un évier, des ustensiles de cuisine accrochés au-dessus. Palettes, louches, pics à viande... et des crochets vides. *Le détail.* Dessous, un plan de travail, des plats entassés, un billot de bois et son feuillard. Risquant la jumelle plus avant sans résultat, le Guerrier allait pénétrer dans la pièce pour y chercher une arme quelconque, lorsqu'il se statufia.

Là, à peine visible derrière l'angle d'un élément, le fuyard !

Costume sombre, face ensanglantée, avec une chose bizarre sur le côté gauche. Bras gauche tendu à l'horizontale, plaqué à la crédence sous l'élément haut, la main près de l'interrupteur d'un module d'éclairage. D'où il était, Bolan ne voyait pas sa main droite, mais il savait. Avec un peu de chance... D'un pas de côté, il s'encadra dans l'ouverture de porte, son bras gauche décrivit un mouvement vif, le poignard commando fusa dans l'espace. Alerté par le vent du mouvement, l'homme au costume noir eut le temps de presser l'interrupteur du module électrique, de se jeter à l'écart. La lame du Guerrier percuta le mur, ricocha avec un son mat, alla se perdre dans l'ombre. Ébloui par l'éclairage le temps d'une seconde, Bolan ne fit qu'entrevoir le bras de l'homme au costume se détendre. Mouvement si rapide qu'il parut surnaturel. Deux couteaux de cuisine fulgurèrent dans la lumière, mais le Guerrier ne les vit pas. Plongeant en avant, il arriva sur le billot comme un boulet, empoigna le manche du

feuillard, et, dans le même mouvement, son bras se détendit. Si violemment qu'il entendit son articulation claquer. Puis il sauta à l'écart. Réflexe de prudence. Au fond de la cuisine, un bruit étrange résonna. Une sorte de hoquet. Puis comme une glissade. Il leva les yeux, découvrit l'homme. Avec son costume noir, il avait l'air d'un majordome fatigué... et mal en point avec la joue et l'oreille gauche pendant sur son col. Dos glissant contre le mur, il avait l'air de chercher à s'asseoir. À un détail près. La lame du feuillard. Plantée au milieu de son front. Très profond.

Beau lancer.

Achevant sa glissade vers le sol, l'homme en noir s'affaissa de côté, eut l'air très étonné, bascula dans un dernier hoquet, tandis qu'un objet échappé de sa poche pectorale de veste roulait sur le carrelage. Téléphone portable. Mini format. Objet que l'Exécuteur aurait ignoré, sans cette pastille rouge, qui clignotait sous le mini-écran. Intrigué, il se redressa, alla ramasser le téléphone. Il allait le porter à son oreille quand il vit les chiffres défiler sur le petit écran...

3.46... 3.45... 3.44...

Et son cœur rata un battement.

Pas un téléphone ! Un déclencheur à micro-ondes !

— *Shit !*

Consolación !

Comme un fou, Bolan se jeta hors de la pièce, remonta le couloir sur toute sa longueur. Serrant les dents à cause de son épaule, il se rua dans l'escalier en hurlant :

— Consolación !

Inutile. Elle n'entendait pas. Il ignorait la nature exacte du piège, mais était sûr d'une chose, c'était un piège mortel. Un volcan dans son épaule, il gravit l'escalier, se retrouva sur la plate-forme, grimpa les marches en fer, sauta par-dessus le cadavre du *zeta* en hurlant de nouveau :

— Consolación !

Aucune réaction. Bondissant de cadavres en gravats, il se propulsa jusqu'à la carcasse d'hélico, se retrouva à l'intérieur. Le vieillard ne gémissait plus, Caligula regardait le vide. Les yeux révulsés. Vitreux.

Et pas de Consolación !

Le Guerrier quitta la carlingue, alla se pencher sur le parapet dévasté, revit les restes de l'hélico, dut se tordre le cou pour apercevoir le char de guerre. Masse sombre, immobile devant le tas de gravats où il l'avait laissé en montant à l'assaut de la villa.

— Consolación !

Rien. Il allait quitter le parapet, quand une voix lointaine résonna dans la nuit :

— ¿ Qué ?

Là-bas, la portière latérale du van s'était ouverte sur la Mexicaine. Brandissant un objet qu'il ne distinguait pas bien, elle cria :

— J'arrive !

— Non !

Surprise, la jeune femme hésita, éleva l'objet qu'elle avait à la main en s'écriant :

— J'ai la morphine ! La trousse d'urgence !

Pour Caligula ! Plus la peine !

— Non ! Il est...

La jeune femme avait disparu. Déjà dans le patio. Invisible d'ici. Et le temps qui passait ! Les chiffres de l'écran du faux téléphone défilaient dans la mémoire de Bolan.

2.04... 2.03... 2.02...

Le temps de descendre... le temps de...

Il songea à l'hélico. Sanitaire. Le câble de traction. Il contourna l'appareil, erreur. Pas de treuil. Pas de câble.

Fonçant droit devant, traversant la terrasse dans l'autre sens et sautant par-dessus le cadavre de Roca, il déboucha dans l'abri d'escalier, dévala les marches en catastrophe en hurlant encore :

— Consolación ! Stop ! Ça va sauter !

Il ignorait comment et où, mais il en était sûr. L'instinct. Bondissant par-dessus les cadavres du palier, il se lançait dans la révolution de droite de l'escalier monumental, quand il la vit. Guidée par les seules veilleuses, elle grimpait par l'autre côté, la trousse d'urgence du char de guerre en main.

— Non ! Ça va sauter !

Il la vit s'arrêter, hésiter, l'air de ne pas comprendre, puis reprendre sa montée en criant :

— J'ai la morphine ! Et le tonocardiaque !

À court d'arguments, l'Exécuteur changea d'itinéraire, dévala l'aile gauche de l'escalier, arriva sur la Mexicaine comme une bombe. Elle trébucha, faillit tomber, lâcha la trousse d'urgence. Bolan l'attrapa au vol, la fit basculer sur son épaule intacte et, sans se soucier de ses cris, l'emporta en dégringolant l'escalier à la volée. La tête pleine de chiffres affolants.

... 1.16... 1.15... 1.14...

Le hall ! Immense. Interminable ! Le patio. Enfin ! Trois marches, le bassin à contourner, la sortie à l'air libre, le monceau de gravats à franchir !

... 0.48... 0.47... 0.46...

— Mack ! Caligula va mou...

— Il est mort, bordel !

Lâchant Consolación, il la fit retomber au sol et, l'attrapant par un bras, l'entraîna dans sa course effrénée en s'écriant :

— Ça va sauter. Trente secondes !

Il ne savait plus. Compte à rebours bloqué. Alors, il accéléra. Encore et encore. Et le TACOM fut là. Porte latérale ouverte ! Catapultant la Mexicaine à l'intérieur, il se rua dans la cabine de pilotage, se jeta sur le volant, démarra en trombe, effectua un tête-à-queue, le lourd véhicule tangua, se mit à foncer vers les ruines du portail monumental. Accrochée au dossier du siège qu'elle n'était pas arrivée à contourner pour s'asseoir, la jeune femme fulminait :

— *Sucio cono de gringo de mierda de...*

La suite fut balayée par l'ouragan.

Un cataclysme de feu, une déflagration de fin du monde... suivie de trois autres en chaîne, qui soulevèrent littéralement le char de guerre, qui le catapultèrent de côté, le jetant vers le mur d'enceinte à la vitesse de la lumière. L'épaule en charpie, l'Exécuteur redressa, sentit le van retomber sur ses roues, repartir dans l'autre sens. Il entendit Consolación crier. Se dit que c'était cuit, s'agrippa de toutes ses forces, vit le pilier du portail arriver sur lui, reçut le choc dans l'épaule, cria de douleur, entendit la tôle râper la pierre, et subitement... les cahots de la piste, l'espace. Ivresse de liberté.

Il roula, roula encore, sautant dans les plis du terrain, jusqu'à ce qu'il entende Consolación crier :

— Stop !

Brusquement dégrisé, tension subitement retombée, Mack Bolan ralentit, arrêta le TACOM, entendit encore :

— Regarde !

Il tourna la tête, frappé par le spectacle.

L'enfer. Là-bas, plus d'hacienda. Rien qu'un champ de ruines, sous un immense brasier. Songeant à la masse démente d'explosifs nécessaire pour une telle dévastation, l'Exécuteur resta ainsi un moment, fasciné malgré lui, avant de sentir deux bras entourer ses épaules, puis une crinière de cheveux caresser sa joue... et un souffle, puis des lèvres. Tièdes, frémissantes, juste au coin de sa bouche. Et un murmure :

— *Bravo, gringo.*

Puis les lèvres tièdes se posèrent sur les siennes, pleines de promesses... et d'exigences.

Mais ça, ce serait pour plus tard. Peut-être...

L'Exécuteur redémarra. Encore une fois, la mort lui laissait un sursis. Pour combien de temps ? Où l'attendrait-elle le moment venu ? Pas vraiment d'importance. Depuis longtemps, il avait donné sa vie à la guerre. Celle du bien, contre le mal absolu.

Alors, sa mort...